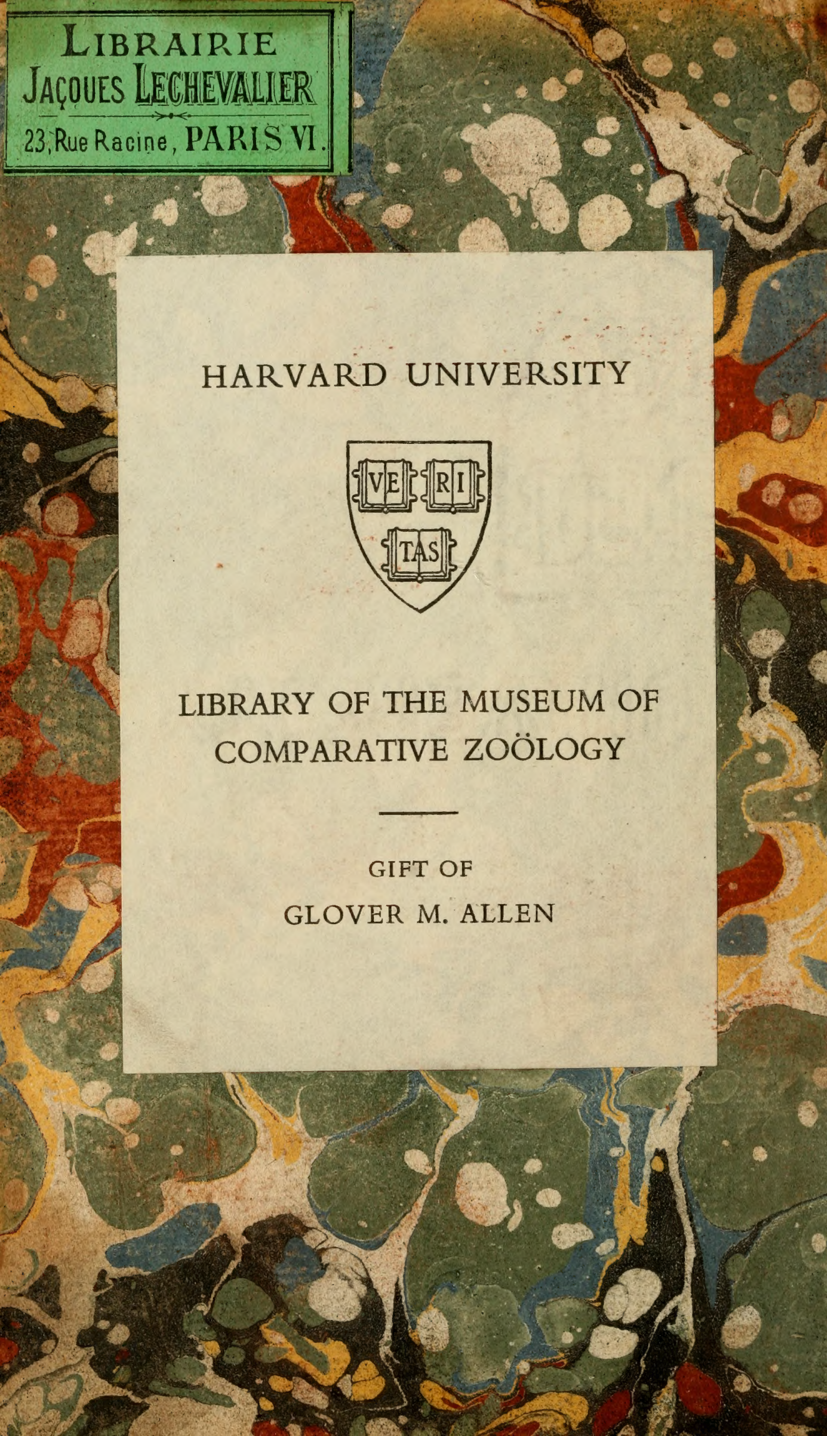
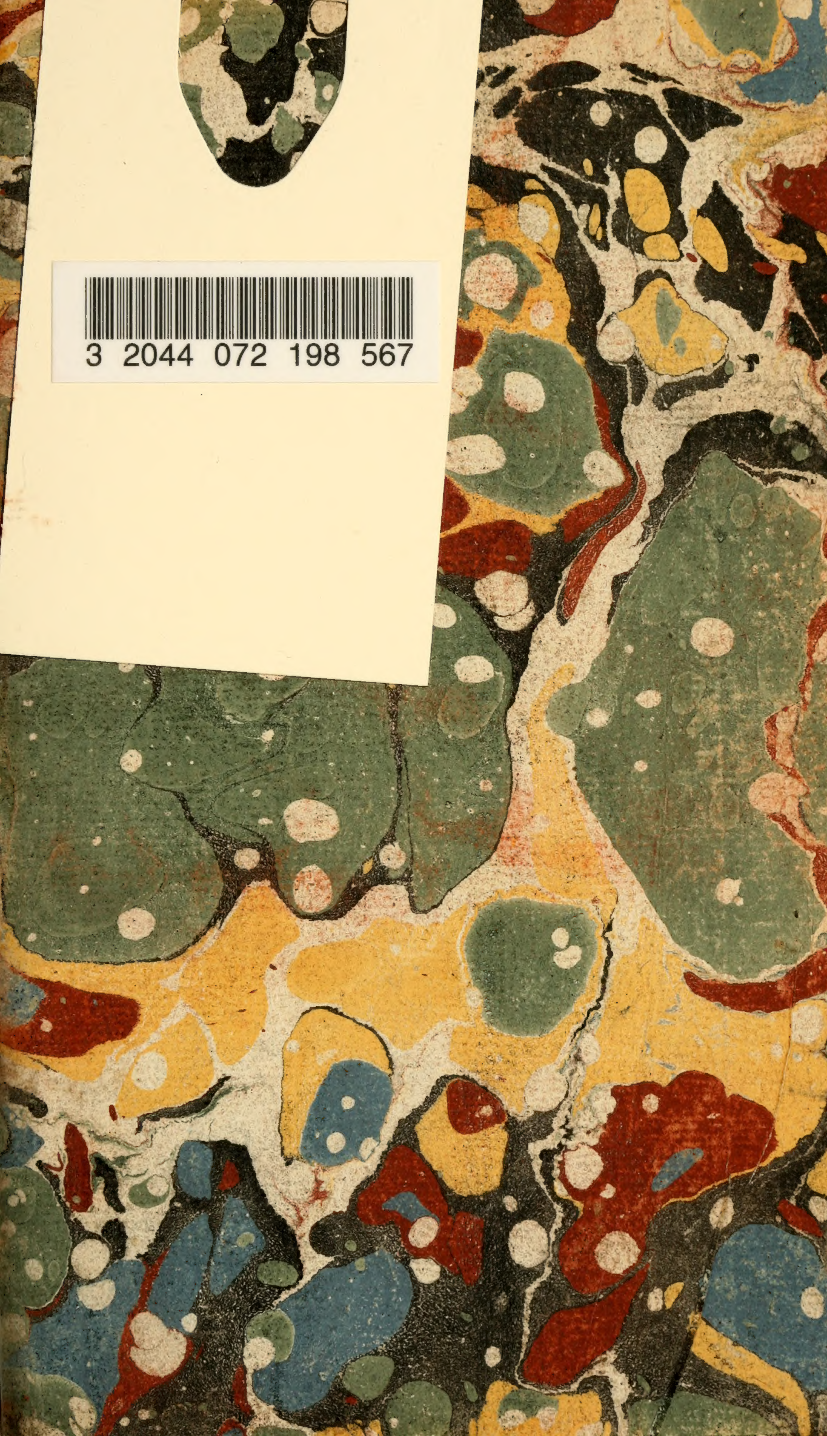




LIBRAIRIE
JAÇQUES LECHEVALIER
23, Rue Racine, PARIS VI.
HARVARD UNIVERSITY
VE RI
TAS
LIBRARY OF THE MUSEUM OF
COMPARATIVE ZOÖLOGY
GIFT OF
GLOVER M. ALLEN


3 2044 072 198 567

~~P – Walvischvangst~~

2nd Copy.

HISTOIRE DES PÊCHES, DES DÉCOUVERTES ET DES ÉTABLISSEMENS DES HOLLANDOIS DANS LES MERS DU NORD.

TOME TROISIÈME.

HISTOIRE DES PÊCHES, DES DÉCOUVERTES ET DES ÉTABLISSEMENS DES HOLLANDOIS DANS LES MERS DU NORD;

OUVRAGE traduit du Hollandois par les soins du Gouvernement, enrichi de Notes, & orné de Cartes & de Figures à l'usage des Navigateurs & des Amateurs de l'Histoire Naturelle.

PAR LE C. BERNARD DE RESTE.

TOME TROISIÈME.

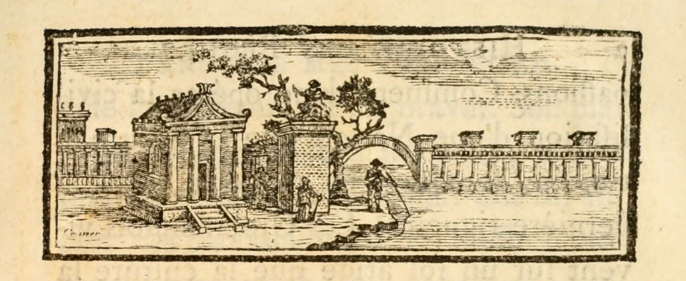


A PARIS,

Chez la Ve. NYON, Libraire, rue du Jardinet, n°. 2.

AN IX DE LA RÉPUBLIQUE.


NOUVELLE CARTE DE L'ILE DE SPITSBERGEN
Milles d'Allemagne de 15 au degré
Premier Méridien par le Pic des Canaries.
SPITSBERGEN
MER DU NORD
MER DU NORD
NOUVELLE FRISE
CÔTES DU NORD-EST
CÔTES DU SUD-EST
STANS VOORLAND
Eau de Vybe Jantz
Ici fit naufrage P. Quak en 1772
I. des Verdiers
Trois Navires Hollandais furent abandonnés ici en 1752
Plage de Rennes
Montagne rouge
Derriere de la Plage des Rennes
C. Nud
Baye Jolie
Baye Jean Tunis
Large Baye
Trou aux Ours
I. des Chiens Marins
I. du Narwhal
Cul de Sac
Baye aux Ours
Baye au Perroquet
Détroit de Hinlopen
C. Sud
Hoyberg
les 7 Iles
Montne de la Table
I. de la Baleine
Baye de l'Eau de vie
Terre la plus élevée
Baye de Lome
Détroit de Walter Tymens Fioerd
Lees Forland
Ie de Ryhisse
Disco
Pecherie de la Baleine
Tête de Galles
Baye de Deeve
C. Noir
I. du Croissant
Terres Basses et Coupées
C. de la Gueritte
C. du Sud
Baye d'Horizond
Slaad-Berg
Baye de la Cloche
Dét. de la Sonette
Dét. de Foule
Riviere Sêche
Montagne Verte
Baye du Det. Glacé
Baye Sassen
Port de Salut
Bc de Nicolas Bille
C. Méridional du Voorland
Voorland
C. Noir
Cap Nord ou C. de l'Oiseau
Port de S. Jean
Golfe de la Baleine
Baye Anglaise
Baye de la Croix
7 Montagnes de Glace
Baye de S. Jean
Bc des Hambourgeois
Bc de la Madeleine
Bc Anglaise
B. Danoise
C. du Diable
Ruche a Miel
Banc du Nord
Ecueil Fourchu
C. de Biscaye
80
79
78
77



HISTOIRE
DES PÊCHES,
DANS LES MERS DU NORD.

CHAPITRE XXXIII.

Etat actuel du Groenland.

Il eſt toujours très-difficile de civiliſer un peuple Sauvage : on ne peut lui donner des loix qu'avec des difficultés preſque inſurmontables ; pour l'arracher aux préjugés invétérés qui l'abrutiſſent, il faut faire violence à toutes ſes habitudes ; il faut le détacher de toutes ſes inclinations, enchaîner toutes ſes

paſſions. Comment donc opérer la civiliſation d'une Nation que la nature a traitée, ſous tous les rapports, avec la dernière rigueur? Les Groenlandois vivent ſur un ſol aride que la culture la plus aſſidue ne ſauroit fertiliſer ; ce ſol n'est couvert, en général, que de mouſſe, lorſque la neige & la glace n'en couvrent pas toute la ſurface : ces Sauvages n'ont de l'homme que la ſtature ; ils ſont continuellement occupés à pourvoir à leurs premiers beſoins par le travail le plus pénible, & toujours expoſés aux dangers les plus imminens, en bravant les rigueurs du climat le plus âpre.

Cependant M. EGGEDE, affecté vivement de la profonde ignorance & de l'état déplorable des différentes hordes du *Groenland*, forma la généreuſe réſolution d'aller eſſayer de diſſiper les épaiſſes ténèbres de l'entendement humain chez les *Groenlandois ;* il ſonda toutes les difficultés de l'entrepriſe, elles lui parurent effrayantes, mais ſon

zèle le détermina à les braver. Son plan parut inexécutable à ſes amis ; tous le preſſèrent de l'abandonner. On lui ſuſcita des obſtacles ; il ſe roidit contre tous ceux qu'on lui oppoſoit ; enfin Frédéric IV, Roi de Danemarck, réſolut de ſeconder les pieux deſſeins de cet ami de l'humanité : M. Eggede fut envoyé au *Groenland*, en qualité de Miſſionnaire, avec un traitement annuel de 300 *Rykſdallers ;* il partit pour ſa miſſion, le 3 mai 1721.

Une Compagnie de Négocians de Bergen, avoit fait entrevoir au Roi de Danemarck, la poſſibilité de former une nouvelle branche du commerce national au *Groenland ;* la miſſion de M. Eggede devoit naturellement en préparer & faciliter l'exécution.

Ce Miſſionnaire entra ſain & ſauf dans une des plus grandes baies du *Groenland*, *Baalſrivier*, après une navigation des plus périlleuſes (1). Il

(1) Le 3 Juillet 1721.

s'établit dans une iſle, qu'il nomma l'*Iſle d'Eſpérance.* L'équipage du navire, deſtiné à en faire la première colonie Danoiſe, conſtruiſit, à la hâte, une maiſon de pierre & de boue, pour M. Eggede; elle fut couverte de planches, & fut habitable peu de temps après (1).

Quoique les naturels du pays ne fuſſent pas abſolument tranquilles ſur les projets ultérieurs de leurs hôtes, il les reçurent cependant aſſez bien, pendant les premiers mois de leur établiſſement. Ceux-ci avoient amené avec eux leurs femmes & leurs enfans; cette ſuite inquiéta les Groenlandois; la crainte ſuccéda à la ſurpriſe; ils comprirent enfin que ces étrangers ne s'étoient pas donné la peine de conſtruire une maiſon, pour l'habiter ſeulement pendant quelques mois; ils conclurent que ces nouveaux venus vouloient s'établir dans leur iſle. Dès ce moment, les Groenlandois

(1) Le 30 Août 1721.

interdirent aux Danois, l'entrée de leurs huttes ; ce ne fut qu'à force de présens & de bons procédés, que les Sauvages s'adoucirent & qu'on parvint à les tranquillifer. Les Groenlandois néanmoins ne voulurent pas recevoir chez eux ces étrangers ; ils ne confentirent qu'avec peine à leur céder une hutte particulière qu'ils avoient appropriée à ce fujet ; ils prirent encore la précaution de monter la garde nuit & jour à l'entrée de cette caverne, pour éviter toute furprife. Enfin les Sauvages s'humanisèrent peu à peu ; ils furent moins méfians & finirent par recevoir chez eux les Européens ; les uns & les autres finirent par fe vifiter avec confiance.

Je pafferai fous filence les peines, les obftacles de toute efpèce & les défagrémens perfonnels que M. Eggede eut à furmonter, avant d'entrevoir la poffibilité de réalifer fon plan de civilifation. Tous les moyens qu'il employa au commencement, ne lui donnèrent

qu'un résultat très-peu satisfaisant. Les progrès du commerce furent seulement un peu plus sensibles que ceux du christianisme, quoique la propagation de l'Evangile fût le principal objet de ce pieux Missionnaire.

Les Groenlandois, quoique pauvres, conservèrent soigneusement le superflu de leurs provisions d'hiver, pour les Hollandois, avec lesquels ils faisoient, depuis plusieurs années, un petit commerce assez avantageux. Les Danois eurent la mortification de voir, au printemps de 1722, qu'une flottille Hollandaise, qui aborda à l'île dans laquelle ils venoient de s'établir, fit plus d'achats dans l'espace d'une demi-heure, qu'ils n'en avoient faits eux-mêmes pendant tout le cours de l'hiver, quoiqu'ils fussent sur les lieux. Ils s'étoient même procuré si peu d'objets de première nécessité, qu'ils éprouvèrent une sorte de disette jusqu'au mois de Juin suivant : un navire de *Bergen* leur apporta des provisions à cette époque :

ils eurent alors l'assurance d'en recevoir tous les ans, malgré les pertes considérables que la Compagnie de Bergen fit au commencement de cet établissement.

La Compagnie envoya trois navires au Groenland, en 1723; l'un de ces bâtimens étoit destiné à la Pêche de la Baleine. Cette pêche fut heureuse, & le navire, chargé de poisson, arriva sans accident à Bergen. Les armateurs furent en quelque sorte défrayés de leurs avances; le commerce faisoit des progrès; mais il n'en étoit pas de même de la civilisation. Les Groenlandois envisagèrent l'écriture & la lecture comme une folie; ils accusèrent de paresse, le Missionnaire & sa petite Colonie; « *vous passez*, leur disoient-ils, *toute la* » *journée à feuilleter un livre; pendant* » *que nous employons tout notre temps* » *à la Pêche des Phoques, à tendre* » *des lacets aux oiseaux, pour pourvoir* » *à notre subsistance, & procurer l'utile* » *& le nécessaire à nos ménages.* »

Lorſque le Miſſionnaire eut appris aſſez bien la langue Groenlandoiſe pour ſe faire entendre, il commença à leur prêcher l'Evangile. Les Sauvages aſſiſtèrent avec plaiſir aux premières inſtructions ; ils écoutoient même très-attentivement l'explication de la morale évangélique. M. Eggede en augura bien; mais ſes eſpérances furent bientôt déçues. Les Groenlandois trouvèrent que les ſermons étoient trop fréquens ; que les exercices de Religion étoient trop multipliés ; que le chant des hymnes leur faiſoient perdre un temps précieux pour la Pêche, & ils finirent bientôt par ne plus vouloir entendre le Miſſionnaire ; ils ne parurent plus aux exercices de piété. Tous les hommes ſe reſſemblent quant au fond. Ils ſont tous avides de nouveautés, même en fait de croyance : mais ſi des intérêts perſonnels ne les retiennent dans la nouvelle Secte, ils reviennent bientôt à celle que leur légèreté ſeule leur a fait quitter. Un jour que le Miſſionnaire étoit en chaire,

un ANGEKOK (1) arriva ſubitement, & s'annonça en battant ſur une eſpèce de tambour, pour appeler les Sauvages; ceux-ci quittent précipitamment l'égliſe & ſe raſſemblent autour de leur prêtre. M. Eggede néanmoins continua ſon ſermon; les Sauvages rentrent, & ſe moquent du prédicateur; ils ſingent ſes geſtes; lui font toutes ſortes d'avanies; ils l'accuſent de menſonge, & lui diſent que leur *angekok* étant monté au ciel, il n'y a rien vu de tout ce qu'il leur raconte; que ſur-tout il eſt faux que le firmament doive s'affaiſſer un jour; que par conſéquent les menaces qu'il leur fait de la fin du monde, ne ſont que des chimères. Juſques-là les Sauvages s'en étoient tenus aux ironies, au mépris, aux

---

(1) Les *Angekoks* ſont, à proprement parler, des prêtres Groenlandois. Ils passent, chez cette nation, pour être *Devins*, ou *Sorciers*. Ils ont le même crédit chez eux, qu'ont eu de tout temps, les prêtres de toutes les Nations, sur leurs Compatriotes du même culte qu'eux. *Voyez* tom, II, chap, XXI,

injures; mais abusant de la patience du Missionnaire & de celle des Colons, ils poussèrent si loin l'insulte & les outrages, qu'enfin les Danois les menacèrent, à leur tour, de les mettre à la raison avec leurs fusils; cette menace produisit son effet, l'*angekok* lui-même prit la fuite, & la tranquillité fut rétablie.

La patience du Missionnaire, mise à toutes sortes d'épreuves, se soutint jusqu'au bout; cet homme respectable en reçut la seule récompense qu'il ambitionnoit : quelques Groenlandois embrassèrent le Christianisme. Ces néophites firent sa consolation : son zèle en devint plus actif; il travailla assiduement à faire de nouvelles conversions. Cependant, à l'approche de la saison de la Pêche, plusieurs de ces nouveaux convertis abandonnèrent tous les exercices de piété pour se livrer à leurs travaux ordinaires.

M. Eggede avoit envoyé à Copenhague deux jeunes Groenlandois, pour

s'en ſervir à leur retour & avancer par leur ſecours, la civiliſation & la converſion de leurs compatriotes. L'un de ces enfans mourut à Bergen ; le ſecond, appelé POEK, revint au Groenland, en 1725. Ce jeune homme ne manqua pas de raconter à ſes compatriotes, tout ce qu'il avoit vu en Danemarck. Il leur fit une pompeuſe deſcription du Royaume, de ſes richeſſes, des édifices de la capitale, du palais du Roi, de la magnificence de la cour, de la ſomptuoſité des meubles & des habits ; du luxe & de la manière dont ſon camarade & lui avoient été reçus & traités par-tout, & ſur-tout de la grandeur & de la beauté des temples ; il leur montra les riches préſens qu'il avoit reçus du Roi & de tous les Grands du Royaume ; il ne manqua pas de leur parler avec emphaſe de la puiſſance du Monarque & de ſa nombreuſe armée. M. Eggede ſut profiter de tout ce que le jeune Groenlandois avoit raconté ; il en prit occaſion de faire aux

Sauvages, un magnifique tableau de la puiſſance du Créateur : il leur dit, que la grandeur & la puiſſance de Dieu étoient bien au-deſſus de celle du Roi de Danemarck ; que l'Être-Suprême étoit le Roi des Rois, auprès duquel tous les hommes ne ſont que des vers de terre.

Cependant *Poëk* n'étoit pas auſſi épris des merveilles qu'il avoit racontées à ſes compatriotes, qu'on auroit dû s'y attendre, après tout ce qu'il avoit vu & les préſens dont il avoit été comblé ; il reprit bientôt ſes habitudes ſauvages ; il abandonna ſon île & ſe retira ſur l'une des côtes les plus méridionales du Groenland, où il ſe fixa après y avoir conſtruit une habitation à ſa manière. On l'y maria avec une Groenlandoiſe ; on eut bien de la peine de déterminer cette femme à épouſer un homme qui, diſoit-elle, s'étoit dégradé au point de faire l'éloge des mœurs & de la façon de vivre étrangères à ſon pays. Il eſt donc bien difficile de corriger la Nature ! Plus elle

eſt brute, & plus elle paroît ſe roidir contre tous les efforts qu'on fait pour la policer; on ne peut l'adoucir qu'en lui faiſant violence.

Poëk travailla pendant cinq années conſécutives, avec peu de fruit; il ſurmonta avec un courage héroïque, des difficultés & des obſtacles toujours renaiſſans. Enfin, en 1728, il crut voir ſon travail récompenſé, ſa perſévérance & ſa patience couronnées de quelques ſuccès.

Cinq navires danois, eſcortés par un vaiſſeau de guerre, abordèrent ſur les côtes du Groenland. Ils étoient chargés de matériaux, de canons, de munitions & de tout ce qui eſt propre à la conſtruction & à la défenſe d'un fort que le Roi de Danemarck avoit ordonné de conſtruire, pour protéger la nouvelle Colonie : ces navires portoient auſſi une garniſon, qui devoit être aux ordres d'un Gouverneur-Directeur du commerce. Ce Gouverneur avoit ordre de protéger le commerce,

& de défendre les Groenlandois contre les incursions des pirates qui venoient leur enlever de force leurs huiles & les fanons de Baleine. On avoit aussi embarqué sur cette flottille, des hommes mariés, des maçons, des charpentiers, des artistes, & des ouvriers de toute espèce; quelques-uns de ces derniers s'étoient engagés volontairement, mais la plupart avoient été retirés des prisons pour être déportés dans ce pays inculte, & pour y travailler en expiation de leurs crimes. On avoit mis aussi à bord quelques chevaux, pour gravir les montagnes, afin de découvrir plus facilement de nouvelles terres. Un de ces navires avoit reçu l'ordre d'aborder, s'il étoit possible, sur la côte orientale. L'entreprise étoit périlleuse & l'ordre très-difficile à exécuter (1).

Tous ces préparatifs & les dispositions

(1) *Voyez* tome II, Dissertation sur l'Islande, chap. XV.

qui en avoient été la ſuite, devinrent bientôt inutiles. Une maladie contagieuſe, qui eſt aſſez ordinairement la ſuite de ces ſortes d'établiſſemens, fit un ravage affreux & attaqua particulièrement les nouveaux débarqués. M. Eggede en attribue principalement la cauſe, à la nouvelle manière de vivre & ſur-tout à l'oiſiveté de la plupart des nouveaux venus. On remarqua que les matelots & tous les hommes de force, continuellement occupés à un travail pénible, ne furent preſque pas atteints par la contagion. Les artiſtes & les hommes les plus utiles à la civiliſation, en moururent tous. Les chevaux même périrent; il n'avoit pas été poſſible de les employer à l'uſage qu'on s'étoit d'abord propoſé d'en faire; ils auroient pu néanmoins ſervir au défrichement des terres, pour les mettre en culture. La révolte ouverte des Colons acheva de dévaſter cet établiſſement nouveau : un très-grand nombre de ces malheureux, dont la plupart

étoient de très-mauvais ſujets, voyant qu'il s'en falloit de beaucoup qu'on les eût tranſportés dans une terre fertile & abondante, ne trouvant, au contraire, dans ce pays aride, que des privations cruelles & un travail pénible, ſe répandirent en plaintes ſur la manière dont on avoit, diſoient-ils, abuſé de leur bonne foi. Bientôt ces hommes exaſpérés paſſèrent des murmures aux menaces. Les ſoldats, enhardis par ce commencement de ſédition, menacèrent à leur tour; la vie des Directeurs de la Colonie fut en danger, mais particulièrement celle des Miſſionnaires; ils les accuſèrent d'être les auteurs de leurs maux & de l'éloignement de leur patrie : ils furent tous obligés de ſe précautionner & de ſe tenir ſur leur garde; M. Eggede, lui-même, qui n'avoit eu rien à craindre pour ſa vie, parmi les Sauvages, eut le chagrin d'être forcé de tenir des armes au chevet de ſon lit, pour défendre ſa vie contre des Chrétiens ſes compatriotes.

La contagion ne cessa ses ravages qu'au printemps de l'année 1729 ; elle avoit emporté plusieurs des séditieux ; les Danois & les Groenlandois gagnèrent infiniment par la mort de ces perturbateurs de la tranquillité publique. Les Groenlandois, cependant, ne voyoient qu'avec peine leurs côtes se peupler d'étrangers ; les soldats, sur-tout, portèrent leurs craintes au plus haut point. Quoique ces Sauvages attribuassent la cause de la contagion à la colère des esprits qui, selon eux, voltigent dans les airs, ils virent avec chagrin que beaucoup des leurs en avoient été les victimes, & avec plus de chagrin encore, que les Européens y avoient survécu en grand nombre ; ils ne pouvoient, sur-tout, pardonner au Missionnaire d'avoir échappé à la maladie ; ils le regardoient comme l'*angekok*, ou le maître des Colons Danois. Pour se soustraire à l'oppression des Européens, les Sauvages prirent la résolution désespérée de s'enfuir vers le Nord jusques dans

la plus profonde baie. Voilà le premier fruit que le gouvernement Danois retira de la malheureuse précaution qu'il avoit prise de faire construire un fort, & d'y mettre une garnison; la religion & le commerce y perdirent beaucoup.

Christian IV succéda à Frédéric IV. Ce prince connut bientôt les besoins pressans de la Colonie; elle exigeoit des dépenses considérables; il résolut, en 1731, de l'abandonner, parce que le Commerce n'en retiroit aucun avantage, & que la Religion Chrétienne n'y faisoit presque aucun progrès. Il fit partir un navire avec ordre aux Colons de quitter une contrée aussi déserte. Cependant il laissa à M. Eggede le choix de revenir en Danemark, ou de demeurer parmi les Sauvages, avec tous ceux qui voudroient partager son sort. Il permit même au Missionnaire de garder tant pour lui, que pour ses compagnons, des provisions pour un an; mais il déclara qu'il n'en enverroit plus dans la suite, & qu'en cas qu'ils persistassent

dans le deſſein de s'établir au Groenland, ils ne devoient plus compter ſur aucune eſpèce de ſecours. Tous ſaiſirent avec joie l'occaſion de retourner dans leur patrie. Le courageux & zélé Miſſionnaire, ne pouvant ſe réſoudre à abandonner un ouvrage commencé avec tant de peines & de difficultés, déclara que lui & ſa famille étoient décidés à reſter, quoiqu'ils n'euſſent plus aucun ſecours à attendre de leur patrie. Il vit partir tous ſes compatriotes; deux Miſſionnaires qui étoient venus partager ſes travaux apoſtoliques, le quittèrent auſſi. Le navire ſe trouvant trop petit, pour prendre à ſon bord tous ces malheureux Colons, M. Eggede en retint dix auprès de lui, & il prit des vivres pour un an, conformément à la permiſſion que le Roi lui en avoit donnée.

Le départ des Danois jeta la Miſſion dans le plus grand mépris; les Groenlandois n'eurent plus de confiance au Miſſionnaire; ils le regardèrent comme

un imposteur. Lorsque cet infatigable prêtre se présentoit dans les huttes des Sauvages, ceux-ci faisoient cacher leurs enfans pour qu'il n'eût pas occasion de les catéchiser ; eux-mêmes ne faisoient plus aucune attention à la morale qu'il leur prêchoit; ils ne vouloient seulement pas l'écouter. Ce pieux apôtre, accablé de fatigues, & encore plus rongé de chagrin, tomba malade ; ne pouvant plus faire ses voyages ordinaires dans les différentes habitations des Groenlandois, il chargea son fils du soin de le remplacer dans ses courses apostoliques.

Le Roi néanmoins, vivement touché du zèle du Missionnaire, malgré la menace qu'il avoit faite de ne plus envoyer de secours, lui en fit passer un peu l'année suivante, assurant toujours que c'étoit pour la dernière fois. Heureusement la Pêche de cette année fut très-abondante, & la Compagnie de Bergen prit la résolution, en 1733, de raviver au Groenland, le Commerce

qu'elle paroiſſoit avoir abandonné pour toujours : le Roi même le protégea alors efficacement. L'appât du gain produiſit ce bon effet; cet appât fut favorable à la Religion.

Trois frères Moraves (*Hernutes*) s'étoient embarqués ſur le même navire; M. Eggede les reçut avec cordialité, & ces trois nouveaux Miſſionnaires travaillèrent, de concert avec lui, à la converſion des Sauvages (1); les progrès en furent lents; cependant ce ſecours inopiné ranima le zèle du Miſſionnaire & lui donna de nouvelles forces. Les Sauvages, trop occupés de pourvoir à leur ſubſiſtance, n'alloient aux inſtructions qu'avec répugnance; ils n'avoient pas la patience néceſſaire

(1) Le Miſſionnaire profeſſoit & prêchoit le Luthéraniſme; les Miſſionnaires hernutes étoient d'une ſecte différente ſous des rapports eſſentiels ; cependant M. Eggede les aſſocia ſans ſcrupule à ſes travaux apoſtoliques; ils prêchoient, à la vérité, le Chriſtianiſme, & en cela, le pieux Évêque du Groenland donna l'exemple le plus remarquable de la tolérance religieuſe. (*Note du Traducteur*).

pour y apporter une attention ſuivie, & n'en retiroient conſéquemment que peu de fruit.

La horde la plus peuplée, établie ſur les rives de *Baalſrivier*, s'étoit diſperſée dans les Iſles & ſur les montagnes. Ces Sauvages, au nombre de deux mille, compoſant à peu près deux cents habitations, s'occupoient uniquement de la pêche des Phoques, & de la chaſſe des Rennes. Aux approches de l'hiver, ils faiſoient des excurſions au Midi & au Nord du Continent : ils parcouroient ſouvent, dans ces voyages périodiques, deux cents milles de pays : il étoit impoſſible de les réunir pour les inſtruire. Leur averſion marquée pour la Religion chrétienne, étoit un nouvel obſtacle aux progrès de la Miſſion. Cependant, un petit nombre de ces Sauvages parut aſſez aſſiduement aux catéchiſmes des Miſſionnaires ; quelques-uns embraſſèrent le Chriſtianiſme. La plupart de ceux-ci abandonnèrent les exercices de Religion, au temps de la chaſſe des

Rennes, & s'adonnèrent ſans réſerve à leurs occupations ordinaires. A la fin de l'hiver, ils quittèrent abſolument les Miſſionnaires, & redevinrent à leur égard, ce qu'ils étoient avant leur converſion.

Le nombre des Miſſionnaires Moraves augmenta; M. Eggede voyant qu'ils étoient en état de continuer la Miſſion ſans lui, repartit pour le Danemark, en 1736. Cet homme reſpectable par ſon zèle, par ſon courage & par ſes travaux évangéliques, s'étoit épuiſé pour établir la Religion au Groenland, & n'avoit pas eu la conſolation du ſuccès qu'il s'étoit promis. Les frères Moraves l'avoient, pour ainſi dire, ſupplanté (1); ſes infirmités ne lui permettoient plus de reprendre ſes travaux avec l'activité néceſſaire pour réuſſir dans ſon entrepriſe; il profita donc de la permiſſion qu'il avoit obtenue de

---

(1) M. Eggede étoit très-tolérant. Les différens cultes du Chriſtianiſme lui paroiſſoient tous bons.

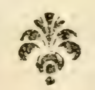
revenir dans ſa patrie, il s'embarqua avec le plus jeune de ſes fils, ſes deux filles, & le corps de ſon épouſe; il abandonna pour toujours, quoiqu'à regret, ce pays ſauvage qu'il avoit voulu civiliſer & gagner au Chriſtianiſme.

Le Roi le reçut avec bonté & lui fit une penſion de deux cents louis; il continua de favoriſer la Miſſion autant qu'il étoit en ſon pouvoir, & mourut dans l'Iſlle de *Falſter*, le 5 Novembre 1752, âgé de ſoixante-treize ans.

Les frères Moraves ſont ſeuls chargés aujourd'hui de la Miſſion du Groenland. Le nombre des convertis montoient, en 1752, à trois cents, & en 1754, à quatre cents. Ces progrès ne ſont pas conſidérables, & ce qui les rend moins précieux, c'eſt qu'on voit de temps à autres, quelques Sauvages apoſtaſier, fuir les Miſſionnaires & reprendre leurs premières habitudes. Le déſordre ſe mit, en 1762, parmi les Chrétiens Groenlandois; quelques illuminés d'entre eux voulurent amalgamer

quelques principes de leur Croyance nationale avec les principes de la Religion des Frères Moraves ; la morale des Sauvages différant essentiellement de celle du Christianisme, les Missionnaires s'opposèrent à ce mêlange monstrueux; les nouveaux sectaires se séparèrent & firent bande à part.

On peut donc conclure que le Groenlandois, attaché, comme il est, à ses habitudes, à sa façon de vivre, & borné jusqu'à la stupidité, est incapable de civilisation. Encore moins peut-on se promettre de lui faire adopter les principes du Christianisme, & de le convaincre de la pureté de la morale évangélique. Les efforts qu'on a faits & qu'on fait encore pour y parvenir, sont louables; mais il est bien à craindre qu'ils ne soient toujours infructueux.



CHAPITRE XXXIV.

Voyages remarquables de quelques Pêcheurs Hollandois au Groenland : dangers courus par ces hardis Navigateurs ; Naufrages & moyens employés par quelques-uns pour ſe ſauver.

QUOIQUE les dangers de la mer ſoient communs à tous les Navigateurs, les Pêcheurs qui partent tous les ans pour les parages du Nord, en courent & de plus grands & de plus multipliés, que ceux qui naviguent dans le Sud. Les premiers ont à redouter la voracité & la hardieſſe des Ours, qui les attaquent plus d'une fois dans leurs chaloupes ; ils en ſeroient la proie, s'ils n'étoient toujours en garde contre l'ennemi le plus aſtucieux & le plus féroce (1). Ils ſont continuellement expoſés

(1) *Voyez* tom. Ier., p. 229, planc. XI, p. 232.

au froid, contre la rigueur duquel il leur eſt très-ſouvent impoſſible de ſe prémunir ; la pêche même de la Baleine eſt ſujette à des accidens terribles, & qu'il eſt auſſi impoſſible de prévoir que de détourner ; enfin ils ſont continuellement menacés ou d'être emportés par les glaces, ou d'y être enſevelis. Je vais raconter quelques malheureux accidens particuliers, arrivés aux plus hardis Pêcheurs Hollandois ; j'indiquerai les cauſes de ces déplorables naufrages, & les moyens que quelques Capitaines de navires ont quelquefois employés pour ſe ſauver ; ce tableau, tout lugubre qu'il eſt, pourra être d'une grande utilité à ceux qui, par la ſuite, s'expoſeront aux mêmes dangers ſur les mers du pole arctique.

Didièr-Albert RAVEN, capitaine du navire pêcheur, le *Spitsbergen*, fit un voyage très-malheureux, en 1639. Arrivé, après une navigation des plus heureuſes, ſur le bord des glaces du *Spitsbergen*, il y fut aſſailli par une

tempête furieuſe. Le vent étoit ſi fort, qu'il lui fut impoſſible de virer : les autres navires pêcheurs, placés ſur la même ligne, ne furent pas plus heureux que lui dans cette manœuvre : l'eſpace leur manquoit, ils étoient trop près de la glace qui leur auroit oppoſé une dangereuſe réſiſtance. La neige qui tomboit à force, empêchoit ces Navigateurs de voir devant eux, pour diriger le navire; la mer devint ſi agitée, que l'éperon du navire le RAVEN plongeoit ſouvent dans l'eau, & que l'ancre de garde, la plus groſſe de toutes, étoit entraînée par la rapiditié des flots. Le vaiſſeau étoit ſi fort ſur le côté, qu'à peine on pouvoit ſe ſoutenir ſur le tillac; le Capitaine fit jeter beaucoup de ſel ſur les endroits les plus gliſſans; cette précaution fut inutile, il fut impoſſible de paſſer de l'avant à l'arrière.

Le navire dérivant toute la journée, dépaſſa, vers le ſoir, le bord de la glace fixe; mais un nouveau danger ſe préſenta. L'équipage apperçut à l'avant,

un énorme glaçon qu'on ne put éviter; il s'en montra un ſecond ſur la gauche; on gouverna pour paſſer entre les deux; on ne put y parvenir, parce qu'on étoit encore trop près du bord de la grande glace, de façon que ſans pouvoir l'empêcher, le navire fut rapidement porté vers ces deux redoutables écueils. On fit les derniers efforts pour les ſurmonter, le navire étoit abſolument ſur le côté, le gouvernail au lof, & les voiles de l'arrière entièrement déployées ; le vaiſſeau, par cette diſpoſition, tournoit ſur lui-même avec tant de force, que le glaçon au vent, ſe trouva ſous l'eau derrière le mât de miſaine; ainſi le navire fut emporté avec violence contre le glaçon de la gauche. Le choc fut ſi terrible, que l'équipage crut que le vaiſſeau alloit s'ouvrir. Cependant ne voyant flotter aucun gabarit, leur crainte diminua un peu; mais ils connurent bientôt qu'ils s'étoient flattés en vain, car le navire commença ſur-le-champ de coûler à fond. On prévint

ce malheur en coupant les mâts ; par ce moyen, le navire continua à dériver, en faisant toujours beaucoup d'eau. Plusieurs matelots découragés, mirent quelques chaloupes à l'eau, pour se sauver; mais s'y étant jetés en trop grand nombre, ils chavirèrent bientôt, & dans un moment ils furent tous noyés.

On crut que le navire alloit s'engloutir; la proue étoit si avant dans l'eau, qu'on chercha à se réfugier au-dessus de la dunette; quelques matelots grimpèrent sur le mât d'artimon, mais se trouvant trop chargé, il consentit bientôt & se brisa : il tomba dans l'eau avec les malheureux qui s'y étoient réfugiés, & ceux-ci éprouvèrent bientôt le sort de leurs camarades. L'eau gagna de plus en plus le vaisseau; l'arrière remonta un peu, mais bientôt après, il se sépara de l'avant & resta à flot, environ à six pieds au-dessus de l'eau.

Cet accident fit périr encore quelques

matelots, qui furent engloutis dans la mer. La misère de ceux qui échappèrent à ce naufrage, ne peut se décrire. Ils n'avoient, ce semble, d'autre sort à attendre, que celui de leurs compagnons. La mer toujours agitée, passoit avec tant de violence sur ce fragment du navire, qu'à chaque fois elle entraînoit quelques matelots. Plusieurs d'entre eux, à demi-morts de froid, n'ayant plus la force de se tenir aux cordages ou aux ancres, tombèrent dans la mer, au moment d'expirer. Le reste de ce malheureux équipage apperçut enfin, à une petite distance, quelques navires, mais il étoit impossible qu'on vînt à son secours : ces navires étoient aussi le jouet de la mer, & chacun ne pensoit alors qu'à se sauver.

Enfin, la portion du vaisseau restée sur l'eau, commença à tourner : son mouvement coupa un peu la violence des flots qui venoient se briser contre lui. Le Capitaine étoit resté avec vingt-neuf hommes. La tempête fut encore

plus terrible dans la nuit; ces malheureux avoient à combattre tout à-la-fois les vagues qui menaçoient de les engloutir à chaque inſtant, le froid & la faim. La mer parut plus tranquille le matin; mais ces infortunés roidis par le froid, ne pouvoient faire aucun mouvement pour entretenir le peu de chaleur naturelle qui leur reſtoit. Ils parurent avoir beſoin de dormir, ils ſe couchèrent, mais quelques-uns moururent pendant ce ſommeil léthargique. Le Capitaine fut auſſi jeté dans l'eau, mais comme il ſe tenoit fortement au cordage dont il s'étoit ſaiſi, il regrimpa, quoique avec peine, ſur le bloc qui ſurnageoit encore. Le temps s'adoucit inſenſiblement; mais le navire s'enfonçant toujours, les matelots jetèrent à la mer les ancres & tout ce qui reſtoit encore, pour tâcher de l'alléger: cette précaution leur fut de quelque utilité.

Un des malheureux matelots, voyant le danger s'accroître à chaque inſtant, propoſa de conſtruire, à la hâte, une ſorte

ſorte de radeau avec le peu de planches qui reſtoit : malgré l'oppoſition du Capitaine, on ſe mit à l'ouvrage ſur-le-champ. Heureuſement que les vagues l'emportèrent au moment qu'il fut lancé & qu'on ſe préparoit à s'y réfugier. Pour ſurcroît d'infortune, ces malheureux, manquant d'eau & ne pouvant plus réſiſter à la ſoif brûlante qui les dévoroit, furent obligés de boire leur propre urine pour l'étancher. La ſeconde nuit, plus terrible encore que la précédente, emporta quelques autres matelots.

La tempête ſe calma vers le matin, & la mer devint tranquille. Nos malheureux naufragés n'en étoient guère mieux. Dénués de toutes ſortes de proviſions, ils attendoient tous leur dernière heure. Le pilote découvrit, vers midi, une voile à peu de diſtance : peu de choſe ſuffit pour ranimer l'eſpérance de ceux qui touchent à leur dernier moment. Ces infortunés firent les derniers efforts pour mettre des

ſignaux de détreſſe : ces ſignaux furent heureuſement apperçus ; bientôt après arrivèrent trois chaloupes. Ainſi furent ſauvés, après quarante-huit heures d'une détreſſe complète & du danger toujours imminent de perdre la vie, vingt hommes, reſte d'un équipage de quatre-vingt-ſix, dont ſoixante-ſix avoient péri pendant la tempête. Arrivés au navire, la mort ſur les lèvres & ſans mouvement, on leur prodigua tous les ſoins uſités en pareil cas : on leur mit les pieds dans la ſaumure chaude ; malgré la violence de ce remède, ils recouvrèrent bientôt l'uſage des ſens ; les membres ſe dégelèrent ; on leur donna à manger & à boire, on les fit coucher, & ces malheureux furent, dans peu de jours, rétablis. Le contre-maître, ayant les jambes gelées, fut le ſeul qui ſuccomba le lendemain de ſa délivrance : il fut impoſſible de lui ſauver la vie.

En 1670, le capitaine, *Jean-Laurens* PIT, commandant le navire pêcheur,

le *Blecker*, (Blanchiſſeur), éprouva un ſort à peu-près ſemblable. Son navire fut ſubitement jeté dans les glaces, par un vent de ſud-eſt, qui agita la mer avec tant de violence, que toutes les manœuvres furent caſſées dans un moment. Après avoir épuiſé toutes les reſſources pour ſauver le navire, & tous les efforts étant devenus inutiles, vingt-neuf hommes de l'équipage l'abandonnèrent; & au moyen de quelques perches, dont ils s'étoient munis, en ſautant d'un glaçon à l'autre, ils gagnèrent une plage de glace ferme. Ils avoient eu la précaution d'amener trois chaloupes pour s'en ſervir au beſoin, & ils n'étoient parvenus à les ſauver qu'avec des peines infinies. Arrivés à la glace ferme, ils s'y établirent de leur mieux, & y ſouffrirent, pendant vingt-quatre heures, le froid le plus cruel. Le Capitaine étoit reſté à bord avec ſept hommes de l'équipage; il eſpéroit pouvoir gagner la pleine mer, en profitant de quelques fortes ſecouſſes qui

lui en ouvrirent le paſſage à travers les glaçons ; ils avoient même fait toutes les diſpoſitions néceſſaires à ce ſujet. Le malheur voulut que l'*écoute de la hune* fût caſſée par un glaçon ; cet accident cauſa la perte du navire ; il alla ſe briſer contre une autre maſſe de glace. Le Capitaine ſe détermina alors à ſe ſaiſir promptement d'une des chaloupes reſtées à bord; il s'y jeta avec ſes compagnons d'infortune. Il longea le côté de la glace ferme, ſans trop ſavoir où il aboutiroit, car il tomboit une ſi grande quantité de neige, que ſes compagnons avoient peine à ſe voir les uns les autres dans la chaloupe même. Enfin la neige ayant ceſſé, le Capitaine apperçut les matelots qui s'étoient retirés ſur la glace ; il leur fit ſigne de venir à ſon ſecours; l'un deux s'approcha de la chaloupe, il y jeta un bout de funin (*ligne du harpon*), &, par ce moyen, il délivra ſon Capitaine & ſes ſept camarades. Tout l'équipage attendit encore douze heures ſur la glace,

eſpérant de découvrir quelque navire, ſur lequel il pût ſe réfugier. Enfin, perdant tout eſpoir de ſecours, & preſſés par la faim, la ſoif & le froid, ils s'embarquèrent dans les quatre chaloupes : ſur la propoſition que le Capitaine leur en fit, ils gagnèrent la pleine mer, & s'abandonnant à la Providence, ils voguèrent pendant douze heures, expoſés aux plus grands dangers. Ils apperçurent alors un navire à l'avant d'eux : cette vue ranima leur eſpérance & leur courage; ils firent force de rames & arrivèrent tous heureuſement à bord du navire du capitaine *Poſthout*, leur compatriote. Ils y furent tous reçus, & ils durent la vie à ce brave homme, qui, en ſe chargeant d'un équipage de plus, s'expoſoit au danger de manquer de vivres, dans une contrée où il eſt impoſſible de s'en procurer.

Corneille-Nicolas BILLE perdit ſon vaiſſeau, richement chargé, en 1675, au moment où il ſe diſpoſoit à partir pour la Hollande. Surpris par la glace,

ſon navire en fut tellement comprimé, qu'il crêva & coula à fond. Tout l'équipage fut ſauvé, mais ce ne fut qu'après avoir erré ſur mer dans les chaloupes, pendant quatorze jours, en ſouffrant la faim, la ſoif & le froid. Il dut ſon ſalut à un navire Hollandois qui le rencontra luttant contre les dangers de toute eſpèce, dans un climat qui n'offroit aucune reſſource. Treize autres navires pêcheurs périrent, la même année, dans les glaces de *Sméérenbourg*, au *Spitſbergen*. Le même Capitaine perdit un ſecond navire, en 1678. Il s'étoit amarré avec le navire le *Renard Rouge*, tout près de la glace ferme. Des glaçons énormes vinrent les y heurter à l'improviſte. Le *Renard Rouge*, encore ſur ſon leſt & prenant très-peu d'eau, fut tellement battu, que dans un moment il coula à fond; il fut pouſſé ſous la glace; on n'apperçut plus ni le corps du navire, ni les mâts; tout diſparut pour toujours. Heureuſement que l'équipage, ſe trouvant ſur le tillac, eut

le temps de ſe ſauver ſur la glace, dont il étoit très-près. Le navire du capitaine BILLE, fut mis en pièces. Les équipages de ces deux navires, réunis ſur les glaces, firent des efforts incroyables pour ſauver cinq chaloupes avec quelques proviſions; dans peu d'inſtans, le navire coupé en deux, l'avant fut porté ſous la glace, l'arrière ſe perdit dans la mer, & devint le jouet des vagues; l'équipage, compoſé alors de ſoixante hommes, ſe trouvoit expoſé à périr ſur la glace; nul vaiſſeau ne ſe préſentoit au loin pour en eſpérer du ſecours. Le Capitaine propoſa alors, de conduire les chaloupes au bord de la glace, de les lancer & d'affronter tous les dangers. Le pilote fut de cet avis avec un petit nombre de matelots. Tous les autres préférèrent d'attendre que la mer ſe calmât, & que la neige ceſſât. On partagea les proviſions, & les premiers s'embarquèrent ſur deux chaloupes; ils ſe ſéparèrent, & furent aſſez heureux pour trouver

d'autres navires qui les reçurent à leur bord. Ceux qui étoient reſtés ſur le champ de glace, y dreſſèrent une eſpèce de tente, avec quelques pièces de vieilles voiles qu'ils avoient eu le bonheur de retirer du vaiſſeau naufragé. Au bout de deux jours, preſſés par la faim, autant que par le froid, ils ſe déterminèrent à gagner la mer; ils voguèrent quelque temps ſans appercevoir aucun navire; enfin ils abordèrent un vaiſſeau François qui les reçut. Au bout de quelque temps, ces malheureux ſignalèrent un navire Hollandois; huit d'entre eux ſe jetèrent dans une chaloupe, & ſe rendirent au navire de leur Nation; le Capitaine, homme cruel & avare, les rebuta, & ne voulut pas les recevoir à ſon bord. Ils prirent le parti de ſe réfugier encore ſur la glace, ſous une tente qu'ils dreſſèrent derrière le vaiſſeau qui y étoit amarré, & dont le Capitaine avoit cruellement rejeté leur prière. Ils y paſsèrent deux jours & deux nuits dans la plus grande détreſſe; le

Capitaine, plus affecté des reproche qu'ils auroit à essuyer à son retour en Hollande, que de l'extrémité à laquelle il avoit réduit ces infortunés, leur permit enfin de venir coucher à son bord. Ce barbare partit peu de jours après; il laissa ces malheureux sans ressource; ils le suivirent pendant douze heures dans la chaloupe; il les écarta à coups de perches & les abandonna impitoyablement. La Providence ne les abandonna point; ils furent assez heureux de rencontrer, au moment où ils alloient périr, un autre navire Hollandois qui se fit un devoir de les sauver.

Le navire *la Concorde*, périt malheureusement la même année, au 26e. degré. Il avoit fait une pêche des plus abondantes : il s'enfonça entièrement sous la glace, & disparut dans un moment, sans qu'il fût possible même de prendre aucune précaution pour éviter ce malheur. Le Capitaine & l'équipage eurent à peine le temps de sauter sur la glace : cet équipage fut

heureuſement recueilli par un autre navire Hollandois.

Trois bâtimens Hollandois étoient amarrés enſemble à la glace, dans le *Détroit de Hinlopen*, dit le *Waygat*, le 13 Aout 1676, aſſez près d'une montagne de glace (1). Ils ſe diſpoſoient à repartir avec le produit de leur pêche pour la Hollande. Ces navires furent aſſaillis tout-à-coup par une prodigieuſe quantité de glaçons, qui bientôt formèrent un vaſte champ de glace. Les Capitaines montèrent, à la hâte, ſur les dunettes reſpectives de leurs bâtimens, pour découvrir une iſſue & gagner la pleine mer. Il n'étoit déjà plus temps.

---

(1) Les glaçons s'accumulent dans cette contrée, à une hauteur ſi prodigieuſe, que ce n'eſt pas exagérer que de donner le nom de montagnes à ces monceaux de glace. Ce qui contribue encore beaucoup à leur élévation, c'est la neige qui y tombe en très-grande quantité & qui s'y gele au même moment. Ces montagnes ſont auſſi ſtables, auſſi hautes, & ſans doute auſſi anciennes que les Alpes & les Pyrénées; l'aſpect en eſt auſſi varié; elles ſervent de point d'indication aux Navigateurs.

Les navires s'enfonçèrent, & quoique le flux fût à son plus haut point, ils restèrent immobiles. Le désespoir s'empara bientôt des équipages ; ils murmurèrent & menacèrent d'abandonner leurs Capitaines, ne voulant pas s'exposer au danger de périr de froid & de faim, sans avoir aucun espoir de secours. Le capitaine *Ouvekees*, un des trois, parvint à leur persuader, quoique avec beaucoup de peine, de rester encore quelque temps avec lui pour ne pas perdre le navire & sa riche cargaison.

Après dix-neuf jours de crainte & de détresse, le temps se radoucit tout-à-coup, & dans l'espace d'une nuit, le dégel fut si considérable, qu'il fut possible de manœuvrer les navires & de les conduire à volonté. La joie fut extrême ; & sans perdre du temps à lever les ancres, on s'empressa de couper les cables ; on remorqua les navires au moyen des chaloupes, & on parvint à les sortir du *Waygat*, jusques vis-à-vis le *Pape Gaays Hock* (*le Cap du*

Perroquet) ; alors on déploya les voiles, & on arriva le même jour au *Cap de Biſcaye* ; le ſecond jour, on gagna *Zuidbaay* (la Baye du ſud), d'où l'on partit pour ſe rendre en Hollande : le voyage fut très-heureux.

Il eſt à remarquer que ces trois navires avoient été ſurpris par la glace, dans une ſaiſon où on ne devoit pas s'y attendre, & qu'ils s'en dégagèrent au moment où on ne devoit pas l'eſpérer. La fermeté du capitaine *Ouvekees*, envers ſon équipage, ſauva ces trois riches cargaiſons ainſi que tous ces hommes déſeſpérés, qui ſe feroient infailliblement perdus, s'ils avoient ſuivi leur deſſein.

La Compagnie Hollandoiſe du Groenland voulut eſſayer de faire un établiſſement durable, en 1633, à *Spitsbergen* & à l'iſle *Maurice*. On y laiſſa ſept hommes de bonne volonté pour y paſſer l'hiver. L'année ſuivante on les y retrouva bien portant. Ils furent remplacés par ſept autres, à qui on donna des

provisions suffisantes pour une année, & tout ce qui étoit indispensable pour les garantir autant que possible, des incommodités & des malheurs d'un climat aussi âpre & d'un pays absolument dépourvu des objets de première nécessité.

Ces sept hommes, aussitôt après le départ de leurs compatriotes, essayèrent de prendre quelques Baleines; mais ils ne réussirent pas dans cette périlleuse & difficile entreprise. Ils se flattèrent d'être plus heureux à la chasse des Rennes & du Renard; ils échouèrent encore & ne purent se procurer aucune provision fraîche pour l'hiver. Le soleil les quitta le 20 Octobre, & force leur fut de se retirer dans la hutte qu'ils avoient préparée pour hiverner. Peu de semaines après leur réclusion, le scorbut se déclara de la manière la plus terrible; ces malheureux n'ayant ni viande fraîche, ni légumes verds, ni aucune sorte d'herbes, furent tous en proie aux suites les plus cruelles de cette maladie; ils furent

bientôt épuisés. Les remèdes ordinaires, dont on les avoit suffisamment pourvus, ne produisirent aucun bon effet. Trois de ces infortunés moururent. Leurs quatre camarades, malgré leur extrême foiblesse, parvinrent enfin à faire trois cercueils, dans lesquels ils déposèrent les cadavres. Ces quatre infortunés crurent prolonger leur vie de quelques jours, & peut-être même adoucir l'âcreté de leur mal, en tuant leur Chien & en le mangeant faute d'autre viande fraîche. Leur but fut rempli en quelque façon; ils se trouvèrent soulagés. Ils tuèrent un Renard au commencement de Février; la viande de cet animal leur fit du bien, mais leurs forces ne se rétablissoient pas. Les Ours à cette époque commencèrent à les inquiéter; ces animaux s'approchoient de leur huttes par troupes. C'eût été pour eux un bonheur; mais n'ayant presque pas la force de charger leurs fusils, ils étoient encore moins en état d'ajuster les Ours; & quand bien même ils en auroient abattu un

par hasard, ils n'eussent pas été plus avancés, par l'impossibilité où ils auroient été de le traîner dans leur loge, de l'écorcher & de le dépecer. Le scorbut faisoit toujours des progrès terribles; la bouche n'étoit plus qu'un ulcère; ils ne pouvoient plus mâcher leur biscuit; enfin trois d'entre eux commencèrent à cracher le sang, & la dysenterie les réduisit bientôt aux dernières extrémités. *Jérôme* CARLOEN, le moins foible, pouvoit à peine allumer un peu de feu.

Le soleil reparut le 24 de Février; mais quoique cet astre bienfaisant ranime tout dans la nature, les quatre malheureux qui le virent reparoître, ne se ressentirent nullement de son influence; leurs forces étoient déjà trop affoiblies. Voici comme ils s'expriment eux-mêmes dans le Journal qu'ils tenoient de leur séjour dans cette contrée déserte:

« Nous sommes tous les quatre étendus sur nos couchettes, & nous vivons
» encore; nous mangerions volontiers,

» ſi l'un de nous étoit en état de ſe lever
» & de faire du feu ; mais les douleurs
» nous empêchent de nous traîner. Nous
» ſupplions le Tout-Puiſſant, *à main*
» *jointes*, de nous délivrer de cette vie,
» en mettant fin à notre martyre ; car
» il nous eſt impoſſible de prolonger
» nos jours ſans prendre quelque aliment
» & réchauffer nos membres glacés :
» il nous eſt impoſſible auſſi de nous
» porter du ſecours les uns aux autres ;
» chacun de nous doit ſupporter ſa pro-
» pre infortune ».

Tel eſt le teſtament de morr de ces quatre Matelots, victimes de leur courage. Ils ſuccombèrent ſans doute bientôt après à la violence des convulſions qui devoient être la ſuite de la faim qui les dévoroit. Les navires Pêcheurs, arrivés au printemps, les trouvèrent tous morts dans leur hutte. Ils l'avoient ſi bien fermée en dedans, tant pour ſe garantir du froid, que pour ſe défendre des attaques des Ours, qu'il fallut entrer par-deſſus le couvert. Un des Matelots

deſcendit

descendit dans cette cabane, qui n'étoit plus qu'un sépulcre obscur; il ouvrit la porte, & l'on trouva les cercueils qui renfermoient les cadavres des trois premiers morts : deux des quatre derniers étoient étendus sur leur couchette, & les deux autres à terre, sur une pièce de voile. Ces malheureux avoient dû souffrir au-delà de tout ce qu'on peut imaginer; les nerfs s'étoient tellement retirés, que leurs genoux touchoient au menton; ils ne formoient plus qu'une espèce de bloc arrondi.

Quoique l'exemple que je viens de citer, se renouvelle assez souvent, & qu'on puisse en trouver un grand nombre d'autres à peu près semblables, il arrive cependant quelquefois que des navires pêcheurs, surpris par la glace presque au moment de leur retour, & sans espoir de l'effectuer, sont délivrés tout-à-coup, & trouvent une issue qui les ramène en pleine mer. Voici entre autres un fait qui, par sa singularité, mérite d'être rapporté. Il prouve que si les

dangers de mer ſont extrêmes, les haſards qui les font diſparoître, y ſont auſſi très-multipliés. Plus d'un Navigateur s'eſt cru perdu ſans reſſource, au moment inattendu de ſa délivrance.

Le Capitaine *Jacob* JANZEN, Commandant le navire la *Dame Marie-Éliſabeth*, partit de Hambourg, le 7 Avril 1769, pour la pêche de la Baleine: il arriva à la vue des glaces le 28. Parvenu au 74me. degré 40 minutes de latitude ſeptentrionale, il fit ſes apprêts pour la pêche. Le 17 Mai il amarra ſon navire à la glace de l'Eſt du Spitsbergen, au 78me. degré & 5 minutes. La pêche fut ſi heureuſe, que le 30 du même mois, il avoit déjà pris quatorze Baleines.

Au moment où l'on s'y attendoit le moins, il ſe leva un vent violent de ſud qui ramena les glaçons que le vent du nord & d'eſt avoient fait dériver dans la partie du ſud. Le navire ſe trouva renfermé dans une petite anſe formée par ces glaçons accumulés. D'autres bâtimens qui étoient en vue, furent de

même cernés par la glace, & toute communication de l'un à l'autre devint désormais impossible.

Le 12 Juin, un vent d'ouest soufflant avec impétuosité, occasionna un mouvement subit en mer qui divisa les glaçons à droite & à gauche. Cette secousse ouvrit un canal par lequel le navire gagna à pleines voiles les sept autres vaisseaux qui étoient en vue. Il navigua de concert avec six autres pendant trois jours, en cotoyant la glace ferme. Les glaçons se rassemblèrent avec tant de force autour des navires, que deux Hollandois & un Anglois, en furent brisés; ils furent perdus sans ressource.

Le 27 du même mois, un mouvement subit & extraordinaire de la glace qui les entouroit & les retenoit dans cette anse, ranima leur espoir. Les montagnes de glace s'écroulèrent, & laissèrent une issue suffisante aux vaisseaux pour se débarrasser & cotoyer la plage glacée. Cependant le Capitaine de la *Dame Marie*, malgré les progrès assez

rapides qu'il faiſoit vers la pleine mer, crut devoir prendre, à tout événement, la précaution de diminuer la ration de biſcuit. On mit tout en œuvre pour s'éloigner des glaces ; tous les efforts qu'on fit à ce ſujet furent inutiles. Le navire ſe trouva le 20 Août au 73me. degré 48 minutes de latitude. Il ne fut plus guère poſſible de gouverner vers la mer. Le brouillard, ou plutôt les frimats devinrent ſi épais, le vaiſſeau en étoit tellement couvert, qu'il reſſembloit plutôt à une montagne mouvante de glace, qu'à un navire à la voile. On fut obligé, pour donner de la mobilité aux manœuvres, de les dégager des glaçons à grands coups de marteaux, & de ſe ſervir d'un fer chaud pour achever de les faire jouer. Heureuſement qu'il ne tomba preſque point de neige pendant tout ce pénible travail. Le brouillard avoit tenu l'équipage dans une obſcurité parfaite pendant trente-ſix heures, & lorſqu'il commença à ſe diſſiper, on connut, par les premières étoiles qui furent apperçues, que

la nuit commençoit. L'approche de l'hiver, qu'on peut dire être presque sans fin dans cette contrée, s'annonçoit déjà par la fuite des oiseaux de mer & celle des Phoques, qui ne suivoient plus le vaisseau : les Hibous au contraire parurent en quantité, & ne laissèrent plus aucun doute sur l'arrivée de cette triste saison. Les courans qui, dans le bon temps, portent toujours du nord au sud-ouest, avoient déjà pris une direction vers le sud, & le 14 Septembre, on étoit revenu au 73me. degré de latitude septentrionale. Le vent du sud-est amena une forte gelée, & le 18 du même mois, le navire se trouva encore renfermé dans la glace. Du 20 Septembre au 15 Octobre, le temps fut variable; pendant cet intervalle, le Capitaine conçut quelquefois l'espérance de se dégager. Le vent chassoit le navire, tantôt vers le nord, tantôt vers le sud; mais presque toujours avec un danger imminent. La neige, la pluie, l'obscurité des nuits, qui déjà étoient de quatorze heures, &

mille autres accidens s'oppofoient conftamment à une manœuvre réglée. Le 23 Octobre, le navire fe trouva au 71me. degré 14 minutes de latitude, à huit milles de l'Ifle de *Jan Mayen*. Il n'étoit plus poffible de fortir de ces parages avant le retour de la belle faifon; le Capitaine fit encore diminuer la ration, pour ne pas s'expofer à manquer abfolument de vivres. Il ne reftoit plus que trois bariques de bifcuit. Le Capitaine ordonna que pour le ménager, on donneroit le foir, de la queue de Baleine grillée. L'équipage s'en contenta, & trouva même ce mets excellent. Un Matelot, cruellement attaqué du fcorbut, fut guéri en peu de jours, en faifant ufage de cet aliment, affez méprifé jufques-là. Par ce moyen, on fut tranquille fur les vivres jufqu'au milieu du mois de Février; on fe flatta qu'en attendant, on gagneroit peu à peu vers le fud, & qu'enfin on pourroit arriver en Iflande, en faifant le trajet fur la glace.

Le thé manqua; on y fuppléa par de

petits copeaux de bois de gayac, & de la rognure de poulies de navire; on remplaça le tabac à fumer, qui manqua auſſi, par l'écorce des cerceaux de barique.

Du 1er. au 30 de Novembre, les frimats ne diſcontinuèrent pas; & la congélation fut ſi forte, que non-ſeulement tous les vivres furent abſolument gelés, mais même que les joints du tillac s'ouvrirent avec tant de violence, qu'on eût pris ſes écartemens pour des coups de piſtolets. On craignoit à tout moment que le vaiſſeau ne crevât lui-même. Le Capitaine fit couvrir le tillac de voiles, afin que le froid, trouvant une eſpèce de réſiſtance, ne parvînt pas avec autant de facilité, juſque dans l'intérieur du navire. Les Renards & les Ours, attirés vraiſemblablement par l'odeur des queues de Baleine grillées, aſſaillirent le vaiſſeau par grandes bandes; mais les Ours ſur-tout étoient ſi farouches, qu'à la moindre menace, ils fuyoient très-loin. Il ne fut pas poſſible d'en tuer; cependant

c'eût été une très-grande reſſource dans la poſition où l'on ſe trouvoit.

Le 12 Novembre, temps auquel le jour n'a que 5 heures de durée, au 70me. degré 60 minutes, il ſe leva un vent du nord aſſez violent, pour mettre en mouvement la glace qui entouroit le navire. Les glaçons prirent leur direction vers le ſud. L'eſpérance d'une délivrance prochaine vint encore flatter l'équipage & ranimer ſon courage, preſque entièrement abattu. Il ſe remit à la manœuvre avec un nouveau zèle, & à force de patience & de travail, on parvint à remettre le gouvernail à ſa place, & à déployer les voiles. Cette opération demandoit un courage héroïque, car la gelée avoit roidi tous les cordages. Le 18, il ſurvint une groſſe pluie, jetée avec violence par un vent de nord-oueſt. On ne douta plus alors, que le ſoir même, on ne fût hors des glaces; en effet, le 19 au matin on ſe trouva en pleine mer; & n'ayant plus à courir que les dangers ordinaires de la navigation,

on ſe flatta avec raiſon, que les vaiſſeaux arriveroient ſans autres dangers dans leurs ports reſpectifs. Le 5 Décembre, le navire la *Dame Marie*, Capitaine *Frédérick Pieters*, jeta effectivement l'ancre au *Texel*, après avoir été pluſieurs fois ſur le point de périr dans les glaces du Spitsbergen ; les autres parvinrent auſſi à leur deſtination.

Si la pêche de la Baleine a des attraits pour les Entrepreneurs de cette branche de commerce, par le gain qu'elle leur préſente, elle doit, ce ſemble, inſpirer une répugnance inſurmontable aux Marins qui s'y livrent, par les dangers imminens auxquels ils s'expoſent, & que des exemples auſſi funeſtes que multipliés, doivent rendre encore plus effrayans. Les Hollandois n'en ont cependant jamais été rebutés ; ils ſont même les ſeuls qui l'aient faite en grand. En voici je penſe la raiſon. Cette pêche demande des avances conſidérables, une connoiſſance exacte & une fréquentation ſuivie des parages du pole ſeptentrional ;

une patience à toute épreuve, une résignation froide à tous les événemens de mer, dans le climat le plus rude & le plus dénué de ressources ; un calme raisonné dans la manœuvre, lors même que tous les travaux, pour éviter le naufrage, paroissent inutiles & infructueux ; enfin une économie dans les provisions, dont les Marins Hollandois sont seuls capables par caractère. Aussi sont-ils les seuls qui aient tiré de cette pêche tous les avantages qu'elle donne, malgré les pertes considérables qu'ils ont essuyées à différentes époques.

Je finirai ce Chapitre par la Relation de la pêche de l'année 1777. Cette Relation circonstanciée piquera, je pense, la curiosité du lecteur, & pourra servir d'instruction aux Marins qui, pour agrandir notre commerce national, se dévoueront aux fatigues & aux dangers d'une pêche que les François ne connoissent encore que par *oui-dire*. Depuis 1608, elle a fait une principale branche de la richesse nationale en Hollande, jusqu'en

1785, époque à laquelle cette pêche fut presque totalement abandonnée, parce qu'elle cessa d'être protégée par le Gouvernement, entraîné par le Prince Stadhouder dans les intérêts de l'Angleterre. Epoque funeste sous tous les rapports, pour un peuple qui devoit sa prospérité, son aisance, sa subsistance même, à son industrie, à sa navigation & à ses établissemens dans les deux Indes; époque qui prépara les conquêtes faciles des Anglois, sur la nation Batave, presque entièrement dépouillée aujourd'hui de son Commerce national. Le sort des Hollandois est absolument à la merci du peuple le plus orgueilleux, le plus bassement jaloux de la prospérité d'autrui, & conséquemment le plus ennemi de toutes les nations commerçantes. Il est de l'intérêt le plus pressant de tous les peuples Navigateurs de se réunir contre l'Angleterre, pour lui arracher le sceptre des mers, qu'elle porte aujourd'hui avec tant de hauteur, & dont elle fait l'abus le plus barbare.

Le navire la *Guillaumine* (*Willemina*), commandé par *Jacob-Henri Broerties*, de *Zaandam*, ſortit du Texel le 14 Avril 1777, & arriva ſans accident le 22 Juin, à la grande plage de glace mouvante du *Groenland*. Il s'y amarra, & fit ſes préparatifs pour la pêche.

Cinquante autres navires s'y étoient rendus auſſi; ce parage étoit le plus attrayant, par la multitude des Baleines qu'on y rencontroit. La *Guillaumine* en avoit déjà pris une le lendemain de ſon arrivée. Le 25, ce navire ſe trouva renfermé dans la glace; les glaçons qui dérivoient vers le ſud, l'entouroient, le preſſoient dans tous les ſens; il courut le plus grand riſque de ſe briſer. Pour éviter ce malheur, l'équipage fut obligé, pendant huit jours & huit nuits ſans interruption, de ſcier la glace qui cernoit le bâtiment. Ce travail étoit d'autant plus pénible, qu'elle avoit juſqu'à treize pieds d'épaiſſeur.

Beaucoup de navires amarrés à l'eſt du même champ de glace, eurent le

bonheur de ſe débarraſſer, & de regagner la pleine mer ; pendant que la *Guillaumine* & vingt-ſept autres reſtoient enfermés dans les glaces. Par la ſuite, dix-ſept de ces navires eurent le bonheur d'en ſortir & de ſe ſauver.

La *Guillaumine* reſta expoſée au même danger, juſqu'au 25 de Juillet. A cette époque, les glaçons commencèrent à ſe ſéparer & à préſenter une eſpèce d'iſſue. Le Capitaine mit à profit cet inſtant de bonheur ; il fit remorquer le navire par les chaloupes ; au bout de quatre jours d'une remorque aſſidue & des plus laborieuſes, il arriva à un autre champ de glace qui lui barra le chemin, & le navire fut encore une fois renfermé dans un baſſin aſſez étroit. Il y trouva quatre autres bâtimens, qui n'y étoient arrivés comme lui, qu'avec des peines infinies & des dangers multipliés. Il ne reſtoit plus aucun eſpoir d'en ſortir. Ces quatre navires étoient commandés par *Jeldert Janz, de Groot ; Claas Janz Kaſtricum*, de *Zaandam ;*

Volkert Janz, d'*Amſterdam*, & *Marten Janz*, de *Hambourg*.

La terrible ſituation de la *Guillaumine* jeta l'épouvante dans le cœur de tous les Marins qui la montoient : l'équipage étoit composé de quarante-quatre hommes. Le vent d'eſt-nord-eſt portoit continuellement au ſud, en vue du pays de *Gale Hamkes*. La glace qui ſervoit de barrière, ne donnant aucune eſpérance de ſe briſer & d'ouvrir un paſſage, le Capitaine prit la réſolution de diminuer les rations, & l'équipage fut obligé de ſe contenter d'une modique diſtribution.

La forte gelée commença au premier Août; la compreſſion du navire fut telle, qu'on craignoit à chaque inſtant qu'il ne ſe briſât, & qu'à peine on oſoit ſe livrer au repos, qu'un travail continuel rendoit abſolument indiſpenſable de temps en temps. Le 16, arrivèrent encore quatre autres navires dans la même plage & en auſſi mauvais état que ceux qui y étoient déjà; ils étoient

commandés par *Dirk Broer*, *Rœlof Meyer*, *Jacob Bremer* d'*Amſterdam* & *Ridmer Hendriks*, de *Gottembourg*. Il s'éleva une tempête, le 19 : le vent ſouffloit avec beaucoup d'impétuoſité de l'eſt-nord-eſt; les glaçons arrivoient ſur les navires avec une force extraordinaire; le vaiſſeau de *Volkert Janz* en fut violemment ébranlé; la *Guillaumine* ſe ſoutint encore; mais elle fut comprimée à cinq à ſix pieds au-deſſus du leſt.

Le 20, tout annonça un naufrage aſſuré & un malheur inévitable. Un terrible ouragan s'éleva du même point; il maltraita cruellement les vaiſſeaux qui déjà avoient été déſemparés : celui de *Marten Janz* fut briſé; & les glaçons s'accumulèrent autour des autres, juſqu'à la hauteur de vingt-quatre pieds. La *Guillaumine*, après avoir perdu deux chaloupes, une groſſe ancre & pluſieurs voiles, fut jetée ſur le côté du navire du capitaine *Kaſtricum*; ſa quille extérieure reſta ſur la glace. Des cinq premiers navires arrivés dans cette

plage, deux y avoient péri ; celui de *Kaſtricum* avoit pluſieurs voies d'eau, & deux ſeulement ſe ſoutenoient encore ſans avoir éprouvé des avaries conſidérables. On diſtribua ſur ceux-ci les équipages des navires naufragés, & le lendemain de l'ouragan, on y porta toutes les proviſions, ainſi que tous les effets qu'il fut poſſible de ſauver, en les retirant des débris des vaiſſeaux briſés.

Les trois navires échappés juſqu'alors à la fureur des vents & des glaçons, furent entièrement fixés dans la glace, le 25 Août ; ils y reſtèrent immobiles. Les Capitaines réſolurent alors d'envoyer douze hommes aux quatre autres navires qui étoient dans la même poſition, à une certaine diſtance. On apprit à leur retour, que deux de ces navires avoient été mis en pièces par la preſſion des glaçons, que les deux qui reſtoient étoient dans l'état le plus déplorable. Ces Meſſagers apportèrent auſſi la triſte nouvelle, que deux vaiſſeaux Hambourgeois,

Hambourgeois, un peu plus éloignés, avoient péri par le même accident.

Quoique les navires restassent dans cette triste situation, les monticules de glaçons qui s'étoient formées à leurs côtés, avoient dérivé, & le 24 du même mois, l'*Islande* étoit en vue. Deux jours après, il se fit un petit mouvement dans la glace, & les capitaines *Broer* & *Meyer* en profitèrent vraisemblablement pour gagner la pleine mer; car quatre jours après, ils n'étoient plus en vue.

Quoiqu'on fût menacé à chaque instant, de perdre le bâtiment la *Guillaumine*, on le conserva néanmoins jusqu'au 13 Septembre. Ce jour-là, une montagne de glaçons vint se briser avec tant de fracas contre ce navire, qu'il fut mis en pièces dans un clin-d'œil. Cet accident fut si subit, que beaucoup de matelots qui étoient couchés, n'eurent pas le temps de prendre leurs habits, & furent contraints de se sauver à moitié nuds sur la glace, où

ils reſtèrent expoſés à la rigueur du plus grand froid. A peine put-on ſauver une petite quantité de proviſions ; le navire comprimé à plus de dix pieds au-deſſus du niveau de l'eau, fut enfin totalement briſé & enterré ſous un monceau énorme de glaçons.

Le bâtiment du capitaine de *Groot* ayant péri de la même manière, le 7 du même mois, il ne reſtoit plus d'autre reſſource pour recevoir les équipages des navires perdus, que celui du capitaine *Caſtricum*. On étoit parvenu, à force de peine, d'en fermer toutes les voies d'eau ; & il ne couroit plus aucun danger de couler à fond.

On s'achemina vers le vaiſſeau de *Caſtricum ;* mais la glace n'étant pas encore aſſez ſolide, & les craquemens des glaçons, en ſe ſéparant les uns des autres ſous les pieds des voyageurs, faiſant craindre un nouveau naufrage, on fut obligé de reculer. On prit alors la réſolution d'établir une tente ſur la glace ferme, & de s'y refugier pour ſe mettre,

autant que possible, à l'abri du froid excessif qu'on éprouvoit. On alluma du feu avec les débris des navires, & on se maintint, comme l'on put, dans cet asile précaire, en attendant quelques secours extraordinaires de la providence. La chaleur du feu faisoit fondre la glace, & le sol de la tente s'emplissoit d'eau. Pour parer à cet inconvénient, on fut obligé de faire des trous de distance en distance, afin de la faire écouler; sans cette précaution, il auroit fallu changer de place trop souvent. Le peu de repos qu'on prit pendant la nuit, ranima cependant le courage de ces malheureux; ils firent de nouveaux efforts le lendemain matin, pour arriver au vaisseau de *Castricum;* ils se remirent en chemin, & encouragés à la vue d'un petit pavillon placé sur le mât de perroquet, ils firent des efforts incroyables, sachant alors que le vaisseau, dégagé des glaçons, étoit en pleine eau.

Les trois capitaines, *Broerties*, de *Groot* & *Volkert Janz*, dont les navires

avoient été naufragés, étoient à la tête de leurs équipages. Le voyage fut périlleux : ces infortunés Marins furent obligés de ſauter d'un glaçon à l'autre pendant tout le temps qu'il dura, & c'étoit toujours avec un danger imminent de périr. Cependant, lorſqu'au 1er. Octobre ils crurent être parvenus au terme de leurs malheurs, il virent, au contraire, qu'il n'y avoit plus d'eſpérance de ſalut pour eux. Le vaiſſeau étoit dans un état plus déplorable qu'auparavant, ils le trouvèrent emporté beaucoup plus loin & prêt à ſe briſer par la preſſion extraordinaire des glaces. Ils y furent cependant reçus. A peine étoient-ils arrivés, qu'ils furent ſuivis par environ cinquante hommes de l'équipage du vaiſſeau de *Hans Chriſtiaanz*, de Hambourg. Ce bâtiment avoit péri le 30 Septembre. Le Harponier & douze Matelots avoient été engloutis, en cherchant à gagner l'Iſlande ſur un des débris du navire.

Autant qu'on pouvoit le conjecturer,

on ſe trouvoit dans ce moment, vers le 64e. degré de latitude ſeptentrionale. Les vivres commençoient à manquer; on n'avoit pour toute proviſion que celle du vaiſſeau du capitaine *Caſtricum*; elle étoit loin de ſuffire à la nourriture des Matelots & des malheureux qu'il venoit de recevoir à ſon bord. Auſſi ne tarda-t-elle pas à être entièrement épuiſée. Bientôt ces infortunés furent en proie aux horreurs de la diſette la plus affreuſe; ils furent réduits, pour appaiſer la faim qui les dévoroit, à ronger le peu de chair qui reſtoit attachée à la racine des fanons de baleine; les chiens des navires perdus furent égorgés, & cette dégoûtante nourriture fut deſtinée à ceux qui étoient ſur le point de mourir de faim; l'eau de neige où l'on faiſoit infuſer des copeaux de bois, ſervoit à étancher la ſoif brûlante qui conſumoit ces malheuruux. Ils touchoient tous à leur dernier moment, quand enfin le navire dériva vers la côte, & ne s'en trouva éloigné que

de cinq à ſix milles. Pluſieurs Marins firent des efforts inutiles pour gagner la terre ferme; ils parvinrent ſeulement juſqu'à une Iſle déſerte, où ils cueillirent quelques petits fruits noirs ſur des buiſſons. Force leur fut de terminer leur courſe à cette Iſle.

Il ſe leva, le 10 Octobre, un vent furieux qui fit craindre, pendant pluſieurs heures de ſuite, la perte du navire; on parvint cependant à le conſerver ce jour-là; mais le lendemain il fut ſi rudement aſſailli par des énormes glaçons, qu'enfin il ſe briſa & périt ſans reſſource : les débris en furent enſevelis ſous la glace. Ce malheur fut ſi ſubit, qu'on n'eut pas même le temps de retirer quelque peu de bois de chauffage du vaiſſeau naufragé. On avoit cependant ſauvé, dans les premiers momens, quelques pièces de voile & onze chaloupes. Cette précaution fut inutile; il fallut penſer à chercher ſon ſalut par la fuite; on s'y diſpoſa en ſautant d'un glaçon ſur un autre, juſqu'à ce

qu'on fût parvenu à une plage glacée, aſſez étendue pour contenir tous ces malheureux. Ils y arrivèrent enfin avec des peines incroyables, & furent aſſez heureux pour y apporter le peu de vivres qu'ils avoient ſauvé. L'état déplorable de ces Marins ne peut ſe décrire. Expoſés, ſans abri, au froid le plus rigoureux, ſur un glaçon immenſe qui menaçoit à tout moment de ſe briſer & d'engloutir tous ceux qui s'y étoient réfugiés; dépourvus de vivres, preſque nus, n'ayant déſormais d'autre perſpective que de mourir de froid & de faim, ou d'être enſevelis ſous la glace: telle étoit la douloureuſe ſituation de ces hommes abandonnés de l'Univers entier, dans le climat le plus âpre du globe.

Cependant comme l'eſpérance n'abandonne l'homme qu'au dernier moment, ces infatigables Navigateurs dreſsèrent, à la hâte, deux mauvaiſes tentes avec les pièces de voile qu'ils avoient emportées, & s'y établirent comme ils purent,

attendant avec résignation que la Providence disposât d'eux. Ils y restèrent jusqu'au 13 Octobre. Ne voyant alors aucune possibilité de s'y maintenir, & menacés à tous momens d'aller échouer contre quelque monceau de glaçons, vu que le champ de glace qui les portoit, dérivoit continuellement; deux cent trente d'entre eux résolurent de tenter un second voyage pour tâcher d'aborder sur la côte. Vingt-six, jugeant ce projet impraticable, restèrent encore quelque temps dans le même lieu.

Les émigrans n'étant pas du même avis sur la route à suivre, se séparèrent en plusieurs bandes. Nous les suivrons pied à pied, parce que le chemin qu'ils se frayèrent sur cette plage déserte, pourra servir d'indication à ceux qui, par la suite, pourroient se trouver dans les mêmes circonstances que ces intrépides Marins. Ces accidens ne sont que trop fréquens sur les mers les plus voisines du pole.

Les capitaines *Jeldert Janz*, de *Groot*,

Hanz Christiaanz & *Marten Janz*, se mirent en route le 13 Octobre, & furent suivis par quarante matelots. Ils emportèrent treize biscuits chacun pour toute provision. Après une marche, courte à la vérité, mais des plus pénibles, ils arrivèrent sur les bords d'une Isle ; ils y entrèrent & y passèrent la nuit. Le jour suivant, ils crurent aborder sur la côte de la terre ferme; mais ils s'étoient trompés : ils ne trouvèrent qu'un vaste marais mouvant, à peu de distance de la côte. Ils furent surpris d'y voir quelques habitans. Des Matelots de la compagnie, qui heureusemnnt savoient quelques mots de la langue de ces Sauvages, leur demandèrent des secours. Quoique l'on pense communément que les Sauvages ne sont pas hospitaliers, ceux-ci s'empressèrent d'accueillir les naufragés; ils vinrent les prendre dans leurs canots & les conduisirent dans leurs huttes ; ils leur servirent, pour appaiser leur faim, des Eperlans desséchés, de la viande de Phoque, & de la salade qui

croissoit autour de leurs habitations. Nos voyageurs pafsèrent quelques jours avec leurs bienfaiteurs; mais pour ne pas les affamer, en consommant leurs provisions d'hiver, ils s'en séparèrent, & se remirent en route dans l'espoir de trouver quelque Colonie Danoise qui pût les recevoir & leur fournir le nécessaire. Leur marche fut des plus pénibles; ils parcoururent diverses habitations de Groenlandois; accueillis dans quelques-unes, mal-traités dans d'autres, ils furent exposés plus d'une fois à mourir de faim & de soif. Un peu de mousse qu'ils alloient chercher sous la neige, la chair crue de leurs chiens qu'ils furent obligés de tuer, & quelques corneilles qu'ils eurent le bonheur de prendre, furent presque leur seule nourriture, pendant ce triste voyage. Enfin après des accidens de toute espèce, des fatigues incroyables, ces Marins arrivèrent, le 13 Mars 1778, à *Frederikshaab*, habitation Danoise. Ils y furent généreusement reçus; on

leur donna tous les ſecours poſſibles ; après un ſéjour ſuffiſant pour ſe rétablir, ils s'embarquèrent pour le Danemark, d'où ils arrivèrent ſains & ſaufs en Hollande.

Les capitaines *Caſtricum*, *Broerties* & autres, qui avoient pris leur direction vers le nord, avec la plus grande partie de leurs équipages, après avoir éprouvé la même détreſſe, arrivèrent auſſi à *Frederikshaab*, à l'exception de *Broeties*, qui étoit mort en chemin.

Ceux de leurs compagnons d'infortune qui n'avoient pas pu ſe déterminer à les ſuivre, avoient gardé une chaloupe, des tentes, & une petite proviſion ; le glaçon ſur lequel ils étoient reſtés, les emporta à la dérive vers *Staaten-Hoek* ; peu s'en fallut qu'ils n'y trouvaſſent tous leur tombeau. Le champ de glace qui les portoit, ſe morcela, & la mer étoit tellement agitée, qu'ils coururent le plus grand danger d'être renverſés & entraînés par les lames qu'elle leur envoyoit. Heureuſement que le vent tourna

au ſud-oueſt; il leur fut facile alors de prendre terre.

Ils découvrirent, le 16 Octobre, une chaloupe abandonnée par l'équipage de *Caſtricum ;* ils y trouvèrent un homme qui, n'ayant pas pu ſuivre ſes camarades, y attendoit une mort certaine. Deux de leurs compagnons, reſtés en arrière, les joignirent le même jour; ils avoient été obligés d'abandonner un vieillard ſur la pointe d'un glaçon, où ſans doute il avoit fini ſa triſte exiſtence.

Tous ces malheureux réunis, ne revirent leur patrie qu'après avoir couru bien d'autres dangers : ils furent encore le jouet de la mer, avant de pouvoir gagner le continent du Groenland. Ils y furent reçus de la manière la plus hoſpitalière, par différentes hordes de Sauvages, qui partagèrent avec eux leurs chétives proviſions. Ils arrivèrent enfin dans les établiſſemens Danois, qu'ils ne trouvèrent pas mieux pourvus; cependant ils reçurent par-tout des

ſecours proportionnés aux facultés de ces petites Colonies.

Arrivés à *Holſteinburg* (établiſſement Danois, au 67me. degré) ils apprirent qu'un navire du Roi de Danemark étoit à l'ancre à deux milles de diſtance de la côte. Ce bâtiment apportoit des proviſions ; il devoit hiverner, & faire la pêche l'année d'après ; ils s'engagèrent ſur ce navire. La pêche fut heureuſe, & le navire étant de retour en Danemark, ces malheureux naufragés repaſsèrent en Hollande.

On compte que le total des équipages de ces trois navires perdus dans les glaces, ſe montoit à quatre cents cinquante hommes ; cent quarante ſeulement eurent le bonheur de ſe ſauver, après avoir éprouvé tous les malheurs d'une navigation longue & périlleuſe, & dont j'ai beaucoup abrégé le détail.

Ce Chapitre eſt très-long dans l'original Hollandois. J'ai cru devoir le raccourcir, pour éviter de faſtidieuſes répétitions. Le tableau des naufrages

que je viens de mettre ſous les yeux de nos Navigateurs, les inſtruira ſuffiſamment des dangers qu'ils ont à courir dans les mers du pole, & des moyens qu'on peut employer, non pour les éviter, mais pour les ſurmonter quelquefois. La patience, le courage, l'habileté, l'intrépidité & le flegme des Navigateurs Hollandois que je leur propoſe pour modèle, doivent être pour eux des leçons précieuſes, & doivent auſſi les encourager à s'adonner à une pêche lucrative, malgré les grands dangers qui l'accompagnent.



CHAPITRE XXXV.

Du Spitsberg.

LES mers du Groenland ſont parſemées d'Iſles plus ou moins grandes; elles entourent ce vaſte continent à des diſtances inégales. *Spitsbergen* eſt la plus conſidérable de cet Archipel ſeptentrional; elle eſt la plus précieuſe pour la pêche, par le grand nombre de baies & d'ancrages qu'elle offre aux Pêcheurs. Les Hollandois y ont fait pendant longtemps des pêches abondantes. Spitsberg gît au 76me. degré de latitude ſeptentrionale (1), & s'étend juſqu'au 80me. Sa découverte eſt due à quatre des plus hardis Marins, que la Hollande, ſi

(1) Les Hollandois qui la découvrirent en 1596, lui donnèrent le nom compoſé de *Spitsbergen*, & ils le prononcent de même. *Bergen*, ſignifie *Montagnes*; *ſpits*, *aigu*, *effilé* : c'eſt comme ſi l'on diſoit *Montagnes effilées*; *Montagnes à pic*. L'Iſle en eſt couverte.

féconde en grands hommes de mer, ait jamais produits.

Les Hollandois ne faisoient, pour ainsi dire, que de naître vers le milieu du XVIe. siècle : ce peuple venoit de secouer le joug Espagnol; mais la nation dont ils s'étoient séparés, étoit restée en possession de presque tout le commerce maritime : les Espagnols traitèrent les Hollandois en rébelles, & attaquoient leurs navires par-tout où ils les rencontroient. A peine les Hollandois osoient paroître sur les mers d'Europe; tout leur commerce se bornoit au cabotage d'un port Européen à un autre. Trop foibles encore pour hasarder de se mesurer avec les Espagnols, ils avoient aussi à se défendre contre les Portugais, non moins redoutables pour eux; la jalousie en faisoit des ennemis puissans; la prudence vouloit qu'on dissimulât les outrages, & qu'on ne s'exposât pas aux rencontres.

Les Hollandois étoient outrés contre leurs inquiets ennemis, mais ne pouvant les

les combattre avec quelque eſpoir de ſuccès, force leur fut de les éviter. Tous les navires Hollandois rencontrés par les Eſpagnols, étoient conduits dans les ports d'Eſpagne, & déclarés de bonne priſe; les équipages étoient traités en eſclaves; ſouvent on les livroit comme hérétiques à l'inquiſition; la plupart de ces infortunées victimes de la ſuperſtition, pourriſſoient dans les cachots de ce tribunal ſanguinaire. Cette perſécution du tyran Philippe II, produiſit un effet contraire à l'attente de ce Prince barbare. Il vouloit, par ces vexations inouies, punir un peuple qui avoit été aſſez courageux pour rompre ſes fers; ces vexations même furent, pour les Hollandois, une ſource féconde & abondante de richeſſes nationales. La nouvelle République, en s'affermiſſant ſur la baſe d'une liberté civile bien entendue, acquit de la conſidération dans les quatre parties du Monde, par le commerce qu'elle y fit avec ſuccès; elle devint grande en uſant modérément de ſes

richesses & de son crédit : à mesure qu'elle s'élevoit par sa sagesse, son économie & son activité, elle voyoit ses ennemis décroître, s'affoiblir & perdre leur prépondérance ; bientôt elle s'en fit craindre & finit par les réduire à reconnoître son indépendance, & à rechercher son amitié. Heureuse cette République, si elle s'en fût toujours tenue aux sages maximes qui réglèrent pendant longues années, sa conduite politique & qui l'avoient presque rendue la rivale des premières puissances de l'Europe! Heureuse, si le vrai patriotisme qui animoit ses fondateurs & ses habitans jusqu'au commencement du XVIIIe. siècle, se fût propagé jusqu'à nos jours! L'esprit public s'est perverti; l'intérêt personnel, l'égoïsme, le luxe, l'insouciance, le fanatisme de la liberté, tous les vices destructeurs de l'ordre & de la société lui ont porté les derniers coups. Pauvre, parce qu'elle n'a plus de commerce; dépouillée de ses meilleurs établissemens dans les deux Indes, parce qu'elle n'a plus eu le

moyen de faire respecter son pavillon, avilie par la Nation, sa rivale & son expoliatrice; elle marche à grands pas vers sa ruine.

La première entreprise des Hollandois vers les mers du pole arctique, fut faite en 1594. Quelques habiles Navigateurs soupçonnèrent en 1592, qu'il existoit un passage par le nord-est, qu'il étoit même préférable à celui du *nord-ouest*. *Guillaume Barentz* entreprit de le chercher. Il sortit du Texel le 5 Juin, avec deux navires & une barque préparée pour la pêche. Il franchit toutes les glaces qui s'opposoient à ce passage, & parvint, avec des peines infinies, au 78me. degré de latitude boréale. La saison étoit déjà trop avancée pour la pêche; ce hardi Navigateur reprit la route de la Hollande; il arriva le 16 Septembre de la même année, sans accident remarquable, à *Amsterdam*. On examina & discuta avec soin le journal de son voyage. Quoique cette première expédition n'eût rien produit, il fut résolu

d'en préparer une ſeconde pour le printemps ſuivant.

J. Hemskerk (1), *Corneille Ryp*, *Barentz*, & *Gérard de Ver* en furent chargés. Ils ſortirent du Texel en 1595, avec une flottille de ſept navires; cette ſeconde expédition fut encore plus malheureuſe que la première. Le voyage fut traverſé par des accidens fâcheux; la flottille courut les plus grands dangers; elle rentra dans la Meuſe, le 18 de Novembre, dans le plus grand délabrement; elle avoit lutté pendant quatre mois & demi contre les glaces du pole, & contre une mer des plus dangereuſes: aſſaillie preſque continuellement par des coups de vent terribles, on s'eſtima très-heureux qu'elle n'eût pas péri dans des parages qui n'offrent ni abri, ni refuge, ni moyens de ſe réparer.

Cette malheureuſe entrepriſe ne laſſa

---

(1) C'eſt ce même *Hemskerk* qui ſe ſignala en 1607, dans le terrible combat qu'il livra aux Eſpagnols ſous le canon de Gibraltar. Il s'y couvrit de gloire.

pas la patience des Hollandois, quoiqu'elle fût très-dispendieuse. Le desir du gain est inné chez cette Nation, qui n'a pour toute ressource, que le Commerce. Obligé de tout tenter pour acquérir des moyens d'existence, le Négociant Hollandois est le plus infatigable & le plus constant dans les grandes entreprises qui offrent autant davantages que de périls.

Une troisième expédition pour les mers du pole fut résolue, & on mit la main à l'œuvre, sur-le-champ, pour la préparer. Cette première société de Pêcheurs fit armer deux navires & les pourvut de tout le nécessaire pour un voyage qui ne promettoit qu'un succès incertain, & dont les dangers étoient aussi évidens que réels.

Les quatre Marins qui avoient échoué dans le second voyage, ne furent pas rebutés; dirigés par l'esprit national, ils s'offrirent pour conduire cette troisième expédition. Les Armateurs n'eurent garde de les refuser : ils ne crurent pas pouvoir mieux placer leur confiance :

ces intrépides Navigateurs appareillèrent du *Vlie*, le 18 Mai 1596. C'eſt à ce troiſième voyage qu'ils firent la découverte importante du *Spitsberg*, en cherchant le paſſage du *nord-eſt*, qu'ils avoient tant à cœur de trouver. La Nation Hollandoiſe leur doit la reconnoiſſance la mieux méritée; ils lui ont ouvert une branche de commerce, dont les profits ont été immenſes pendant longues années (1).

On ignore encore aujourd'hui, ſi cette terre n'eſt qu'une Iſle, comme on le croit communément, ou ſi elle forme une vaſte péninſule, tenant au continent par le nord : comme on n'a pas encore pu en faire le tour, il n'a pas été poſſible de connoître exactement ſa ſituation vers le pole. Tous les Navigateurs qui ont eſſayé de tourner cette vaſte terre boréale, ont échoué dans leur entrepriſe.

Les nuits y ſont de quatre mois dans le plus fort de l'hiver; les jours dans le milieu de l'été, y ſont d'une durée égale.

(1) *Voyez* tome I, chap. XIII, page 275 & ſuiv.

Cet été n'a cependant rien de bien chaud; le ſoleil n'éclaire cette froide contrée, que pendant quatre mois de l'année; deux mois avant & deux mois après le ſolſtice. L'intérieur de l'Iſle eſt abſolument inconnu; il n'a pas été poſſible de connoître la nature de ſon ſol. De longues chaînes de montagnes en couvrent toute la ſurface; elles ſe croiſent dans tous les ſens, & les vallées qu'elles forment, n'offrent à la vue, que des abîmes effrayans comblés de neige & de glace. La ſeule plaine un peu unie, qui même ſe prolonge à une grande diſtance, eſt celle qu'on a découverte en face de *Moſſel-Bay;* elle eſt à l'eſt; ſon terrein eſt pierreux, & ſemé d'une infinité de collines; la ſtérilité du ſol la rend inhabitable. Quelques rivières, formées par la fonte des neiges pendant l'été, coulent durant quatre ou cinq mois, dans quelques-unes de ces profondes valées. On apperçoit alors ſeulement les ſommets des montagnes les plus expoſées au ſoleil; on découvre auſſi quelques brins d'herbe ſur le revers des

colines, où l'on voit d'innombrables troupeaux de Rennes qui y cherchent leur nourriture. Les glaces portées de la *Nouvelle Zemble* par le vent d'*eſt*, & celles que les vents de *nord-oueſt* & d'*oueſt*, pouſſent impétueuſement de l'Iſle de *Jean Mayen*, s'accumulent ſur les côtes de l'Iſle à un point que les Pêcheurs ſont obligés très-ſouvent d'abandonner la pêche, de s'enfoncer dans les baies, ou de remonter les rivières pour ſe ſouſtraire au malheur inévitable d'être briſés par le choc de ces énormes glaçons.

Cette Iſle eſt très-baſſe vers ſon milieu; elle eſt coupée plus qu'à moitié de ſa longueur, par une grande baie, appelée la baie de *Wybe-Janz*. Cette baie a de 8 à 9 milles de profondeur; & s'étend depuis la pointe méridionale de *Spitsberg*, juſqu'au 79me. degré vers le nord. On y trouve deux Iſles, celle des Phoques (*Robben Eiland*) & celle du Narval (*Walruſſen Eiland*). La pointe méridionale de Spitsberg eſt au 76me. $\frac{1}{2}$

degré : on la nomme le cap du ſud (*Zuidkaap*) ; le cap appelé *Uitkyk*, à l'*eſt*, n'en eſt pas bien éloigné. En faiſant voile du cap du ſud, vers le nord, on rencontre au 77me. degré, la baie dite *Horizond-Bay*, enſuite la baie de la Cloche, *Klok-Bay*, & au 78me. degré, celle dite *Yzond-Bay* (la baie aux glaces) : celle-ci eſt très-profonde; c'eſt auſſi dans cette baie qu'on trouve, à la diſtance de quelques milles, de *Groene Herberg*, *Klaas-Bille-Bay* & *Behouden Haven.* (L'*Hauberge Verte*, la *Baie de Nicolas Bille* & le *Port de Salut*). En s'avançant un peu vers le nord, on voit une grande baie ſur la côte du Continent, appelée *St. Janz-Bay* (la Baie de St.-Jean), derrière l'Iſle du *Prince Charles* (*Voorland of Prins Cazel-Eiland*). C'eſt ſur la côte de cette Iſle qu'on trouve auſſi *Zeehonde-Bay* (la Baie des Chiens Marins) (1).

(1) C'eſt une ſeconde Iſle des Phoques, ainſi nommée, parce qu'il s'y raſſemble une grande quantité de ces animaux amphibies.

On trouve un peu plus loin encore, de *Engelſche Haven* (le Hâvre des Anglais); le rivage en eſt uni. Au nord de ce cap, eſt le *Kruis-Baay* (la Baie de la Croix). En cinglant vers la baie de *St.-Jean*, lorſqu'on a dépaſſé *Zeven Ysbergen* (les ſept Montagnes de glace), on découvre les trois Baies, dites de *Hambourg*, de la *Magdeleine* & des *Anglois*. L'Iſle Danoiſe eſt ſituée entre la baie des Anglois & *Zuid-Baay* (la Baie du Sud) : cette Iſle offre auſſi une très-jolie baie. L'Iſle d'*Amſterdam* eſt au nord de celle-ci : elle eſt très-haute du côté de la mer, elle baiſſe prodigieuſement dans l'intérieur; elle offre une belle plaine, nommée *Smeerenburg*. Elle a deux belles baies, l'une au ſud & l'autre au nord (de *Noord-en Zuid-Baay*). La rencontre de ces deux baies, le long de la côte, en forme une troiſième, connue ſous le nom de Baie de Hollande (*Hollandſche-Baay*). La baie derrière *Zeeuwſche-Uitkyk*, touche à celle-ci, vers le 80me. degré;

on trouve à la ſuite *Roode-Baay* (la Baie Rouge), enſuite celle de Biſcaie, dite le *Cap* de Biſcaie (*Biſcayſche-Hoek*).

A l'eſt du cap de Biſcaie, ſe préſente une rade formée par le cap lui-même, & le Champ des Rennes (*Reenen-Veld*); plus loin, & à l'eſt de cette rade, eſt une très-grande baie qui s'étend de l'oueſt au ſud. On la nomme de *Liefde Baay* (la *Baie d'Amour*). La *Baie large* (de *Wyde-Baay*), au-deſſus de celle-ci, ſe prolonge vers le ſud, & eſt très-profonde, puiſqu'elle atteint le 78me. degré & demi. La baie dite *Moſſel-Baay* (la *Baie aux Moules*), eſt plus éloignée & s'étend vers l'eſt; de celle-ci, on arrive par *Vlakken Hoek*, juſqu'au *Waygat*, appelé auſſi le *Détroit de Hinlopen*; il offre pluſieurs baies, dont la plus connue eſt celle dite de *Beeren-Baay* (la Baie aux Ours). Ce détroit ſépare le *Noord Ooſterland* de la partie orientale du Spitsberg; cette partie ſe nomme *Nieuw-Vrieſland* (la Nouvelle

Friſe): il y a auſſi quelques baies dans ce Noord-Ooſterland (le pays *du Nord-Oueſt*) : les plus conſidérables ſont celles qu'on nomme *Hoepſtoks* & *Brandewyn*. On voit, vers le nord, un archipel de ſept Iſles (*Zeven Eilanden*) & les Hooy en Tafel Bergen (les *Montagnes du Foin & de la Table*) (1). L'Iſle de la Baleine eſt ſituée au nord-oueſt du même cap. Cette partie eſt regardée, juſqu'aujourd'hui, comme faiſant l'extrémité du *Spitsberg*, parce qu'il eſt impoſſible de pouſſer plus loin la navigation à cauſe des glaces qui s'y oppoſent conſtamment : il eſt cependant certain, qu'en avançant un peu plus loin, on découvre encore un continent qui a ſa direction du nord à l'eſt.

Au-deſſous de la Nouvelle Friſe, eſt ſitué le Zuid-Ooſterland (la partie du ſud-eſt de l'Iſle, qui eſt ſéparée de *Stans Voorland* par le détroit de *Walter*

(1) Ce ſont des montagnes de glace, qui ont la figure d'une *meule de foin* & d'une *table*.

Tymens Fioerd, qui coule de la mer du nord dans *Wybe Jans Water.* Le *Stans-Voorland* forme une Isle. A l'est de ce cap, on trouve trois Isles au 78me. degré de latitude; elles portent le nom du Navigateur qui les découvrit, & pour cette raison, elles s'appellent *Ryke Yzes Eilanden* (les Isles de *Ryke Yzes*). Le *Cap Disco* n'en est pas éloigné. L'Isle *Halve Maans* est située vers le sud, en dessous de ce cap. La partie la plus méridionale de cette côte au sud de Spitsberg, est basse & marécageuse; on croit qu'elle est formée d'une grande quantité de petites Isles qui y font une sorte d'archipel. On y trouve peu de baies de conséquence, si l'on en excepte *Zwarten Hoek*, de *Dieve Bay* & *Wales Head* (le *Cap Noir*, la *Baie des Voleurs* & la *Pointe de Galles*).

Presque toutes ces baies étoient fréquentées, chaque année, par les Pêcheurs de diverses Nations, pendant que la pêche y étoit abondante; elles servoient même de refuge & de ports

aſſurés aux navires qui venoient y mouiller; on y trouvoit des fonderies pour extraire l'huile de Baleine; des magaſins pour y conſerver les produits de la pêche, & tous les uſtenſiles néceſſaires au dépecement des Poiſſons & à la préparation de leur graiſſe; mais tout y a changé de face depuis que la Baleine s'en eſt éloigée. Ces précieux établiſſemens ſont tombés en ruines, & on n'y voit plus que des débris qui atteſtent encore l'utilité de ces baies dans les premiers temps d'une navigation, toujours dangereuſe à la vérité, mais encouragée par les profits immenſes qu'elle donnoit.

Au reſte, cette partie de la côte orientale du *Spitsberg*, n'eſt qu'une terre déſerte, parſemée de rochers & continuellement couverte de neige & de glace : elle eſt inhabitable; quelques Ours ſeulement, quelques Renards & quelques Rennes y trouvent une ſubſiſtance très-précaire : les oiſeaux néanmoins viennent dépoſer leurs œufs ſur

la pointe de ces rochers arides & s'y multiplient.

Quelque inculte que paroiſſe le ſol de ce pays, ſitué preſque à l'extrémité du pole boréal, on ne peut s'empêcher d'admirer, ici comme ailleurs, les ſoins bienfaiſans de la nature : elle y a pourvu à une partie de la nourriture des animaux qui habitent cette terre de déſolation. Quoiqu'on y apperçoive à peine, dans le mois de Juin, la pointe de quelques plantes ſauvages, cependant ces plantes y ſont parvenues dans le cours du mois de Juillet, à toute leur croiſſance; la graine même de quelques-unes y eſt alors dans ſa parfaite maturité, tandis que les autres y ſont en fleurs & préparent leur ſemence pour ſe reproduire. On y voit donc, pour ainſi dire, en un moment, les végétaux naître, croître & mourir. M. *Martens* fit, en 1671, une collection des plantes du *Spitsberg ;* cet habile Navigateur aſſure y en avoir trouvé de différentes ſortes : il eſt certain que celles-ci ne

diffèrent pas de celles qu'on trouve dans le *Groenland :* nous en donnerons plus bas une nomenclature aussi exacte que possible. On trouve le Mémoire de M. Martens, sur ces plantes, dans le *Recueil des Voyages au Nord ;* T. II, Édition d'*Amsterdam*, en 1715.

On a vu dans le premier volume de cet ouvrage, de quelle manière la Compagnie de la pêche du *Groenland* & de toutes les Mers du Nord s'étoit formée; on a vu ses progrès rapides, les gains immenses qu'elle fit dans les premières années de son entreprise; on a vu, enfin, les établissemens qu'elle avoit formés sur les lieux même, pour extraire l'huile des poissons, rendre les cargaisons des navires plus profitables, & même diminuer les frais de main-d'œuvre, en faisant travailler les graisses dans les fonderies qu'elle avoit établies sur la côte de quelques baies, où la Baleine se laissoit prendre presque sans aucune peine. Les succès de cette

pêche,

pêche, qui parurent aſſurés & durables à la Compagnie, lui fit naître l'idée de fixer une Colonie ſous ce ciel glacé : elle fit ce dangereux eſſai en 1633.

L'Auteur Hollandois donne ici un journal très-circonſtancié de l'hivernage que firent ſept Matelots dans les terres polaires. Il eſt trop minutieux pour le ſuivre ſcrupuleuſement. Je ne rapporterai que les obſervations aſtronomiques que ces Matelots eurent occaſion de faire, afin de donner une idée juſte de l'accroiſſement rapide du froid, ainſi que de la longueur des nuits, pendant l'hiver particulier à cette contrée.

Les vaiſſeaux de la Compagnie quittèrent la baie du Nord (*Nord-Bay*), le 30 Août 1633, pour revenir dans les ports de la Hollande. Les ſept Colons que ces vaiſſeaux avoient laiſſés à *Nord-Bay*, s'occupèrent de ſuite à ramaſſer des proviſions pour paſſer leur hiver & attendre le retour des navires de leur nation. Ils tuèrent quelques

Rennes & beaucoup de Mouetes (Hirondelles de mer); ils trouvèrent ſur le rivage, des Fanons que la mer y avoit dépoſés; ils les préparèrent & les emmagaſinèrent.

Pendant tout le temps que la mer fut tenable, ces Marins intrépides ne diſcontinuèrent pas d'aller d'une baie dans l'autre, pour y faire la pêche de la Baleine ou d'autres gros Poiſſons : ils mirent pour cela leur chaloupe & leurs canots en état de ſervir à leur deſſein : ils viſitèrent ſucceſſivement *Zeeuwshe-Bay*, *Weſt-Bay* & *Engelſ-Bay* (la *Baie Suédoiſe*, la *Baie Occidentale* & la *Baie Angloiſe*); mais ſans ſuccès, quoiqu'ils y trouvaſſent des Baleines & quelques Narvals. Le 12, ſe trouvant au pied de la Montagne dite de *Slaaberg* (la Montagne à Salade), ils amarrèrent leur canot & grimpèrent ſur cette montagne pour y ramaſſer une plante qui a beaucoup de reſſemblance avec notre creſſon d'eau. Cette plante y croît en abondance &

très-rapidement, parce que la fiente des Mouetes qui s'y tiennent communément, forme avec la mousse à laquelle elle s'attache, un engrais qui fertilise le haut de cette roche; on y trouve aussi une espèce d'oseille, qui, mêlée avec cette sorte de cresson, donne un aliment très-sain & très-rafraîchissant. Ces matelots s'étoient proposés aussi d'aller encore à la chasse des Rennes; à cet effet ils prirent la route du cap de Biscaye (*Biscaier-Cap*), en s'éloignant le moins possible de la côte. Après l'avoir doublé, ils abordèrent; & s'enfonçant dans les terres, ils trouvèrent les Rennes & furent assez heureux pour en tuer trois. Ils eurent occasion de faire l'observation suivante. Une de ces montagnes de glace qui ferment le Spitsberg, leur parut tout-à-coup en feu; le soleil qui y dardoit un de ses rayons, la présenta pendant quelque temps comme un fare dont les feux se faisoient appercevoir de loin. Cette vive lumière disparut tout-à-coup

& avec la même célérité qu'elle s'étoit montrée. De retour à leur loge, ils préparèrent leurs provisions pour pouvoir les conserver & s'en nourrir pendant l'hiver.

Ils rencontrèrent, le 14, une Baleine morte, mais restée sur le ressac ; ils mirent tout en usage pour en faire leur profit ; elle étoit encore très-fraîche : après l'avoir examinée attentivement, ils furent très-surpris de ne lui trouver aucune blessure : elle n'avoit été ni harponée, ni tuée à coups de lance ; ils jugèrent, avec assez de vraisemblance, qu'elle avoit succombé sous les coups de son mortel ennemi, le Poisson-à-Épée, ou l'*Empereur* (1). Cette Baleine étoit une femelle, elle leur parut pleine. Ces matelots prirent une peine infinie, mais inutile, pour dégager cet animal & le traîner sur le sable ; le flux arrivant, il fallut interrompre le travail, & la mer se retirant avec

(1) *Voyez* la planche tome I, page 193 & suiv.

violence, entraîna la Baleine qui disparut & fut perdue sans ressource.

Il s'éleva une tempête furieuse; elle dura avec la même force, pendant trois jours de suite. Le soir du 10 Septembre, nos Marins apperçurent, pour la première fois, la lune; elle étoit à son dernier quartier; ils reconnurent, par leur observation, qu'elle étoit entrée deux degrés dans le Bélier; elle se faisoit voir au-dessus des montagnes, au sud-sud-est; le soleil se montra le lendemain.

Le grand froid s'annonça le 3 Octobre, par la fuite précipitée de tous les oiseaux de mer, qui allèrent chercher un climat plus doux. Le 13, le froid étoit déjà si fort, qu'un des tonneaux de bière fut gelé jusqu'à trois pouces de profondeur. Nos Colons étant montés, le 15, sur le sommet de l'une des montagnes, au pied desquelles ils avoient construit leur loge, ils observèrent que le soleil se montroit à peine sur l'horizon dans le sud; ils en conclurent qu'ils ne le

verroient plus de toute l'année. La bière qui n'étoit qu'à huit pieds de diſtance de la cheminée, ſe trouva gelée dans toute la profondeur du tonneau; il fallut prendre le parti de le briſer, de caſſer la glace en morceaux, & de la fondre au feu, ce qui donna une très-mauvaiſe boiſſon. Le 25, on apperçut le premier Ours qui venoit, ſans doute, chercher ſa nourriture ſur les glaçons, n'en trouvant plus dans les terres couvertes d'une neige glacée à pluſieurs pieds de hauteur : on s'arma de lances & de fuſils, on lui donna la chaſſe; il ſe jeta dans l'eau & échappa ainſi au malheur qui le menaçoit.

Suivant le journal que nos Marins tenoient du cours du ſoleil, il devoit être deſcendu un degré au-deſſous de l'horizon, le 27 Octobre; cependant le crépuſcule dura encore, ce même jour, ſept à huit heures.

Le 5 Novembre, il fut encore de cinq heures; mais depuis cette époque, il éprouva une diminution ſenſible tous

les jours : le 17, le froid fut si âpre, que malgré le grand feu qu'on avoit allumé soit dans la cheminée, soit dans le poële, aucun des sept Marins ne put rester dans son lit ; ils furent tous obligés de se lever, de s'approcher du feu, & de se promener continuellement à grands pas dans la loge, pour se réchauffer. On avoit pratiqué un grand trou dans la glace, & l'on y avoit disposé une *nasse* (sorte de filet-à-bourse pour prendre le Poisson, & particulièrement l'anguille). Dans moins de deux heures, la glace fut d'un pied d'épaisseur à la surface de ce trou : pour se garantir, autant que possible de ce froid extrême, on rangea toutes les couchettes devant la cheminée & autour du poële; mais à peine avoit-on resté quelques momens dans le lit, qu'on étoit obligé d'en sortir; les uns pour faire un exercice violent dans la loge, & les autres pour se coucher entre la cheminée & le poële, en tenant constament leurs pieds presque dans la braise.

Le 20 décembre, nos Marins apperçurent dans la partie du ſud, une clarté extraordinaire, ſemblable à une aurore boréale; ils l'obſervèrent toute la nuit, juſqu'au moment du crépuſcule du matin, qu'elle diſparut : cependant ils avoient été privés de toute eſpèce de clarté pendant quelques jours, car le ſoleil étant entré dans le ſigne du Capricorne, il étoit paſſé dans l'hémiſphère méridional. La lune ayant, à cette époque, vingt jours, & étant au 23me. degré du ſigne du Lion, on douta ſi elle n'avoit pas réfléchi cette lumière extraordinaire dans le ſud, ou ſi ce n'étoit pas une vraie aurore boréale, quoique vue au midi (1). Quatre jours après on obſerva une véritable aurore boréale, ſi extraordinaire pour la clarté & l'étendue, que nos Marins ne pouvoient revenir de leur étonnement, d'autant plus qu'ils en

(1) N'ayant pas aſſez de connoiſſances aſtronomiques pour réſoudre ce problême, je ne fais ici que traduire littéralement mon Auteur, ſans garantir les inconſéquences, s'il y en a. (*Note du Traducteur*).

ſurent éclairés pendant toute la nuit. Les Ours en profitèrent pour venir roder autour de la loge; on en bleſſa un qui cependant s'échappa : la nuit ſuivante, l'aurore boréale reparut avec le même éclat de lumière que la précédente.

Le froid ſe ſoutint & ſe fit ſentir avec la même rigueur, juſqu'au 22 Janvier (1634). Les Ours & les Renards ne diſcontinuèrent pas de venir viſiter nos Colons; on en tua quatre ou cinq qu'on dépouilla, on conſerva leur peau & leur graiſſe. Il parut ce même jour, 22 Janvier, une clarté extraordinaire dans le ſud, & la nuit ſuivante, une aurore boréale auſſi lumineuſe que la première. Le 25, on obſerva un crépuſcule du matin qui dura ſix à ſept heures; & le lendemain on eut plein jour, au point que vers midi, on n'apperçut plus aucune étoile dans le firmament; enfin le 22 Février, on apperçut du ſommet des montagnes, le ſoleil revenu ſur l'horizon.

Nos Marins eurent un combat terrible

à ſoutenir, le 3 Mars, contre un Ours d'une force ſurprenante. Cet animal avoit reçu un coup de feu, & avoit été atteint de deux balles dans la gueule; il étoit tombé ſur le coup, & tâchoit d'arracher avec ſes griffes les balles qui lui étoient reſtées dans la mâchoire : on tomba ſur lui à coups de lances pour l'achever : l'Ours ſe releva alors, & ſauta avec furie pardeſſus la lance de l'un de ſes ennemis, qu'il terraſſa; un camarade du malheureux qui alloit être déchiré par ce furieux animal, l'ajuſta ſi bien, qu'il l'obligea à quitter priſe; entouré alors par les ſept Marins & pourſuivi à coups de lances, il eut le bonheur de s'échapper, en courant vers la baie, d'où il ſe précipita dans la mer; il ſe ſauva à la nage, & l'on fut dans l'impoſſibilité de le rejoindre.

L'almanach annonçoit une éclipſe pour le 14 Mars, elle ne fut obſervée que le 15 par nos Marins; elle fut preſque totale.

Le 1er. Mai, ils célébrèrent l'institution de la foire du *Spitsberg* ; & à cette occasion, ils mangèrent de la viande fraîche & burent du vin chaud, car le froid étoit encore très-rigoureux. Enfin, le 27 Mai, on apperçut en mer, une chaloupe qui se dirigeoit vers la baie : il seroit difficile de se faire une juste idée de la joie que cette découverte causa à ces malheureux qui, depuis neuf mois, étoient continuellement exposés à périr de froid. Le Commandeur CORNEILLE CROUFF, déjà mouillé dans *Robbe-Bay* (la Baie aux Phoques), avoit envoyé ce canot pour avertir de son arrivée ; il vint lui-même jeter l'ancre dans *West-Bay* (la Baie Occidentale), le même soir. Le 30, il arriva encore dans cette baie, cinq autres navires de la Compagnie ; entre autres, l'amiral, le vice-amiral & le contre-amiral.

Ainsi ces sept hommes, après avoir résisté au froid le plus rude & aux autres incommodités graves qui en sont

infailliblement la ſuite, au *Spitsberg*, furent retrouvés en très-bonne ſanté par leurs compatriotes. Une colonie de ſept autres hommes, laiſſés au même endroit, en 1634, ne fut pas auſſi heureuſe; ces infortunés Marins y périrent tous : & cette funeſte épreuve fit abandonner le plan de former un établiſſement permanent dans ces parages, quelque avantage que la Compagnie en eût pu retirer, ſi cette grande entrepriſe eût réuſſi.

La pêche de la Baleine au *Spitsberg* & à l'Iſle de *Jean Mayen*, ne fut cependant pas interrompue par ce mauvais ſuccès. Quoique très-languiſſante, elle ſe ſoutint encore quelque temps : enfin il fallut y renoncer, & elle fut totalement abandonnée peu de temps après ce dernier voyage. Le Poiſſon épouvanté dans ces baies, les quitta peu à peu & ſe retira ſous les glaces du pole. La Compagnie fit rapporter les chaudières & les principaux uſtenſiles propres à l'extraction de l'huile, & n'envoya plus

ſes navires au *Spitsberg*, non plus qu'à l'Iſle de *Jean Mayen.*

Nous finirons ce chapitre par une Relation de M. *Le Roy*, *Profeſſeur d'Hiſtoire*, & *Membre de l'Académie des Sciences à* PÉTERSBOURG. Ce ſavant rapporte que plus de ſix ans après l'abandon de la pêche du *Spitsberg*, quelques Marins arrivés dans ces parages, eurent aſſez de force & de conſtance, je dirais plutôt aſſez de bonheur, pour réſiſter à l'âpreté de ce climat, dont les ſept derniers Marins Hollandois avoient fait une ſi funeſte épreuve; que ces derniers venus s'y maintinrent pendant ſix années conſécutives, livrés à eux-mêmes, ſans recevoir, pendant tout ce temps, le plus petit ſecours d'Europe. Ils ne perdirent qu'un de leurs compagnons; encore celui-ci ne mourut que vers la fin de la ſixième année, quoique attaqué depuis long-temps d'une maladie de langueur.

« Un particulier de la ville de MÉREN, » dans le gouvernement d'*Archangel*,

» fit partir, en 1743, un navire pour
» la pêche de la Baleine, soit au *Spits-*
» *berg*, soit au *Groenland;* ce navire
» monté de quatorze hommes d'équi-
» page, mit à la voile & fit route
» vers le nord par un vent très-favo-
» rable qui dura huit jours. Le neu-
» vième, le vent ayant changé, le
» bâtiment fut entraîné à l'est du *Spits-*
» *berg*, au lieu d'arriver à l'ouest de
» ces montagnes de glace, lieu ordi-
» naire du rendez-vous des navires de
» la Compagnie du nord. A peine étoit-il
» dans ces parages, que les glaces l'en-
» tourèrent de tous les côtés & l'en-
» fermèrent sans qu'il pût se dégager.
» Il courut le plus grand danger d'être
» brisé par la contraction de la glace dans
» laquelle il se trouvoit serré. Lorsqu'il
» n'y avoit plus aucune ressource pour
» se soustraire à une mort certaine, &
» que tout annonçoit qu'elle ne pouvoit
» pas être éloignée, le Pilote se sou-
» vint que quelques années auparavant,
» des Marins ses compatriotes, ayant

» pris la résolution d'hiverner sur la » côte voisine, y avoient apporté des » planches, des piquets & tout ce qui » est nécessaire pour construire une loge : » il en parla à ses compagnons d'in- » fortune, & il fut résolu sur-le-champ, » que quatre d'entre eux seroient en- » voyés à la découverte : le Pilote lui- » même fut de ce nombre.

» Ils se disposèrent sur-le-champ à » remplir leur dangereuse mission : igno- » rant si le voyage seroit long, ils se » pourvurent à tout événement de quel- » ques alimens ; ils se munirent d'une » hache, d'un fusil, d'un peu de poudre, » de pipes, de tabac, &c. Leur projet » étoit d'abord d'arriver à une Isle qui » étoit en vue, & dans laquelle ils » supposoient que la hutte qu'ils cher- » choient, avoit été construite. Ils » sautèrent sur les glaçons qui déri- » voient vers l'Isle, & ils eurent le » bonheur d'y aborder après une heure » d'une route aussi pénible que dange- » reuse : les glaçons laissoient entre eux

» des eſpaces aſſez conſidérables, & il
» fallait guêter le moment où celui qui
» les portoit, étoit aſſez près d'un
» autre pour qu'on pût ſauter ſur ce
» dernier, & ainſi de ſuite. Ces ſauts
» devenoient très-périlleux, attendu
» que nos Voyageurs étoient très-em-
» barraſſés de leurs outils & de leurs
» proviſions. Ce qui rendoit le danger
» plus grand encore, c'eſt que ces gla-
» çons amoncelés les uns ſur les autres,
» formoient de petites montagnes ſur
» leſquelles il falloit grimper pour ſau-
» ter ſur le glaçon voiſin. Enfin, après
» une heure d'une marche auſſi dan-
» gereuſe, ces quatre hommes abor-
» dèrent ſains & ſaufs avec tout leur
» petit bagage, à l'Iſle qui faiſoit le
» but principal de leur recherche.

» Après s'être délaſſés un moment,
» ils ſe diſpersèrent dans l'Iſle; bien-
» tôt ils trouvèrent la cabane qu'ils
» cherchoient; elle étoit à un quart
» de lieue du bord de la mer; cette
» cabane avoit ſix braſſes en longueur,

» trois

» trois en largeur, & autant de hauteur.
» Elle étoit construite sur le modèle des
» maisons des paysans Russes : mêmes
» dimensions, même division.

» Contents d'avoir trouvé les ma-
» tériaux qui leur étoient si nécessaires
» pour s'abriter pendant l'hiver qu'ils
» devoient passer sous la zone glaciale,
» les quatre Marins passèrent la nuit
» dans cette cabane, quoiqu'elle tombât
» en ruine. Ils en sortirent grand matin;
» revinrent sur le bord de la mer pour
» avertir leurs camarades du succès de
» leur recherche, & porter leurs pro-
» visions & leurs effets dans l'Isle où
» ils devoient hiverner.

» Mais quelle fut la surprise & la
» consternation de ces infortunés, lors-
» que arrivés sur le rivage, ils ne
» découvrirent plus ni glaces, ni vais-
» seau : tout avoit disparu pendant la
» nuit, & ils ne virent plus qu'une
» vaste mer navigable par-tout. Une
» tempête furieuse avoit dégagé la mer
» de tous les glaçons qui la couvroient,

» elle avoit aussi, sans doute, submergé » le vaisseau; car depuis ce temps on » n'en a plus entendu parler.

» Ce terrible accident déconcerta, » un moment, ces hardis Marins; mais » il ne les découragea pas. Quoique » tout espoir de délivrance leur fût » ôté, leur courage leur restoit encore; » ils en firent usage, & pensèrent » d'abord à se pourvoir de provisions » pour reculer, autant qu'il étoit en » eux, le moment terrible de mourir » de faim dans cette Isle déserte : ils » virent des troupes de Rennes; » elles n'étoient pas farouches; ils les » approchèrent à la portée du fusil; » ils en tuèrent douze; ils en auroient » tué bien davantage, s'ils avoient eu » plus de douze coups à tirer. Après » les avoir préparées pour leur provi- » sion d'hiver, ils se mirent à réparer » leur cabane. La mousse qui bouchoit » les joints des planches, s'étant des- » séchée, étoit tombée; ils y substi- » tuèrent de la mousse fraîche, &

» dans peu, la cabane fut en état de
» les mettre à l'abri du grand froid.
» Ils firent aussi les réparations nécef-
» faires aux poëles de terre, aux
» cheminées, aux portes & aux fenêtres;
» enfin ils parvinrent à remettre la
» cabane dans l'état où elle étoit, lorf-
» qu'elle fut abandonnée par ceux de
» leurs compatriotes qui l'avoient conf-
» truite.

» Leurs provifions alloient finir, ils
» étoient prochainement menacés de
» mourir de faim, lorfque la Providence
» vint à leur fecours : la mer laiffa fur
» le rivage une planche armée d'un croc
» de fer, & quelques autres planches
» garnies de cloux de cinq & fix pouces
» de longueur; c'étoit fans doute une
» partie des débris de quelque vaiffeau
» qui avoit péri; ils y trouvèrent auffi
» une racine de fapin, courbée en
» forme d'arc. La néceffité, qu'on peut
» dire être la mère de l'invention,
» leur donna le moyen d'en faire un
» arc véritable; mais cette arme leur

» devenoit inutile, jusqu'à ce qu'ils
» eussent pû se procurer une corde pour
» cet arc : ils n'en firent donc alors aucun
» usage. Menacés tous les jours d'être
» attaqués par les Ours, & leur fusil
» leur étant devenu inutile depuis qu'ils
» n'avoient plus de quoi le charger,
» ils travaillèrent à se faire des piques
» pour se défendre contre le seul ennemi
» qu'ils eussent à redouter, après la
» faim & le froid. Il leur manquoit
» un marteau & des tenailles; le croc
» de fer qu'ils avoient trouvé fut mis
» au feu, & comme il étoit creux par
» le fond jusqu'à la racine du gros
» bouton, d'où sortoit le crochet, ils
» le rendirent plus fort en le rem-
» plissant de quelques cloux qu'ils avoient
» trouvés dans les planches; une grosse
» pierre leur servit d'enclume, la douille
» de la hache fit les fonctions de gros
» marteau pour forger celui qu'ils
» avoient entrepris : les cornes des
» Rennes furent employées à faire des
» tenailles : avec ces deux outils,

» quoique très-imparfaits, ils adaptèrent
» à leurs piques des pointes tranchantes
» de fer, & ils les assurèrent avec des
» lanières de peau de Renne au bout
» des manches; quelques jeunes arbres
» propres à cet usage & jetés sur le ri-
» vage par la mer, furent façonnés à
» cet effet.

» Le premier Ours qui vint les atta-
» quer, paya cher son audace : il étoit
» blanc & conséquemment très-redou-
» table. Nos intrépides Marins, armés
» de leurs piques, le combattirent
» vigoureusement & furent assez heu-
» reux pour le vaincre & lui donner
» la mort : cette lutte étoit on ne
» peut plus dangereuse ; la férocité
» de ce cruel animal, le sentiment
» de sa force & son opiniâtreté, sur-
» tout lorsqu'il est pressé par la faim,
» le rendent redoutable & cruel à l'excès.
» Cette proie fut d'autant plus pré-
» cieuse pour ces Marins, que la chair
» de l'animal leur servit de nourriture,
» sa peau de vêtemens, & ses boyaux,

» préparés, fournirent une excellente
» corde pour leur arc. Cette arme leur
» servit, dans la suite, à faire avec
» succès la chasse des Rennes & des
» Renards : ils se nourrirent de la
» chair de ce gibier, & les peaux
» fournirent amplement à leur garde-
» robe.

» On comprend que le froid extrême
» du climat, & le manque absolu des
» ustensiles de première nécessité leur
» ôtoient la faculté d'apprêter leurs
» viandes; ils les mangeoient la plupart
» du temps presque crues; cependant
» pour leur ôter cette crudité, autant
» que possible, ils les pendoient à la
» fumée pendant les longs hivers qu'ils
» passèrent dans ce désert, & au soleil
» pendant les courts étés de leur exil :
» ces viandes ainsi un peu desséchées,
» en étoient moins dégoûtantes. L'eau
» des rochers, pendant la belle saison,
» & la neige fondue au feu, pendant
» les grands froids, fournissoient à
» leur boisson : la graisse des Rennes

» entretenoit leurs lampes faites de terre
» cuite dans leur poële.

» Ils tuèrent, pendant les six années
» qu'ils habitèrent cette affreuse soli-
» tude, deux cent cinquante Rennes,
» dix Ours & quantité de Renards. Ils
» n'attaquèrent plus les Ours, que
» lorsque leur propre défense les y
» contraignoit ; le premier combat
» avoit été trop dangereux, & ils évi-
» tèrent, autant que possible, de se
» mesurer de nouveau avec un ennemi
» qui avoit tant d'avantage sur eux.

» La perte que ces quatre infortunés
» avoient faite de l'un de leurs camarades,
» leur étoit très-sensible & leur causoit
» une inquiétude bien fondée ; elle
» les réduisoit à trois. En rendant les
» derniers devoirs à ce malheureux,
» ils pensoient, chacun en particulier,
» que bientôt ils éprouveroient le même
» sort, & que le dernier survivant
» seroit exposé à être dévoré par les
» Ours ; occupés de cette sinistre pensée,
» le découragement s'étoit emparé de

» leur ame ; ſans eſpoir de délivrance,
» ils ne ſongeoient que foiblement à
» pourvoir à leur ſubſiſtance ; ce n'étoit
» plus les mêmes hommes, la penſée
» de la mort les faiſoit frémir : en-
» fin, lorſque ces trois Matelots ne
» voyoient plus que la lugubre perſ-
» pective de leur dernière heure, qu'ils
» ne croyoient pas bien éloignée, ils
» découvrirent en mer un vaiſſeau qu'ils
» jugèrent par le maſque, être Ruſſe :
» ils firent cette découverte, auſſi
» heureuſe qu'inattendue, le 15 Août
» 1749. Ces malheureux rendus à eux-
» mêmes, par l'eſpoir d'une délivrance
» prochaine, courent ſur les hauteurs
» les plus voiſines de leur cabane,
» y allument des feux, ſe précipitent
» ſur le rivage, pendent une peau de
» Renne au bout d'une pique, &
» donnent au vaiſſeau tous les ſignaux
» imaginables pour ſe faire appercevoir ;
» ils furent aſſez heureux pour que
» l'équipage du vaiſſeau apperçût effec-
» tivement ce pavillon d'un genre tout

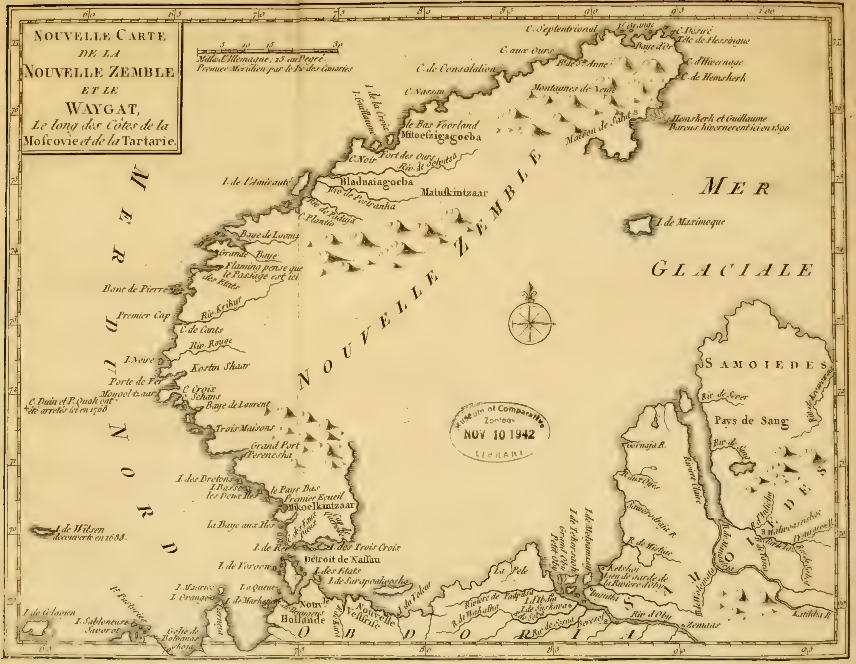
» nouveau, & peu propre par ſa cou-
» leur terne à être vu de loin. Sur-
» le-champ, la chaloupe eſt miſe à
» la mer, on arrive à force de rames,
» & les trois infortunés ſont ſauvés
» par des compatriotes, & reconduits
» dans leur patrie, au moment où ils
» avoient perdu toute eſpérance de
» revoir des hommes & de ſortir de
» cette terre de mort.

» Le bonheur de la délivrance de
» ces enfans perdus, eſt d'autant plus
» frappant, que le vaiſſeau Ruſſe qui
» fut les prendre dans leur Iſle, étoit
» deſtiné pour la plage occidentale du
» Spitsberg, comme celui ſur lequel
» ils s'étoient embarqués, & que comme
» celui-ci, l'autre avoit été porté par
» les vents contraires & entraîné par
» les courans, ſur la plage orientale,
» & préciſément vis-à-vis l'Iſle où ces
» Marins avoient été abandonnés pen-
» dant ſix ans & trois mois.

» Après les premiers momens de joie,
» de ſurpriſe & de félicitation, ſur

» cette miraculeuſe délivrance, les
» trois Matelots rendus à la vie & à
» la ſociété, convinrent avec le Capi-
» taine, du prix de leur paſſage. Ils
» s'engagèrent à lui payer 80 *Roubles*,
» tant pour les frais de leur nourriture,
» que pour le fret de leurs effets; ils
» chargèrent ſur le navire, deux mille
» livres de graiſſe de Renne, beaucoup
» de peaux de cet animal, quantité de
» peaux de Renard blanc & bleu; dix
» peaux d'Ours, tous les outils & armes
» qui leur avoient ſervi à faire toutes ces
» priſes. Cette cargaiſon étoit riche
» pour ces trois Matelots. Le retour
» fut heureux; le navire mouilla dans
» le port d'*Archangel*, le 28 Septembre
» 1749. »

La Relation de M. *Le Roy* eſt beaucoup plus étendue; j'ai cru devoir n'en rapporter qu'un précis, ſuffiſant pour donner une idée de ce fait auſſi extraordinaire. Cette Relation a été imprimée à *Amſterdam*, chez *Pierre Conradi*.



NOUVELLE CARTE DE LA NOUVELLE ZEMBLE ET LE WAYGAT, Le long des Côtes de la Moscovie et de la Tartarie.
Milles d'Allemagne; 15 au Degré.
Premier Méridien par le Fe des Canaries
MER DU NORD
MER GLACIALE
NOUVELLE ZEMBLE
SAMOIEDES
Pays de Sang
C. Septentrional
C. Désiré
Tête de Flessingue
Baye d'Or
C. aux Ours
C. de Consolation
C. d'Hivernage
C. de Hemskerk
C. Nassau
Montagnes de Neige
Hemskerk et Guillaume Barens hivernerent ici en 1596
Maison de Salut
le Bas Voorland
Mitoesfzigagoeba
C. Noir
Fort des Ours
Bladnaiagoeba
Matufkintzaar
I. de l'Amirauté
I. de Maximoque
Baye de Looms
Grande Baye
Flaming pense que le Passage est ici.
Banc de Pierre
Premier Cap
C. de Cants
Riv. Rouge
I. Noire
Kostin Shaar
Porte de Fer
C. Croix
Baye de Laurent
C. Duin et P. Quak ont été arretés ici en 1708
Trois Maisons
Grand Port Pereneshа
I. des Bretons
le Pays Bas
Premier Ecueil
Mikoelkintzaar
I. de Witsen découverte en 1688.
la Baye aux Iles
I. de Ree
I. des Trois Croix
Détroit de Nassau
I. des Etats
I. de Sarapoakoosha
I. Maurice
I. Orange
Nouvelle Hollande
Nouvelle Vellandie
La Pele
Riv. d'Oby
Zemaas
S A M O I E D E S
O B D O R I A
Katilika R.

CHAPITRE XXXVI.

De la Nouvelle Zemble.

QUOIQU'ON n'ait jamais entrepris la pêche de la Baleine dans les eaux de la *Nouvelle Zemble* (*Nova Zemla*), & que cette pêche se soit faite seulement au *Spitsberg*, au *Groenland*, à *l'Isle-aux-Ours*, à l'*Isle Maurice* (communément appelée l'Isle de *Jean Mayen*), & au *Détroit de Davis*, cependant comme la *Nouvelle Zemble* n'est séparée de ce détroit, que par une petite distance , il ne sera pas hors de propos d'en donner une description succinte.

On n'ignore pas qu'il existe plusieurs descriptions, même assez détaillées, de cette Isle; les voyageurs qui ont eu le courage de l'approcher, ne l'ont pas tous apperçue sous le même point de vue; elle s'est présentée à eux sous divers

aſpects, parce que, ſans doute, ils l'ont abordée de différens côtés & en ont examiné des parties différentes : de-là vient la différence, & même la contrariété de ces deſcriptions partielles. Si la plupart du temps, les voyageurs donnent beaucoup plus à l'imagination, qu'à la vérité, dans le compte qu'ils rendent de leurs voyages lointains, il n'eſt pas étonnant que les deſcriptions de la *Nouvelle Zemble* ſoient auſſi peu exactes ; ſa ſituation ſous la zone glaciale, ne permet pas un examen aſſidu, long & exact d'une terre déſerte, dans un climat dont l'âpreté eſt inſoutenable.

Les Marins, accoutumés aux voyages de la mer Glaciale, naturaliſés preſque avec le froid le plus rude & le plus intolérable, familiariſés avec les dangers d'une navigation pénible & difficile, méritent, à mon avis, plus de croyance, même avec moins de lumières, que ces ſavans Voyageurs qui quittent tout-à-coup les commodités & les aiſances

d'une vie paisible, & sortent de leur cabinet pour s'élancer sur les mers & sur des terres désertes, pour y courir des dangers que leur imagination leur avoit d'abord représentés comme difficiles à vaincre, mais non comme insurmontables ; contre lesquels cependant ils ont eu rarement le courage de se roidir. Je pense donc que l'esquisse de la description de la *Nouvelle Zemble* que je vais donner d'après les relations des Capitaines des vaisseaux envoyés à la pêche de la Baleine, dans le Détroit de Davis, sera suffisante pour donner une idée assez juste de cette Isle & pour rectifier quelques inexactitudes graves & très-fréquentes dans les autres relations.

La *Nouvelle Zemble* est située au 70me. degré de latitude, & touche par l'autre extrémité, au 77me. Selon quelques Auteurs, elle fut découverte en 1556, par ÉTIENNE BARROEVE, Navigateur Anglais : d'autres reculent cette découverte jusqu'à l'année 1642, & en

font honneur à ABEL TASMAN, Navigateur Hollandois. Il n'eſt pas croyable que, ſi cette Iſle avoit été découverte, en 1556, par l'Anglais *Barroeve*, ſes compatriotes euſſent gardé le ſilence ſur cette découverte, pendant quatre-vingt-deux ans; les Navigateurs attachent trop d'importance à des découvertes même d'un moindre intérêt, pour ne pas les publier & s'en aſſurer l'honneur, de façon à ne pouvoir leur être diſputé quatre-vingt-deux ans après. La préſomption, ſinon la certitude, eſt donc en faveur du Hollandois *Taſman*. La *Nouvelle Zemble* eſt au nord de la Moſcovie; elle en eſt ſéparée en tout ou en partie, par le *Détroit de Naſſau*, communément appelé le *Waygat*. Les Ruſſes lui ont donné le nom qu'elle porte, qui ſignifie *Nouvelle Terre* (Terre nouvellement découverre). Les différens Navigateurs qui y ont abordé depuis 1642, ont donné divers noms aux divers Caps de cette Terre qu'ils ont eu occaſion de voir, & les Géographes les ont

adoptés. Il n'entre pas dans mon plan, de les indiquer en détail.

Cette Isle se divise naturellement en deux parties, par une ligne tirée de l'est à l'ouest : la partie supérieure se nomme la *Zemble Septentrionale*, & la partie inférieure, la *Zemble Méridionale.* On ignore encore si cette Isle tient ou ne tient pas au nord du continent du *Groenland.* Les Géographes ont beaucoup disputé à ce sujet, sans avoir pu résoudre cet important problême. M. de la *Martinière* est pour l'affirmative; il soutient qu'on peut passer à pied sec, du *Groenland* à la *Nouvelle Zemble*, & de la *Nouvelle Zemble* au pays des *Samojedes*, en franchissant les Montagnes de *Pater Noster* (*Pater Noster Bergen*). Mais ajoute-t-il, « le » froid extrême de ce climat, qui est » toujours très-rude dans toutes les » saisons de l'année, est un obstacle » insurmontable à ce voyage ». Il s'en faut de beaucoup que M. de la Martinière ait pour lui la majorité des suffrages.

On croit généralement que la *Nouvelle Zemble* eſt une Iſle ſéparée du *Groenland*, par le canal de *Naſſau*, qui, ſe dirigeant dans le Nord, conduiroit dans la mer qui baigne la *Tartarie* la plus ſeptentrionale, & qui, par conſéquent, pourroit conduire juſqu'à la Chine.

On compte parmi les hardis Navigateurs, qui les premiers entreprirent de faire cette découverte importante, *Antoine & Nicolas Zénus*, *Vénitiens;* ils tentèrent ce paſſage en 1380 (1). Henri VII, Roi d'Angleterre, envoya à cette découverte *Jean & Sébaſtien Cabot*, en 1496 : *Gaſpard Corterial*, Portugais, l'entreprit en 1500 : *Jean Verazannus*, y fut envoyé en 1524, par François Ier., Roi de France : Charles-Quint voulut s'en faire honneur en 1525, il fit partir à cet effet *Étienne*

(1) Si ce fait étoit bien conſtant, on pourroit en conclure, que la nouvelle Zemble auroit été vue par ces Navigateurs Vénitiens 176 avant 1556, époque aſſignée plus haut pour la première découverte de cette Iſle.

Gomes,

Gomes, Espagnol; le Roi de France fit faire une seconde tentative en 1534, par *Jacques Cartier; Hugues Willougby*, partit en 1553, pour aller à la découverte de cette Isle, & trois ans après *Étienne Barroeve* crut être plus heureux que tous les Navigateurs qui l'avoient précédé dans cette entreprise; il paroît qu'il fut effectivement le premier qui en eut connoissance. Cette espèce de succès encouragea d'autres Anglois : *Forbisher* partit en 1576, *Drake* le suivit la même année; *Arthur Petten* & *Charles Jockman* cherchèrent à se procurer une connoissance plus exacte de la véritable situation de la *Nouvelle Zemble* en 1580; *Jean Davis* en 1585; tous ces derniers étoient Anglois. Les Hollandois enfin portèrent leurs vues plus loin; ils cherchèrent un passage entre la nouvelle Zemble & les côtes du Groenland, pour aller à la Chine. *Henri Hudson*, en cherchant ce passage, découvrit en 1607 un Détroit auquel il donna son nom. (*Le détroit de Davis*), *Guillaume Barentz*, *Jacob*

Van Heemskerk, *Jean Huigen*, *Van Linschote* & *Corneille Cornelitz*, ses compatriotes, l'avoient précédé dans les parages de la mer Glaciale, en 1594, 1595, 1596 & 1599 : *Jean Munk*, en 1610, *Jean Corneille Van Horn*, en 1611, *Corneille Jelmerz Kok*, en 1664 & 1669, *Jean Wood*, en 1676, *Barlo Scrogs*, *Middleton*, *Ellis* & beaucoup d'autres ont cherché inutilement ce passage, à différentes époques de ce siècle. A la vérité aucun de ces intrépides Marins n'a été assez heureux pour faire cette découverte, si importante pour le commerce de l'Europe avec la Chine & le Jappon, mais ils ont tous pensé que ce passage n'étoit pas impossible, ils ont tous espéré que quelque autre Navigateur plus heureux le trouveroit : ils fondoient tous la possibilité & même la probabilité de cette découverte, sur ce qu'ils n'ont trouvé que des glaces qui s'opposoient à leur passage, & qu'ils n'ont eu aucune connoissance de quelque terre quelconque entre la *Nouvelle Zemble*

& le *Groenland*. Le capitaine *Zorgdrager*, un des plus habiles Marins employé à la pêche de la Baleine par la Compagnie Hollandoise du Nord, fonde la possibilité du passage entre la *Nouvelle Zemble* & le *Groenland*, sur un fait qu'il rapporte dont la véracité ne lui paroît pas suspecte. Ce Navigateur assure que *Pierre-Janz Vischer* lui avoit donné pour certain, qu'on avoit pris, dans la mer de *Tartarie*, une Baleine, dans le dos de laquelle on trouva un *harpon*, qui fut reconnu pour être de facture Hollandoise, étant marqué aux lettres W. B. (*Willem Bastiantz*) par un des Amiraux de la Compagnie du Nord : que ce harpon étoit conservé comme une rareté dans le Cabinet impérial. *Janz Vischer* donnoit à *Zorgdrager*, pour garant de ce fait, *Zeeman*, Fiscal de la Compagnie des grandes Indes qui le lui avoit affirmé, & que *Jacob Cool de Sardam*, Commandeur d'un des vaisseaux de la même Compagnie, le lui avoit pleinement confirmé; celui-ci avoit été plusieurs fois

au Groenland & avoit connoissance de ce harpon (1).

Le malheureux voyage entrepris par *Guillaume Barentz*, pour tourner la *Nouvelle Zemble*, & qu'il avoit presque entièrement exécuté, est une nouvelle preuve en faveur de la possibilité de ce fameux passage. J'en donnerai la relation ci-après.

Quoi qu'il en soit, la *Nouvelle Zemble* s'étend au midi, le long des côtes septentrionales de la Russie & de la Tartarie

(1) Si ce fait, rapporté par *Zoorgdrager* sur le témoignage de *Vischer* & de *Cool*, est vrai, il n'y a pas de doute que le passage, cherché depuis si long-temps & si souvent, sans aucun succès, ne soit possible, puisqu'il seroit prouvé qu'une Baleine auroit fait ce trajet : mais le fait ne repose pas, selon moi, sur des témoignages assez irréfragables pour mériter une parfaite croyance. Quelque respectables que soient les témoins cités, ils ne le sont tous que d'*oui-dire ;* aucun d'eux n'a vu ce *harpon Hollandois :* l'eussent-ils vu même dans le Cabinet impérial, comment auroient-il pu s'assurer qu'il avoit été trouvé *dans les mers de la Tartarie ?* les fraudes en ce genre sont assez communes ; les Antiquaires & les Naturalistes se les permettent plus d'une fois pour faire honneur à leur collection. (*Note du Traducteur*).

Moſcovite (pays des *Samojedes*), dont elle n'eſt ſéparée que par le Détroit du *Waygat* (Détroit de Naſſau). Ce Détroit eſt toujours pris par la glace à une telle épaiſſeur, qu'on y paſſe dans toutes les ſaiſons, pour ſe rendre d'une côte à l'autre. Cette partie eſt habitée près des bords de l'*Oby* (1), par une race d'hommes qui n'ont qu'une eſquiſſe groſſière de la ſtature humaine & de l'humanité même. Privés de la lumière du ſoleil pendant plus des deux tiers de l'année, ces malheureux ſe tiennent blotis dans leurs tanières ; ils y conſervent leur exiſtence par la plus mauvaiſe nourriture ; ils y ſont éclairés par une faible & pâle lumière, réchauffés par un feu preſque ſans chaleur ; les peaux des animaux dont ils ſont couverts, leur conſervent à peine aſſez de chaleur naturelle pour ne pas perdre une vie toujours languiſſante ; on diroit que le frêle corps de ces infortunés eſt à peine

(1) *Voyez* Tome II, Introd. Art. des *Samojèdes*.

animé : leur ame n'eſt ſuſceptible d'aucune des paſſions qui, par leur vivacité & leur douceur, attachent le reſte des hommes à la vie; ils ne connoiſſent ni le délicieux ſentiment de la tendreſſe, ni celui de la gaîté & de la joie. La nature les a privés du plaiſir de la ſociété; les Ours, leurs voiſins, ſont les ſeuls êtres qui ſemblent deſtinés à leur faire compagnie : ſociété d'autant plus dangereuſe, que ces cruels animaux, toujours preſſés par la faim, ne ceſſent de roder autour des huttes de ces petits ſpectres; ceux-ci ne peuvent s'en débarraſſer que lorſque le ſoleil reparoiſſant dans leur affreuſe contrée, ils ſont en état de ſortir de leurs trous, de prendre leur arc & de donner la chaſſe à ces féroces animaux.

La partie ſeptentrionale de la *Nouvelle Zemble* eſt inhabitée & inhabitable : la neige & les glaces n'y fondent jamais & en couvrent éternellement le ſol. Le peu de végétaux que cette terre de déſolation produit, eſt de la même

nature que ceux qui croiſſent au *Spitsberg*. La *Nouvelle Zemble* n'eſt devenue en quelque ſorte fameuſe, que par les voyages que les Navigateurs Hollandois y ont faits, pour découvrir le paſſage tant cherché & depuis ſi long-temps deſiré. Outre que ce paſſage faciliteroit infiniment le commerce avec la Chine, il enrichiroit encore de beaucoup la pêche de la Baleine, par la grande quantité de ce poiſſon qu'on trouveroit ſur ſes côtes & dans les baies de la Tartarie.

Les Hollandois induſtrieux, autant par néceſſité que par caractère, ſentant l'immenſe utilité de la découverte de ce paſſage périlleux, n'ont rien épargné pour le trouver. La dernière tentative qu'ils firent à cet égard, ſemble prouver, qu'à moins d'une commotion extraordinaire ſur le globe terreſtre, le paſſage de la Mer glaciale dans la mer de Tartarie par le *Waygat*, eſt d'une impoſſibilité abſolue, ſoit que la *Nouvelle Zemble* tienne au continent du Groenland,

ſoit que le Détroit de Naſſau l'en ſépare. De tous les voyages faits à la *Nouvelle Zemble*, le plus malheureux & le plus propre à effrayer les plus intrépides Marins, eſt celui que *Jacob Heemskerk* & *Guillaume Barentz* entreprirent, en 1596, pour le compte de la Compagnie Hollandoiſe du Nord. Il fut auſſi infructueux que ceux qui avoient été faits auparavant, mais infiniment plus malheureux. Habileté, expérience, connoiſſances précieuſes, patience, prudence, courage, intrépidité, zèle, amour de la Patrie, noble avidité de gloire, rien ne manquoit à *Heemskerk* & à *Barentz*; ces deux Navigateurs avoient toutes les qualités néceſſaires pour trouver ce paſſage, le forcer & l'utiliſer. Leur journal précieuſement conſervé, me paroît bien propre à donner une idée exacte des difficultés inſurmontables qui s'oppoſent à la découverte de ce paſſage, & à piquer la curioſité du lecteur. Il eſt fait avec ſoin; il eſt auſſi intéreſſant qu'inſtructif par les

détails ; peu de voyages réunissent autant d'intérêt. J'en élaguerai toutes les circonstances que *Heemskerk* ne pouvoit pas passer sous silence, par rapport à l'exactitude minutieuse de laquelle il ne devoit pas s'écarter, en rendant son compte à la Compagnie, & qui, aujourd'hui, en embarrassant la narration, la rendroit fastidieuse & rebutante pour le lecteur.

Heemskerk avoit déjà fait un voyage à la *Nouvelle Zemble*, *Barentz* son compagnon, y en avoit fait deux. La Compagnie ne pouvoit choisir deux hommes plus propres à faire réussir cette grande entreprise. Elle équipa deux navires, & les pourvut abondamment de tout ce qui étoit nécessaire, rien ne fut épargné. *Barentz* eut le commandement du premier, *Jean-Corneille Ryp*, commanda sur le second. *Heemskerk* monta sur celui de *Barentz*, il eut le commandement général & la direction de cette entreprise ; il fut comme Amiral de ces deux navires ; ses

compagnons devoient le conſulter ſur tout.

Ces trois Marins partirent de la rade du *Vlie*, le 18 Mai 1596. *Barentz* & *Ryp*, après avoir navigué quelques jours enſemble, ne s'accordèrent pas ſur la route à tenir pour remplir avec plus de ſuccès leur importante miſſion. *Heemskerk* ne put même les accorder dans un conſeil qui ſe tint à ce ſujet, & ne voulant pas, ſans doute, uſer de l'autorité que la Compagnie lui avoit confiée, il fut réſolu que *Barentz* & *Ryp* ſuivroient chacun le plan de navigation qui leur paroiſſoit le meilleur: *Heemskerk* reſta ſur le navire de *Barentz*; *Ryp* ſe ſépara & fit une autre route.

On eut vue de la *Nouvelle Zemble*, le 17 du même mois, & le 19 on découvrit la plus grande des Iſles dites de *la Croix*. On y jeta l'ancre, le 30, parce que les glaces ne permirent pas de la dépaſſer. Cette Iſle eſt au 76me. degré. Huit Matelots eurent la curioſité d'y deſcendre, pour y examiner les Croix

qui y ſont plantées, & qui y forment une ſorte de ſtations. Leur curioſité manqua à leur coûter cher; deux Ours les y attaquèrent; l'un d'eux, plus en danger que les autres, ſe vit au moment d'être dévoré; il étoit armé d'une ſorte de poignard; il rappela ſes compagnons qui fuyoient : enfin ces Marins mirent en fuite les Ours en les épouvantant par leurs cris, & ils eurent le temps de regagner leur chaloupe avant d'être aſſaillis de nouveau par ces cruels animaux.

On étoit arrivé à *Trootshoek*, le 6 Août; un brouillard épais ne permit pas d'aller plus loin, & on fut obligé d'amarrer le vaiſſeau à un glaçon qui s'enfonçoit dans l'eau, à la profondeur de trente-ſix braſſes, il avoit cinquante-deux braſſes d'épaiſſeur au-deſſus de l'eau, ſur laquelle il s'élevoit à la hauteur de ſeize braſſes. Les glaçons commençèrent à ſe ſéparer, le 7 Août, & à dériver; on fut ſurpris de voir celui auquel on étoit amarré, reſter immobile,

& réſiſter à toutes les ſecouſſes que les glaçons dérivans venoient lui donner avec une violence & une continuité, dont on peut à peine ſe faire une idée. Cependant, *Barentz* craignant d'être renfermé près de ce rocher, par les glaçons qui venoient s'amonceler autour de lui, prit la réſolution d'en ſortir pendant qu'il étoit encore temps. Le danger étoit imminent, car déjà en faiſant voile, le navire faiſoit craquer la glace au loin, elle ſe ſeroit infailliblement fortifiée dans peu, & il n'auroit plus été poſſible d'en ſortir. Après une courte & pénible navigation, on s'amarra à un autre glaçon; dès l'après-midi, la glace commença à ſe rompre de nouveau avec un bruit effroyable; il fallut alors filer le cable pour n'être pas pris. Nos Marins comptèrent alors plus de quatre cents grands bancs de glace, à dix braſſes de profondeur dans l'eau, & n'en ayant à peine que deux au-deſſus de l'eau. Il ne reſtoit qu'un ſeul moyen de ſalut, celui de s'amarrer

ſucceſſivement à tous ces glaçons, juſqu'à ce qu'on en trouvât un aſſez fort, auquel on pût s'accrocher avec quelque confiance. Enfin, on s'amarra à celui qui leur parut le plus ſolide; il reſſembloit à une tour très-haute terminée par une flèche : il avoit trente-deux braſſes d'épaiſſeur. *Barentz* fit tenter tous les moyens poſſibles pour gagner la côte; il craignoit non-ſeulement d'être entraîné par ces énormes montagnes de glace flottantes, ou d'en être briſé, mais en habile Marin, il jugea qu'il feroit plus en ſûreté dans un mouillage à quatre ou cinq braſſes de fond, parce que les plus gros glaçons ne pourroient pas venir l'y atteindre, faute d'eau pour les y porter. Cette manœuvre fut très-longue & très-pénible; la crainte d'être entraîné à chaque inſtant, obligeoit de s'amarrer ſucceſſivement à tous les plus gros glaçons. Enfin on ſurmonta tous ces obſtacles à force de courage & de perſévérance; on gagna la côte. Ces Navigateurs étoient à peine arrivés,

qu'un Ours blanc d'une grandeur extraordinaire, vint les y ſaluer; on lui tira pluſieurs coups de fuſils; on lui caſſa une cuiſſe & on l'acheva; ſa peau fut la récompenſe des Matelots qui l'avoient tué. Se trouvant quelques-jours après, par le travers de l'Iſle d'*Orange*, un autre animal de la même eſpèce, vint attaquer l'équipage, dans un moment où le navire couroit le plus grand danger de périr; cela n'empêcha pas que l'Ours ne fût puni de ſon audace: il fut tué & ſa peau fit le pendant de celle de ſon camarade.

Dix hommes de l'équipage eurent la hardieſſe de ſe jeter dans le canot, le 16 Août, & d'aborder à la *Nouvelle Zemble;* ils furent obligés de ſe frayer un paſſage à travers les glaçons; très-ſouvent ils traînoient le canot par deſſus cette plaine raboteuſe de glace, lorſqu'ils ne trouvoient pas d'iſſue pour l'y faire paſſer à travers. Ils grimpèrent ſur une haute montagne de glace, pour reconnoître le pays; ils découvrirent

une mer libre dans le ſud-eſt, & ne doutèrent plus de la découverte du paſſage qu'ils cherchoient. Leur joie fut extrême, ils ſe flattoient déjà de recueillir eux ſeuls tout l'honneur de cette découverte & de ſe faire un nom dans l'hiſtoire. Pleins de cette idée flatteuſe, ils reviennent au navire, font leur rapport, & ſur leur parole, *Barentz* ordonne de diriger ſur-le-champ la route du navire vers cette mer indiquée. Tout fut mis en uſage avec le plus grand zèle pour y arriver; mais tous les efforts furent inutiles & tout eſpoir fut perdu. Cependant à force de travail, on fut aſſez heureux pour doubler le cap de la *Nouvelle Zemble*, le 19 Août; cette réuſſite ranima l'eſpoir; mais bientôt après on ſe trouva ſi avant dans les glaces, qu'on fut obligé de virer de bord & de reculer; on entra deux jours après, dans un port couvert de glace, on y mouilla & on y paſſa tranquillement la nuit. On leva l'ancre le lendemain, pour quitter ce port; après

quelques momens de marche, un glaçon énorme vint heurter contre le navire, & l'on fut obligé de s'y amarrer. Ce banc avoit dix brasses d'élévation au-dessus de l'eau, & dix-huit de profondeur; il étoit recouvert de terre, & paroissoit bleu de ciel; on y trouva une quarantaine d'œufs d'oiseau.

Nos Navigateurs avoient tourné la *Nouvelle Zemble* presque de tous les côtés, & n'ayant trouvé nulle part aucune issue, ils résolurent d'abandonner l'entreprise, & de faire les préparatifs de leur retour en Hollande. A peine étoient-ils en route qu'ils furent assaillis par une si grande quantité d'énormes glaçons qu'ils furent forcés de reculer. Ils entrèrent dans une plage qu'ils nommèrent le *Port de Glace*. Cette glace s'épaissit à un tel point dans la nuit, qu'ils jugèrent que ce qui pouvoit leur arriver de plus heureux, seroit de passer l'hiver dans cette espèce de port. Les glaçons, poussés par le vent, s'accumulèrent en si grande quantité autour du

navire

avire & le comprimèrent avec tant de force, que l'équigage s'attendoit à tout moment à le voir se briser & s'ouvrir de toutes parts. Inutilement on chercha à couper la glace à coups de haches autour du navire pour le dégager; la glace parut bien céder un peu d'elle-même le jour suivant; mais pendant qu'on étoit occupé à réparer le dommage causé par la forte compression, le pont du navire se brisa tout-à-coup avec tant de force, que tout l'équipage se crut au moment de périr. Il ne restoit plus aucun espoir de salut; la crainte trop bien fondée d'un affreux naufrage se fortifioit d'heure en heure; le navire se trouvoit à sec sur des bancs de glace, à une telle hauteur, qu'on eût dit qu'on avoit employé tous les moyens de l'art pour l'y élever.

Barentz fit charger la chaloupe & le canot de treize tonnes de biscuit, & de deux petits tonneaux de vin, & les fit traîner sur la glace jusqu'à la côte. N'ayant plus aucun espoir de sauver le navire, on s'occupa à en retirer toutes les

provisions & à les porter à terre. Après cette opération, deux Matelots furent à la découverte dans les terres ; ils trouvèrent à quelque distance, une petite rivière d'eau douce, & beaucoup de bois à brûler que les vagues avoient jeté sur le rivage. Ils crurent appercevoir aussi les traces de quelques Rennes sur la neige ; ils vinrent rapporter cette heureuse nouvelle à leurs compagnons d'infortune ; elle en fut reçue avec joie dans le moment de la plus affreuse détresse. *Barentz* ordonna la construction d'un traîneau propre à transporter sur la neige, le bois de chauffage. Les Ours assaillirent les ouvriers ; mais comme ils étoient bien armés, ils éloignèrent ces terribles ennemis après en avoir tué deux.

On travailloit en attendant à élever une hutte de bois assez spacieuse pour s'y loger commodément & y renfermer toutes les provisions, ainsi que les armes, les voiles & autres agrès qu'on avoit retirés du navire. Le maître Charpentier

mourut dès le commencement de la conſtruction de la hutte. Ces Marins reſtoient au nombre de ſeize, dont pluſieurs jouiſſoient d'une bonne ſanté : on travailloit avec ardeur à la conſtruction de la cabane ; mais la gelée étoit ſi forte, que lorſque, par inadvertance, on avoit le malheur de mettre un clou à la bouche, ce qui arrive très-ſouvent aux Charpentiers, ce clou y étoit gelé ſur-le-champ, & l'on ne l'en arrachoit qu'en emportant la pièce.

La bâtiſſe fut finie le 2 Octobre, l'équipage éleva ſur le devant de la cabane, un *Mai de neige ;* il lui donna aſſez d'élévation pour qu'il pût ſervir de point de remarque aux Matelots qui pourroient s'égarer à la chaſſe.

Barentz ne fut pas peu ſurpris de voir, le 5 Octobre, la mer ouverte & navigable par-tout autour de la montagne de glace, à la cîme de laquelle le navire étoit perché ; cette montagne reſtoit inébranlable ; le Capitaine étoit reſté à bord avec une partie de l'équipage,

les ouvriers y venoient coucher tous les ſoirs. Tous les jours *Heemskerk*, qui commandoit en chef, faiſoit apporter à terre tout ce qui pouvoit être retiré du navire. Le 13 Octobre, le navire fut entièrement abandonné & tout le monde fut coucher dans la hutte : on abandonna la bière ; elle étoit abſolument avariée.

Barentz, toujours à la tête des travailleurs, les conduiſoit au navire pour en retirer d'autres effets ; il fut aſſailli en chemin par trois Ours, dont l'un étoit d'une grandeur extraordinaire. Le combat s'engagea de part & d'autre, avec beaucoup d'intrépidité ; mais *Barentz* & ſa troupe furent enfin contraints de céder le champ de bataille à leurs redoutables ennemis. Réfugié ſur le navire avec ſa troupe épouvantée & fatiguée, il y fut aſſiégé ſur-le-champ, par les trois Ours ; l'attaque & la défenſe furent des plus opiniâtres. Les aſſiégés avoient épuiſé leurs moyens de défenſe, ils étoient à la veille de l'aſſaut, & d'être déchirés ſur la brêche, lorſque *Barentz*

trouvant par hasard sous sa main, une vieille hallebarde, la lança à tout événement contre le général des Ours; il l'atteignit au museau avec tant de violence, qu'il y fit une profonde blessure. L'Ours prit la fuite en faisant des hurlemens affreux; ses deux compagnons quittèrent le combat & suivirent à toutes jambes leur Commandant.

On tua un Renard blanc, on le fit rôtir; le goût de sa chair approchoit infiniment de celle du lièvre.

La lune fut apperçue le soir du 1er. Novembre, dans l'est; sa clarté remplaça, en quelque sorte, celle du soleil qu'on avoit perdue.

Les provisions de bouche s'épuisoient peu à peu, il ne restoit plus qu'une tonne de biscuit, *Heemskerk* en fit faire des rations; chaque homme en eut quatre livres dix onces par semaine. Le poisson salé, la viande salée ne manquoient pas; mais on n'avoit presque plus de vin ni de bière. Les Renards affluoient de plus en plus chaque nuit autour de la

hutte ; alors le jour lui-même n'étoit qu'une nuit continuée ; on en tua plusieurs ; on mit des lacets, on tendit des piéges, on jeta des appâts, on dressa des bassecules, & les Renards s'y prirent en quantité. Les Ours avoient disparu avec la clarté du jour. *Barentz* distribua des pièces de gros drap aux Matelots pour leur servir d'habit d'hiver. Le linge blanc manquoit ; on en avoit une assez grande provision, mais il étoit sale, & à peine pouvoit-on échauffer assez l'eau pour la dégeler, de façon qu'une chemise trempée dans cette eau chaude, étoit gelée en sortant de la chaudière.

La quantité de neige qui tomba dans les trois derniers jours de Novembre, ensevelit la cabane à plusieurs pieds de profondeur : elle devint une prison jusqu'au 1er. Décembre. On s'ouvrit alors un passage à travers la neige, quelques Matelots sortirent & trouvèrent beaucoup de Renards pris aux piéges. Ils les apportèrent à la cabane, & leur chair fut une ressource précieuse pour des

hommes qui manquoient depuis plusieurs jours, de viande fraîche. Le lendemain & les jours suivans, il tomba une si grande quantité de neige, que la cabane fut ensevelie une seconde fois. On fut contraint alors de rester au lit dans une obscurité profonde, n'ayant d'autres ressource pour s'y tenir un peu chaudement, que des pierres qu'on mettoit au feu, & qu'on se passoit successivement après avoir profité de la chaleur qu'elles donnoient pendant quelques momens. Trois jours après, on entendit craquer la glace au loin avec une telle violence, qu'on crut que les montagnes de glaçons qu'on avoit vues pendant l'été, se mettoient en mouvement pour venir fondre sur la cabane. La gelée pénétra avec plus de force que jamais dans la cabane, parce qu'il avoit été impossible d'y entretenir un bon feu pendant trois jours consécutifs, la neige ayant bouché toutes les issues de la fumée. Les parois intérieures furent recouvertes de gelée à deux pouces d'épaisseur; les lits même n'en

furent pas totalement préſervés. La pendule, malgré le poids énorme qui en facilitoit le mouvement, fut arrêtée, & on dreſſa un ſablier, qui couloit pendant douze heures. Le 6, le froid augmenta à un tel point, que le vin même de Xérès en fut gelé malgré la force de l'eſprit qu'il renferme; on fut obligé de le faire dégeler pour en donner un verre à boire à chaque homme. Alors les plus robuſtes perdirent courage, & tous ces infortunés ſe crurent perdus ſans reſſource. On n'avoit d'autre boiſſon que l'eau de neige fondue, & cette boiſſon mal-ſaine, pouvoit occaſionner une maladie très-dangereuſe.

Le danger le plus imminent, quoique connu, menaça tous ces infortunés d'une mort inévitable. Une imprudence l'avoit provoqué, & cette imprudence ne trouve ſon excuſe que dans l'état de déſeſpoir où les avoit jetés le froid le plus terrible, qui, loin de s'adoucir, alloit toujours croiſſant dans une progreſſion épouvantable. Ces malheureux ne pouvant

parvenir à donner un peu de chaleur à la cabane en y brûlant du bois, s'avisèrent malheureuſement d'aller chercher le charbon qu'ils avoient laiſſé dans le navire. On alluma ce charbon; on en fit pluſieurs braſiers, & pour que la chaleur plus concentrée, ſe fît mieux ſentir, on eut l'imprudence de fermer la porte & les fenêtres. On ſe coucha après cette funeſte opération, & chacun ſe promit de paſſer enfin une bonne nuit. Ces malheureux n'y furent pas long-temps ſans ſe ſentir méphitiſés, au point de ne pouvoir bouger, ni même ſe faire entendre de leurs Compagnons pour demander du ſecours. Quelques-uns cependant ſe traînèrent vers la porte, mais le premier qui l'ouvrit, tomba ſans connoiſſance ſur la neige en ſortant de la cabane. Cependant, ce froid, contre lequel ils avoient pris une ſi dangereuſe précaution s'étant fait vivement ſentir dans la cabane, lorſque la porte en fut ouverte, leur ſauva la vie à tous; un quart d'heure plus tard, il n'étoit plus temps.

Le froid continua encore pendant quelques jours, avec la même rigueur. Tout geloit dans la cabane, malgré le feu continuel qu'on y entretenoit; les souliers, les habits ne furent plus qu'une espèce de planche cassante, tant la gelée les avoient desséchés. On fit des chaussons de peau d'agneau, on en mit jusqu'à trois paires l'une sur l'autre. A peine étoit-on sorti de la cabane pour observer le ciel, que le visage étoit rempli de pustules : le nez & les oreilles étoient gelés sur-le-champ. Tout le mois de Décembre fut excessivement froid.

On commença à distinguer le crépuscule le 13 janvier 1598; on en fut assuré en jetant une bale en l'air, dont on distingua parfaitement la direction, ce qu'on n'avoit pu faire jusques-là. Le froid étant devenu plus supportable, ces malheureux sortirent de temps en temps de leur cabane pour faire de l'exercice; leurs corps s'étoient engourdis, leurs jambes sur-tout, devenues roides, avoient besoin d'un mouvement violent, pour recouvrer

leur agilité. L'aurore annonça bientôt après le retour du jour ; dès ce moment le froid diminua ſenſiblement, on pouvoit ſe tenir dans la cabane au moyen d'un bon feu. Les parois ſe dégelèrent, & l'on en vit tomber, par morceaux, la glace dont elles s'étoient tapiſſées.

Heemskerk & deux Matelots étant ſortis, le 24 Janvier, pour obſerver le ciel, l'un de ces derniers apperçut tout-à-coup le bord du diſque du ſoleil : *Heemskerk* s'empreſſa de retourner à la cabane pour apprendre cette bonne nouvelle à ſes camarades : *Barentz* avoit quelques connoiſſances aſtronomiques ; il traita ce rapport de fable, & ſoutint que le ſoleil reſteroit encore quinze jours ſous l'horizon. La diſpute s'échauffa, *Heemskerk* & les deux compagnons ſoutinrent qu'ils ne ſe trompoient pas & qu'ils avoient vu le diſque du ſoleil ; *Barentz*, de ſon côté, ſentoit l'impoſſibilité de cette obſervation. Les deux jours ſuivans, le ciel fut nébuleux, & il fut impoſſible de s'aſſurer du fait

par une obſervation ultérieure, ce qui confirma *Barentz* dans ſon opinion. Le troiſième jour, le ciel ſans nuage, juſtifia l'obſervation de *Heemskerk*; *Barentz* & tout l'équipage apperçurent très-diſtinctement le tiers du diſque ſolaire au-deſſus de l'horizon. Cette obſervation paroiſſoit contredire une vérité reçue par tous les Aſtronomes. Nos infortunés Voyageurs ſe trouvoient alors au 76me. degré, au moins; or, ſuivant la connoiſſance exacte de la rondeur du globe, il paroiſſoit démontré, qu'à ce degré le ſoleil ne pouvoit pas avoir paru ſur l'horizon le jour qu'on diſoit l'y avoir apperçu. *Heemskerk* & *Barentz* craignirent de n'être pas crus, & d'être pris ou pour des ignorans, ou pour des obſervateurs peu exacts, lorſqu'ils rendroient compte de leur obſervation, en la conſignant dans leur journal. Les obſervations poſtérieures de M. de la Condamine & des autres Savans, envoyés par le Roi de France pour reconnoître la véritable figure de la terre,

ont prouvé que nos Marins ne s'étoient pas trompés. M. *Le Monier* a levé depuis peu tout doute à ce ſujet ; il a démontré que nos Navigateurs avoient hiverné au 106me. degré de latitude, 35 minutes & un dixième de minute, ſuivant les Tables de *Meyer*, ce qui tranche toute la difficulté (1). Les Ours reparurent avec le retour du jour & vinrent inquiéter nos Marins juſque ſur la couverture de leur cabane. On en tua un d'une grandeur prodigieuſe. Cet animal donna cent livres de graiſſe, qu'on fondit pour alimenter la lampe. On manquoit depuis pluſieurs jours d'huile & de graiſſe, & l'on étoit obligé de paſſer la nuit entière ſans lumière. Un autre de ces cruels animaux pouſſa l'audace juſqu'à vouloir forcer la porte de la cabane ; il étoit même parvenu à arriver juſque ſur le ſeuil ; mais *Heemskerk* ayant appelé du ſecours,

---

(1) *Voyez* les Mémoires de l'Académie royale des Sciences, année 1779.

l'animal épouvanté s'éloigna. Il revint deux heures après, grimpa ſur le toit, & ſe mit en devoir d'abattre la cheminée, pour s'ouvrir un paſſage dans la cabane. L'épouvante ſaiſit alors nos Marins; ils crurent plus d'une fois que cet intrépide aſſaillant alloit être maître de la place; il mit en pièces la voile qui recouvroit la cabane & ne ſe retira qu'après avoir fait beaucoup de ravage, quelques moyens qu'on employât, ou pour le chaſſer, ou pour le tuer.

Le froid n'étant plus, à beaucoup près, auſſi rigoureux, nos Marins furent viſiter leur navire, & à leur grande ſurpriſe, ils le trouvèrent dans l'état où ils l'avoient laiſſé. La plage leur parut alors, auſſi loin que leur vue put s'étendre, une immenſe ville ornée d'édifices, de tours & de clochers. Les glaçons amoncelés dans toute cette vaſte étendue, cauſoit cette illuſion. Etant retournés au navire deux jours après, ils crurent appercevoir, au loin, la pleine mer, & pour s'en aſſurer, quelques

Matelots eurent la hardiesse de grimper sur les montagnes de glace les plus élevées; se portant ainsi d'une montagne sur l'autre, ils arrivèrent enfin au bord de la mer : ils ne l'avoient pas vue depuis cinq mois. Ils furent convaincus de la possibilité de naviguer sur cette mer, par un petit oiseau qui se leva à leur approche & qui plongea de suite dans l'eau.

Un vent de sud-ouest parut avoir balayé toutes les montagnes, le 2 Mai, il ne restoit plus que celle sur laquelle le navire étoit perché : on commença à parler du retour en Hollande & à se préparer pour le départ. Cette flatteuse espérance parut s'évanouir quelques jours après, & le vaisseau fut plus assailli que jamais par les énormes glaçons qui dérivoient contre la montagne, s'y brisoient en partie & s'y attachoient. Ce fâcheux accident découragea entièrement les Matelots & leur inspira l'esprit de révolte contre leurs Chefs, contre *Heemskerk*, sur-tout,

qui étoit plus ferme que *Barentz*, & qui avoit annoncé qu'on ne remettroit pas en mer avant la fin de Juin. Cependant les vivres diminuoient, & avec quelque parcimonie qu'on les distribuât, il n'y en avoit plus que pour quinze jours. L'équipage s'adressa à *Barentz* & le pria de fléchir l'opiniâtreté de *Heemskerk*. Celui-ci promit de permettre que la chaloupe & le canot fussent préparés pour entreprendre le retour en Hollande, si le navire ne pouvoit être dégagé avant la fin du mois. Comme il falloit beaucoup de temps pour les mettre en état, les Matelots se mirent sur-le-champ à l'ouvrage. Le canot étoit facile à transporter, on l'avoit mis dans la cabane, où il avoit passé l'hiver; mais la chaloupe, beaucoup plus grande, avoit été laissée dehors & elle étoit ensevelie sous vingt pieds de neige glacée. Il falloit beaucoup de temps pour la dégager; on y travailla sur-le-champ, mais ce travail étoit interrompu très-souvent par le grand froid qu'il

qu'il faiſoit. Pour comble de malheur, les Ours venoient continuellement interrompre les travailleurs; on eût dit que ces féroces animaux ſentoient que leur proie étoit prête à leur échapper; pluſieurs d'entre eux payèrent cher leur audace. En dépeçant l'un d'eux, on lui trouva dans l'eſtomac, des membres entiers de Phoques qu'il avoit dévoré avec la peau & le poil.

La chaloupe & le canot furent prêts à tenir la mer, le 12 Juin; la difficulté étoit de les conduire ſur le rivage pour compléter leur approviſionnement. On eut une peine infinie pour les traîner ſur la neige à moitié fondue, & leur frayer enſuite un chemin à travers les glaçons raboteux; on les avoit mis ſur des patins, pour y parvenir plus facilement. A force de travail, de zèle & de perſévérance, on en vint à bout; on ſe fraya une route juſqu'à la mer ouverte, en coupant à coups de hache, les rochers de glace, & en applaniſſant par-tout la voie des patins. Les Ours aſſailloient

à tout moment les Marins, ce qui, en retardant l'ouvrage, doubloit la ſollicitude de ces infortunés. Ces animaux affamés, s'élançoient hors de la mer ſur les glaces, & rodoient continuellement autour des Matelots. Tous ces obſtacles furent vaincus; l'eſpoir d'une délivrance prochaine ſoutint le courage, ranima même des forces preſque éteintes, & après quinze jours d'un travail pénible & dangereux, la chaloupe & le canot furent enfin lancés & mis à flot.

Barentz avoit tenu un journal très-exact du voyage : il en fit une copie, la renferma dans une boîte, & la laiſſa ſur la cheminée de la cabane, pour ſervir d'inſtruction à d'autres Marins, ſi le hazard les conduiſoit juſques-là. *Heemskerk*, de ſon côté, dans l'incertitude où il étoit de revoir ſa patrie, en fit auſſi deux copies; plaça l'une dans la chaloupe & l'autre dans le canot; il les fit ſigner par tous les hommes de l'équipage, pour leur donner plus d'authencité. Il avoit pris cette

précaution pour qu'en cas de naufrage, il restât quelque possibilité de retrouver ce journal intéressant.

Cette frêle embarcation mit à la voile, le 14 Juin 1597, par un vent d'ouest; la chaloupe & le canot arrivés le même jour au cap *Heemskerk*, ils y furent arrêtés par l'épaisseur de la glace; les glaçons s'étant un peu divisés le lendemain, on continua à faire route, & l'on parvint à doubler le Cap de *Vlessingue*, & d'atteindre le *Cap Desiré* : le 16, on eut connoissance de l'Isle d'*Orange*, on y descendit, & y ayant trouvé du bois, on alluma du feu pour faire provision d'eau de neige fondue: l'équipage manquoit absolument d'eau fraîche. On tua sur une autre Isle voisine, quelques oiseaux qui donnèrent une nourriture plus saine & plus agréable. On arriva assez facilement au *Cap Glacé*, mais à peine y avoit-on jeté l'ancre, que l'embarcation y fut tellement comprimée par la glace, qu'on perdit presque tout espoir de s'en débarrasser.

Barentz, dont la ſanté étoit abſolument délabrée, engagea deux Matelots à le porter ſur la cîme de ce cap, voulant, leur dit-il, y faire de nouvelles obſervations. Cet infortuné Marin ſentoit ſa fin s'approcher; & en effet, il ſuccomba bientôt après; il mourut en examinant une carte; ſa mort fut douce; les Matelots qui étoient auprès de lui, étoient bien loin de penſer qu'elle fût auſſi prochaine; cette perte remplit de deuil tout l'équipage; *Heemskerk*, qui commandoit la chaloupe, regretta vivement ſon camarade & ſentit toute l'importance de la perte que l'équipage & lui venoient de faire.

Nos Marins paſsèrent cinq jours devant le *Cap Glacé*, dans la funeſte attente d'y périr à tout moment. Heurtés & entraînés par les glaçons qui dérivoient avec une rapidité étonnante, ils ne pouvoient s'amarrer nulle part. Un Matelot fut cependant aſſez hardi pour faire le tour d'un rocher de glace qui paroiſſoit plus ferme que ceux qui

flottoient autour de lui ; cet intrépide Marin s'étoit pourvu d'une corde attachée par une extrémité au canot, il en ceignit l'énorme rocher, & amarra ainsi les deux embarcations, en courant les dangers les plus multipliés & les plus imminens ; ses compagnons durent leur salut au dévouement de ce courageux Matelot.

Enfin le vent soufflant du sud-est, on apperçut à la distance de cinquante pas, une ouverture dans la mer ; les glaçons en avoient tous été balayés : on entreprit de traîner sur le bord de cette mer ouverte, le canot, la chaloupe & leur cargaison, par-dessus la glace ; à force de peine & de travail, on parvint jusqu'à dix pas de l'ouverture ; mais ici, on se trouva encore pris par les glaces, & il fut impossible de les franchir. Le lendemain, les glaçons laissèrent un passage jusqu'à l'ouverture, & l'on arriva au pied du *Cap de Consolation* (Troost-Hoek). On y fut encore arrêté par la glace. L'eau manquoit ;

on en fit une nouvelle provision au *Cap Nassau.*

Une tempête affreuse assaillit les Voyageurs, le 25, & les mit dans le danger le plus imminent qu'ils eussent encore couru : les embarcations arrachées à leurs amarres, devinrent le jouet des énormes glaçons qui les heurtoient avec violence, & les emportoient avec rapidité : elles donnèrent l'une contre l'autre, & furent séparées par ce terrible choc : elles dérivèrent chacune de leur côté. Cette tempête fut appaisée par le vent du nord-ouest qui se leva le lendemain; les deux petits navires se dégagèrent des glaçons & gagnèrent la glace ferme. Le canot, commandé, depuis la mort de *Barentz*, par un très-habile Matelot, n'appercevant pas la chaloupe, il la crut perdue; il tira un coup de fusil, pour en avoir des nouvelles, *Hemskerk*, qui entendit ce signal, y répondit par un autre coup de fusil, & bientôt ces deux frêles navires se rejoignirent pour faire route ensemble.

Aſſaillis encore, le 1er. Juillet, par les glaçons qui dérivoient à force & ſe portoient avec violence contre les bords de la glace ferme, à laquelle on s'étoit amarré, nos Marins n'évitèrent le naufrage que par une ſorte de miracle. Les deux petits navires furent emportés & preſque chavirés; on perdit quelques effets qui tombèrent dans la mer; enfin, après avoir lutté contre la mort, pendant pluſieurs heures conſécutives, on parvint à ſauver les embarcations. On fut obligé de les calfatter de nouveau, car elles faiſoient eau de toutes parts. On les mit ſur la glace, & on les radouba aſſez pour les mettre en état de tenir la mer encore quelque temps.

Il fit beau enſuite juſqu'au 9, & nos Marins s'appliquèrent à faire route aſſez lentement, à la vérité, mais en avançant toujours. Ils arrivèrent ce jour-là même, à l'*Iſle-de-la-Croix*; le lendemain au *Cap-Noir* (de Zwarte-Kap), & ils doublèrent, le 21, les Caps *Plancio*

& *Langenes ;* le 27 ils atteignirent le *Cap-de-la-Croix*, & reconnurent, le lendemain, la *Baie de St.-Laurent :* ils y virent deux navires à l'ancre & quelques hommes sur le rivage.

La joie que leur causa cette découverte, ne peut se décrire ; mais on ne peut s'empêcher de la sentir & même de la partager aujourd'hui avec ces infortunés, dont les malheurs & les dangers de leur voyage doivent affecter vivement tout lecteur sensible. Ils approchèrent du rivage ; leur surprise fut extrême en y trouvant des hommes qui leur parurent, au premier aspect, Sauvages bien plus que policés. Ils reconnurent que c'étoient des Russes ; ils étoient au nombre de trente : il n'y avoit aucun homme de l'équipage qui entendît la langue russe ; ces Moscovites s'expliquèrent assez par signes, pour donner à entendre à nos Marins qu'ils avoient fait naufrage, & qu'ils avoient perdu leur navire. Nos Navigateurs furent accueillis par les Russes, avec humanité,

& ils leur témoignèrent la part qu'ils prenoient au triste état où ils étoient réduits. Les deux navires Russes qui étoient à l'ancre dans la baie, mirent à la voile le lendemain; nos Voyageurs résolurent de faire la même route qu'eux; mais les brouillards ayant obscurci l'horizon, ils perdireut bientôt de vue leurs guides & furent abandonnés à eux-mêmes. Ils poursuivirent néanmoins leur route & entrèrent dans un canal formé par deux Isles opposées. Ils naviguoient assez facilement, lorsque tout-à-coup ils furent arrêtés par la glace. Ils jugèrent qu'ils se trouvoient alors à l'extrémité du *Waygat;* l'impossibilité de franchir cette vaste plaine de glace, leur fit prendre le seul parti qui leur restoit; ils virèrent de bord & revinrent aux deux Isles qu'ils avoient laissées derrière, & s'y amarrèrent. Ils les quittèrent deux jours après pour se porter vers une autre Isle qu'ils crurent habitée; ils s'étoient trompés, elle étoit déserte; mais ils y trouvèrent du

Cochléaria en abondance ; cette plante anti-ſcorbutique leur fut d'une grande utilité : la plupart d'entre eux étoient grièvement atteints du ſcorbut, maladie qui fait les plus grands ravages dans les voyages de long cours. Ils en cueillirent abondamment & en mangèrent avec avidité, même en la cueillant : l'uſage qu'ils en firent pendant deux jours, les guérit tous de ce mal auſſi incommode qu'il eſt douloureux.

Heemskerk ſe détermina à faire route vers la Ruſſie ; il ordonna la manœuvre en conſéquence. Arrêté encore par les glaces dans cette pénible navigation, il eut le bonheur de les franchir & d'entrer en pleine mer. Le courage de ces Marins ſe ranima, & ils eſpérèrent qu'enfin la fortune, fatiguée de ſe jouer d'eux, leur ſeroit plus favorable. Cet eſpoir cependant étoit affoibli par la diſette de vivres qui commençoit à ſe faire ſentir vivement. Le dérangement de la bouſſole les fit égarer ſouvent,

& le terme de leurs souffrances s'éloignoit de plus en plus par les fausses routes qu'ils faisoient. Une tempête, dont les élémens s'étoient rassemblés dans le nord, vint fondre sur eux tout-à-coup, & leur ôter toute espérance de salut. Après en avoir été balotés pendant plusieurs heures, sans relâche, les deux frêles nacelles furent séparées & portées de deux côtés opposés.

Le canot, après avoir été le jouet des flots & des vents, eut vue de la terre, à l'ouest de la Mer Blanche. Le commandant fit porter le cap sur cette terre, & fut mouiller dans une bonne rade, où il trouva deux navires Russes à l'ancre. Il y avoit sur le bord de la rade, quelques cabanes habitées par treize Russes, trois femmes & deux Lapons. Nos Voyageurs reçurent de ces habitans toute sorte d'honnêtetés : ils en furent aussi magnifiquement traités que possible. On leur servit du poisson en abondance, & une sorte de pain,

qui n'étoit qu'une bouillie durcie, faite avec de la farine détrempée dans l'eau.

Deux Matelots s'étant détachés, le lendemain de leur arrivée, pour chercher du Cochléaria, apperçurent deux hommes ſur la cîme d'une montagne. Quelques jours auparavant, cette vue auroit piqué leur curioſité; mais étant ſur une terre habitée & avec des hôtes qui les traitoient bien, ils y firent peu d'attention; ils s'en revenoient tranquillement au rivage, lorſqu'à leur grand étonnement, ils s'apperçurent que ces deux hommes deſcendoient la montagne avec précipitation; leur joie & leur ſurpriſe furent extrêmes, lorſque ces hommes les ayant preſque atteints en précipitant leur courſe, ils les reconnurent pour deux de leurs camarades: ils étoient de l'équipage du canot qui s'étoit ſéparé de la chaloupe. Après quelques explications ſur leur poſition reſpective, les deux hommes du canot furent le rejoindre & le conduiſirent

dans la rade auprès de la chaloupe. *Heemskerk* appareilla pour continuer sa route; mais le mauvais temps l'obligea de se retirer derrière des rochers tout près d'une Isle qui leur étoit inconnue. Ces Marins apprirent de trois Lapons qui s'y trouvoient, que cette Isle se nommoit *Kilduin*, & que trois navires Hollandois étoient mouillés à la rade de *Kola*, mais que deux de ces navires devoient en faire voile le jour même.

Heemskerk auroit voulu envoyer un Matelot à *Kola*, par terre, pour en avoir des nouvelles plus précises, mais il vouloit aussi qu'un de ces Lapons servît de guide à son messager : les trois Lapons s'y refusèrent. Ils lui proposèrent à leur tour de le conduire, lui & un de ses Matelots, sur une montagne voisine, où il trouveroit un de leurs compatriotes qui serviroit de guide pour une modique somme. *Heemskerk* suivit ce conseil, & le Matelot qu'il avoit amené avec lui, partit pour *Kola* à l'instant même avec

le Lapon qui s'étoit engagé de l'y conduire.

En attendant le retour de ſon Matelot, *Heemskerk* fit décharger la chaloupe & le canot, & réſolut de continuer ſon voyage par terre. Le guide reparut ſeul, trois jours après ; cette apparition inattendue fit craindre qu'il ne fût arrivé quelque malheur au Matelot; mais la lettre que le Lapon remit à *Heemskerk*, lui apprit que le meſſager étoit reſté à *Kola*. *Jean-Corneille Ryp*, Capitaine du vaiſſeau Hollandois, relâché à *Kola*, lui écrivoit que dans peu il viendroit le prendre ſur ſon vaiſſeau pour le ramener dans leur patrie commune. Dès le lendemain *Ryp* arriva dans la rade ; il y reſta juſqu'au premier Septembre, & il en fit voile ce jour-là pour retourner à *Kola* ; il en repartit le 15 & fit voile pour la Hollande.

Heemskerk obtint facilement des Commiſſaires Ruſſes à *Kola*, d'y laiſſer les deux embarcations auxquelles, lui & le reſte de ſon équipage devoient la vie.

Ces témoins muets, mais irréprochables, placés dans le magasin, devoient donner à la postérité une nouvelle preuve irréfragable de l'existence d'une Providence particulière & conservatrice. *Heemskerk* & ses compagnons avoient fait sur ces deux embarcations, une route de trois cents quatre-vingt-un milles, sur une mer couverte de glaces, orageuse & remplie d'écueils. Je n'ai rapporté que les dangers les plus saillans de ce périlleux voyage ; j'en ai passé sous silence beaucoup d'autres, que l'Auteur Hollandois rapporte jusques dans les plus petits détails.

Le navire qui reconduisoit nos Voyageurs, mouilla à l'embouchure de la Meuse, le 23 Octobre 1597. *Heemskerk* & ses Compagnons d'infortune arrivèrent à Amsterdam le premier Novembre. Leur arrivée surprit avec d'autant plus de plaisir leurs concitoyens, qu'ils ne s'attendoient plus à revoir ces infortunés, victimes de leur zèle pour l'avancement du commerce général de la République

des ſept Provinces-Unies, leur patrie (1).

Un Armateur de *Zaandam* fit faire une nouvelle tentative à la *Nouvelle Zemble*, en 1768. Il en confia la direction à un des plus habiles Navigateurs de la mer du Nord, *Corneille Duyn.* Arrivé au 73me. degré 55 minutes de latitude ſeptentrionale, & au 54me. degré 10 minutes de longitude, il y trouva une ſi grande quantité de glace, le 8 Mai, qu'il jugea impoſſible d'aller plus avant; & comme la pêche de la Baleine étoit le but principal de l'Armateur, le capitaine *Duyn*, pour remplir ſa miſſion, fit voile pour le Spitsberg, où il arriva ſans accident le 19 Juin.

Les tentatives infructueuſes qui ont été faites dans ces derniers temps pour découvrir le fameux paſſage, ſuppoſé entre la *Nouvelle Zemble* & le *Groenland*,

(1) Les Voyageurs peuvent conſulter la Carte miſe en tête de ce Chapitre. Les détails en ſont précieux; & nous la donnons comme la plus exacte qui ait paru encore. (*Note du Traducteur*).

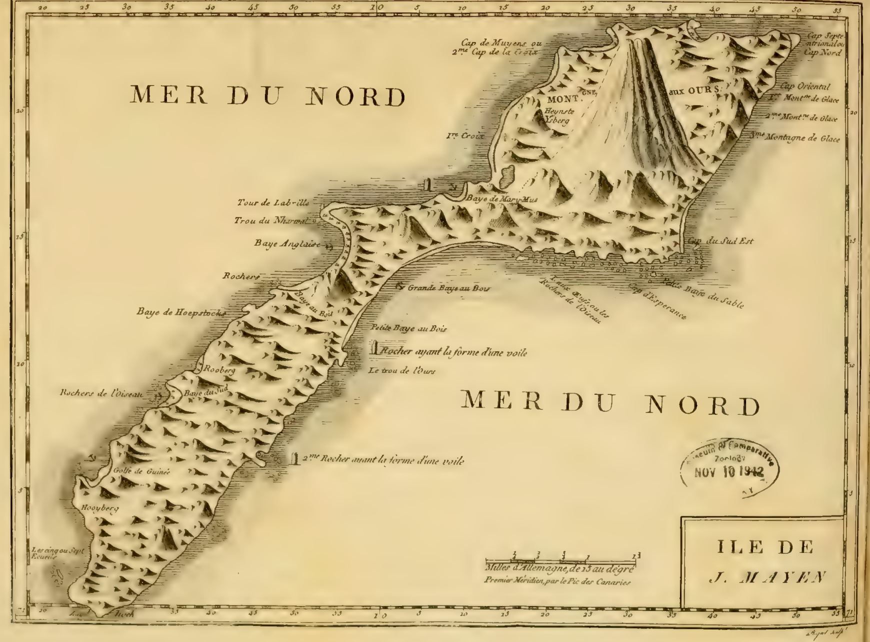
prouvent

prouvent qu'il importe fort peu au commerce de l'Europe que ce paſſage exiſte, ou n'exiſte pas, puiſqu'il eſt démontré impraticable juſqu'à ce jour. L'opinion de ceux qui ont avancé que les Ruſſes l'avoient trouvé, mais que jaloux de cette découverte, ils veulent la tenir cachée aux autres Nations de l'Europe, pour en retirer à eux ſeuls tout le profit; cette opinion, dis-je, ne mérite pas même d'être diſcutée. Il eſt évident que ſi les Ruſſes avoient trouvé ce paſſage, ils s'en ſerviroient pour s'épargner les frais, & éviter les dangers & les peines des Caravannes qu'ils font partir tous les ans pour la Chine; & ſi les Ruſſes ſe ſervoient de ce paſſage, pourroient-ils le faire à l'inſçu des autres Nations?

Il faut donc renoncer à cette découverte quelque précieuſe qu'elle ſoit pour le commerce, & quelque honorable qu'elle puiſſe être pour le Navigateur qui la feroit, il faut, dis-je, y renoncer juſqu'à ce qu'une violente ſecouſſe ait ébranlé le globe, & ait

produit vers le pole arctique, un de ces changemens extraordinaires, qui dérange la position des terres respectives, abaisse les montagnes, en élève de nouvelles, & fait sortir quelquefois de nouvelles Isles du fond de l'abîme. Alors peut-être, ce passage, s'il n'existe pas encore, s'ouvriroit de lui-même; ou s'il existe, il se dégageroit des glaces éternelles qui l'obstruent & le rendent impraticable.




MER DU NORD
Cap de Muyens ou 2.me Cap de la Croix
Cap Septentrional ou Cap Nord
MONT.GNE aux OURS
Heynste Ysberg
Cap Oriental
1.re Mont.gne de Glace
2.me Mont.gne de Glace
3.me Montagne de Glace
1.re Croix
Baye de Mary Mus
Tour de Labrille
Trou du Nharwal
Baye Anglaise
Cap du Sud Est
Rochers
Grande Baye au Bois
Baye au Bois
Baye de Hoepstocks
Petite Baye au Bois
Rocher ayant la forme d'une voile
Le trou de l'Ours
Rooberg
Rochers de l'Oiseau
Baye du Sud
MER DU NORD
2.me Rocher ayant la forme d'une voile
Golfe de Guinée
Hooyberg
Les cinq ou Sept Ecueils
Cap d'Esperance
Petite Baye du Sable
Milles d'Allemagne, de 15 au degré
Premier Méridien, par le Pic des Canaries
ILE DE J. MAYEN

CHAPITRE XXXVII.

Des Isles aux Ours & de Jean Mayen.

AVANT que la Baleine, épouvantée par la poursuite acharnée des Pêcheurs, eût abandonné les côtes & les baies des mers du Nord, pour chercher un asile sous les glaces les plus près du pole, les Navigateurs ne s'attachoient à découvrir des Isles pour y pêcher avec plus de commodité & plus de succès, qu'en pleine mer. Quelque petites qu'elles fussent, ils visitoient avec soin toutes celles qui s'offroient à leur vue dans le cours de leur navigation. Celle, dite l'*Isle-aux-Ours*, fut découverte en 1596, par *Barentz* & *Heemskerk*, lors de leur fameux voyage à la *Nouvelle Zemble*. Selon l'estime de ces deux habiles Marins, l'*Isle-aux-Ours* est située au 74me. degré 30 minutes de latitude : il ne paroît pas qu'elle ait plus de cinq milles

de long. *Barentz* l'ayant reconnue, la jugea de peu d'importance, & il se contenta d'en prendre acte sur son journal. Cependant quelques enfans perdus de son équipage hasardèrent d'y descendre; ils y trouvèrent une grande quantité d'œufs d'oiseau. Encouragés par ce butin, assez précieux vu les circonstances, ces imprudens Matelots grimpèrent sur la cîme d'une montagne très-élevée. Arrivés au haut de ce pic, ils ne découvrirent au-dessous d'eux que des précipices, d'autant plus épouvantables, qu'ils étoient tous garnis de rochers pointus qui présentoient une mort aussi certaine que douloureuse aux infortunés qui y seroient tombés. Cette vue leur fit perdre courage, & fort embarrassés de leur personne, ils ne savoient trop comment descendre. La montagne étoit escarpée & unie; le moindre faux pas les eût fait rouler dans ces fosses armées de rochers pointus. *Barentz*, resté dans la chaloupe sur le bord du rivage, ne les perdoit pas de vue; il jugeoit de leur embarras.

Ces malheureux, après avoir tenu une eſpèce de conſeil, ſe couchèrent ſur le ventre, & dans cette douloureuſe attitude, ils ſe laiſsèrent gliſſer juſqu'au pied de la montagne. *Barentz* les crut perdus ſans reſſource; ils furent aſſez heureux pour en être quittes pour la peur & pour quelques meurtriſſures & écorchures. Arrivés à la chaloupe, le Commandant leur fit une forte réprimande ſur leur imprudence à expoſer leur vie ſans néceſſité & ſans aucune utilité.

Cette Iſle eſt ſauvage, ſtérile, rocailleuſe; mais elle eſt très-bien ſituée pour la pêche. La Compagnie du Nord, en connoiſſant l'importance, obtint de leurs HAUTES PUISSANCES, les ÉTATS DE HOLLANDE ET DE VERSTFRISE, un privilége excluſif pour y naviguer.

Un Ours blanc qui y fut tué par l'équipage de la chaloupe de *Barentz*, le lendemain de l'entrepriſe hardie de ces Marins, lui fit donner le nom d'*Iſle-aux-Ours*, qu'elle porte aujourd'hui. Ce

terrible animal ne ſuccomba qu'après deux heures d'un combat auſſi dangereux pour lui, que pour ceux qui le lui livroient.

L'Iſle de *Jean Mayen* porte le nom du Navigateur qui la découvrit en 1611. Elle fut alors d'une importance majeure pour la Compagnie de la pêche du Nord ; & l'établiſſement y fut fait dès la première année de ſa découverte. Sa direction eſt du ſud-oueſt au nord-eſt ; elle a neuf milles d'Allemagne en longueur ; elle eſt très-étroite ; elle n'a qu'un demi-mille de largeur au milieu ; elle a plus de largeur à l'extrémité ſeptentrionale, où on compte deux milles d'une côte à l'autre. Elle eſt ſituée au 71me. degré, entre le *Groenland* & la *Norvège*. Depuis 1611 juſqu'en 1633, la pêche y fut très-abondante & donna de grands profits. Le capitaine *Guillaume Ys* en rapporta, une année, deux mille quintaux d'huile qu'il avoit fait extraire du lard des Baleines priſes dans une ſeule pêche. Les Baleines ſe retirèrent peu à peu des côtes

de cette Isle; elles s'enfoncèrent vers les glaces du pole, & la pêche n'y rendant plus rien, il fallut abandonner l'Isle, pour suivre le poisson jusques sur les côtes du *Groenland.*

La côte occidentale de l'Isle de *Jean Mayen*, n'est pas aussi obstruée de glace au printemps, que la côte septentrionale; celle-ci se prolonge très-loin en mer, par un Cap qui commence à se former au pied de la grande Montagne-aux-Ours: c'est le *Cap-Nord.* On y trouve fréquemment, même au printemps, une plage de glace qui s'étend à plus de dix milles en mer. On doit éviter soigneusement de toucher à la côte orientale de cette Isle; elle est abordable sans danger à la côte occidentale, & on s'y établissoit en sûreté lorsqu'on y faisoit la pêche. Cette Isle, au rapport de plusieurs Voyageurs, est absolument dégagée des glaces dans tout son pourtour, pendant l'été.

Si, par accident, on arrivoit par la côte orientale, on feroit contraint de faire route par le nord de l'Isle. La

navigation y eſt expoſée à des dangers imminens ; on y eſt expoſé aux terribles coups de vents de terre, qui paſſent par-deſſus le ſommet de l'*Iſle-aux-Ours ;* on y a encore beaucoup à ſouffrir des glaçons qui, pendant le flux, dérivent avec force du ſud au nord ; & pendant le reflux, du nord au ſud ; c'eſt-à-dire dans deux ſens directement contraires.

La montagne, dite la *Beerenberg*, (*Montagne-aux-Ours*) eſt à l'extrémité ſeptentrionale de l'Iſle, elle eſt d'une hauteur prodigieuſe ; elle eſt tellement eſcarpée & coupée à pic, que jamais il n'a été poſſible de monter juſqu'à ſa cîme. Elle a ſans doute reçu ſon nom, de la grande quantité d'Ours qui infeſtent les environs de cette montagne : ſa baſe occupe preſque tout le terrein entre les deux côtes de l'oueſt & de l'eſt ; on la découvre à plus de trente milles en mer. On trouve derrière cette montagne, une petite langue de terre qui va ſe terminer à la mer ; c'eſt ce que nous avons dit être le *Cap-Nord* de cette Iſle.

Dans le temps que la pêche étoit abondante ſur les côtes de l'Iſle de *Jean Mayen*, on donna divers noms aux diverſes baies qu'on y trouva. Voici les principales de ces baies.

En arrivant par le Cap-ſud de l'Iſle, & en longeant la côte occidentale, on trouve le *Hoyberg*, au-delà d'un groupe de ſix à ſept rochers. (C'eſt un Cap peu élevé dans le ſud de l'Iſle.) Il forme un Golfe, qu'on a nommé le *Golfe de Guinée ;* le mouillage y eſt excellent. Le *Vogel-Klip* (le *Rocher de l'Oiſeau*) n'en eſt pas loin ; derrière celui-ci, ſe trouve le *Zuid-Baay* (la *Baie du Sud*) *;* le *Rooberg* eſt un peu plus haut que cette baie. Après avoir dépaſſé le *Hoepſtoks-Baay*, & le *Hout-Baay* (la *Baie Boiſée*), on trouve la *Baie du Nord*, dite de *Engelſche-Baay* (la *Baie Angloiſe*) : celle-ci eſt défendue des vents du nord par une étendue de terrein, ſur lequel on voit le *Walruſgat* (le *Trou du Narval*) & *Brilſche Tooren* (les *Tours de la*

Brille, ou des Besicles); en portant ensuite le cap un peu à l'ouest, on trouve sur sa route, *Mary Mas-Baay:* c'est une petite baie ronde. De cette baie, en avant, l'Isle prend la direction du nord-nord-ouest à l'est; c'est la partie la plus large & dans laquelle est située la Montagne-aux-Ours.

Après avoir dépassé le premier & le second *Caps de la Croix*, on approche insensiblement de l'extrémité septentrionale de l'Isle; on la nomme le *Cap-Nord.* On arrive enfin au *Cap-Est* & à la *Montagne de Glace* (*Ysberg*). Cette montagne n'est qu'un assemblage de trois grands cônes de neige, qui se glace à proportion qu'elle s'éboule de la *Montagne-aux-Ours;* on trouve aussi de l'autre côté des *Caps de la Croix*, de semblables cônes de neige glacée qu'on prendroit pour des montagnes crystallisées.

On arrive ensuite au Cap *Sud-Est;* la côte prend ici la direction de l'*est* à l'*ouest* jusqu'à une petite Isle, & tourne

enſuite de l'*oueſt* au *ſud*. Cette côte eſt ſi eſcarpée qu'il n'eſt pas poſſible de l'approcher ; mais à peu de diſtance de là, elle eſt très-baſſe, & il eſt très-facile de mettre à terre. On trouve en avant de la petite *Baie du Sable* (*Zand-Baay*) & de la *Terre aux Œufs* (*Eyerland*), à la portée du mouſquet de la côte, une plage ſur laquelle la ſonde donne ſeize braſſes de fond; un peu plus loin, on ne trouve plus de fond. La *Terre aux Œufs* eſt ainſi nommée, à cauſe de la grande quantité d'oiſeaux qui vont pondre dans les trous des rochers dont elle eſt parſemée.

Le plus étroit de l'Iſle ſe trouve près de *Hout-Baay* (la *Baie Boiſée*) ; la grande quantité de monceaux de bois pourri qu'on y trouva, lui a fait donner cette dénomination : cette baie eſt à l'eſt de l'Iſle, préciſément en face de la grande *Baie Angloiſe* (*Groote Engelſche-Baay*), on y trouve des petites montagnes qu'on peut franchir facilement, & paſſer ainſi de l'une à

l'autre, de la côte occidentale à la côte orientale. On fait voile enſuite vers la petite *Baie Boiſée* (*Hout-Baay*); de-là au *Beeregat* (le *Trou des Ours*), & on ſe trouve avoir fait le tour de l'Iſle, après avoir dépaſſé encore quelques autres petites baies.

On trouve ſur les deux côtes de l'Iſle, beaucoup de rochers à quelques diſtances les uns des autres. On prendroit de loin, quelques-uns de ces rochers pour des voiles de navire : au ſurplus, toute l'Iſle eſt montagneuſe & ne produit preſque rien.

On avoit établi, en pluſieurs endroits de l'Iſle que j'ai déſignés, pluſieurs fonderies pour extraire l'huile de Baleine; on y avoit conſtruit des magaſins ; mais tous ces établiſſemens furent abandonnés, lorſque la Baleine ſe retira des côtes, & que la Pêche n'y donna plus aucun profit.

CHAPITRE XXXVIII.

Dù Détroit de Davis.

L'INTÉRÊT & l'amour de la gloire ſont les deux plus puiſſans reſſorts qui meuvent l'ame, lui donnent de l'eſſor & un courage qui l'élèvent ſouvent au-deſſus d'elle-même. L'homme ne calcule preſque jamais les obſtacles ni les dangers; il ne voit que ſon intérêt à ſuivre, ou ſon ambition à ſatisfaire. C'eſt à ces deux paſſions que la ſociété doit tant d'entrepriſes haſardées, mais utiles, qui ont agrandi le commerce général, & multiplié les richeſſes ainſi que les commodités de la vie; elle leur doit auſſi tous les voyages entrepris pour enrichir les Sciences & les Arts, par des découvertes précieuſes dans les mers les plus lointaines & ſur les parties du Globe, ou les plus éloignées, ou

les moins connues. C'eſt donc aux Navigateurs intrépides, aux Voyageurs hardis, que l'Europe ſur-tout doit les connoiſſances qui lui aſſignent le premier rang ſur les trois autres parties de la terre, & les richeſſes en tout genre, qui concourent avec la température de ſon climat & la fertilité de ſon ſol, à en rendre le ſéjour le plus délicieux, & la civiliſation la plus complète. Il n'entre pas dans mon plan de diſcuter la grande queſtion qui a occupé, de nos jours, pluſieurs écrivains eſtimables. La ſociété, en général, les mœurs, l'humanité, la religion ont-elles gagné par l'accroiſſement des lumières, par cet eſprit philoſophique qui a pénétré dans toutes les claſſes, même dans les plus obſcures, par cet égoïſme qui rapporte tout à ſoi & ne laiſſe que ce qu'il ne peut pas conſerver, par ce luxe effréné qui, même dans les temps les plus calamiteux, inſulte arrogamment à la misère publique? Devenus plus riches & plus inſtruits que nos pères

dans toutes les ſciences & dans tous les arts utiles ou frivoles, ſommes-nous meilleurs citoyens qu'ils ne l'étoient, meilleurs pères de familles, meilleurs amis, plus honnêtes gens, plus religieux? Les Philoſophes & ceux qui prétendent à ce titre pompeux, quoique ſi communément uſurpé aujourd'hui, ſoutiennent l'affirmative contre le cri général de ceux qui prétendent que la Philoſophie moderne, tout en prêchant l'humanité & la morale, en a détruit & en détruit tous les jours les principes éternels & fondamentaux. Ceux-ci argumentent d'après l'expérience, & certes l'expérience eſt ici d'un grand poids.

La partie la plus ſeptentrionale du globe étoit peu connue; on connoiſſoit à peine les terres ſituées près du cercle polaire arctique; cependant on calculoit depuis long-temps les grands avantages qui réſulteroient pour le commerce, d'une connoiſſance géographique plus exacte des terres boréales qui touchent

preſque au pôle du Globe terreſtre, & des Mers qui le baignoient.

Les voyages à la Chine, au Japon, ceux même qu'on entreprend vers les parties les plus occidentales de l'Amérique, depuis la découverte du Nouveau Monde, ſont d'une longueur que l'avidité du gain peut ſeule faire entreprendre. Les dangers multipliés que l'on y court, les incommodités qui l'accompagnent, & qui ſont inévitables, particulièrement ſous la ligne équinoxiale, où les rayons du ſoleil, dardés perpendiculairement & ſans être briſés, brûlent tout ce qui ſe trouve dans leur direction; les orages, les tempêtes, le manque d'alimens frais, les maladies dangereuſes que les Marins les plus familiariſés avec la mer y contractent preſque toujours; tous ces grands inconvéniens faiſoient deſirer qu'on trouvât une nouvelle route plus courte, moins dangereuſe & plus commode, pour donner plus d'activité & de valeur au Commerce avec la *Chine*, le *Japon* & les États voiſins ou contigus.

Ce

Ce desir n'est pas encore rempli, & il est à craindre qu'il ne le soit jamais.

Quelques Navigateurs hardis & habiles pour le temps, avoient entrepris, sous la protection de quelques Souverains de l'Europe, de se frayer une nouvelle route vers la *Chine* par les Mers du Nord. Ils avoient cherché cette route inutilement, quoique le courage & le zèle ne leur manquassent pas.

Jean Davis, Anglois, Navigateur instruit & d'un courage héroïque, réunissoit toutes les qualités nécessaires à une entreprise aussi hasardeuse, que celle qu'il méditoit depuis long-temps; il résolut de chercher ce passage : il étoit convaincu qu'il existoit au nord-est du globe; il a emporté cette conviction au tombeau, même après une tentative répétée & infructueuse, qui ne put lui faire abandonner cette idée.

Sa probité, son expérience, ses connoissances géographiques, & plus que tout le reste peut-être, son intrépidité lui méritèrent la confiance d'une

Compagnie de riches Négocians de Londres, accrédités & eſtimables : cette Compagnie fit généreuſement tous les frais des préparatifs du voyage.

Davis partit de *Darmouth*, le 7 Juin 1585. Le 22 de Juillet, il découvrit, non loin du Détroit auquel il donna ſon nom, une Terre, qu'il nomma le *Cap de Déſolation*. Arrivé peu de jours après au 64me. degré 5 minutes de latitude, il découvrit d'autres terres ; il s'en approcha, y deſcendit, & y trouva un peuple avec lequel il pouvoit faire un commerce avantageux ; il en fut bien accueilli, & en reçut toutes ſortes d'honnêtetés. Il ſe trouva en pleine mer, le 6 Août, au 68me. degré 40 minutes de latitude ; il entra dans une jolie baie, & y mouilla tout près d'une montagne, dont les pointes ſaillantes lui parurent de couleur d'or : il la nomma la *Montagne d'Exil* (*Relegh-Berg*). La rade fut appelée *Totness*, l'avancement ſeptentrional de la côte fut nommé le *Cap Dyer*, & celui du

ſud, le *Cab Welſingham ;* & enfin il donna le nom de *Cap de la Merci-de-Dieu,* à la pointe la plus méridionale de cette côte. *Davis* trouva un joli canal ſur ſa route ; il le remonta l'eſpace de ſoixante milles, ſe dirigeant au nord-nord-oueſt; il reconnut pluſieurs Iſles au milieu du canal ; il en fit le tour ſans aucun empêchement; il reconnut même ſur la côte, des traces d'hommes. Il y obſerva le flux, qui y monte à la hauteur de ſix à ſept braſſes ; mais il n'en put jamais reconnoître la direction. Ce Navigateur quitta ces parages, le 21 Août, & fit voile pour l'Anglertere ; il vint mouiller à *Iarmouth,* le 30 Septembre, ſans avoir éprouvé aucun dommage ſenſible, ni avoir couru aucun danger imminent.

Le Navigateur Anglois entreprit un ſecond voyage, l'année ſuivante ; il parvint à un plus haut degré, vers le pole, qu'on eût atteint avant lui : il n'en fut pas plus heureux pour cela ; il ne trouva pas le paſſage qu'il

cherchoit ; il étoit cependant alors ſi convaincu de l'exiſtence de ce paſſage & de la poſſibilité de le trouver, qu'il écrivit à la Compagnie, qu'il étoit aſſuré de le trouver dans l'une des plages dont il avoit fait la découverte; il ajouta que, dans la ſuite, cette découverte pourroit ſe faire ſans perte, puiſque les profits de la pêche rempliroient abondamment les frais d'équipement pour le voyage. Il donna, ſur ce ſujet, un Mémoire raiſonné & fort détaillé à la Compagnie.

Davis fit un troiſième voyage en 1587. Il fut auſſi infructueux que les deux qu'il avoit déjà faits, & il ne découvrit pas le paſſage ; il reſta néanmoins opiniâtrément attaché à l'idée de l'exiſtence de ce paſſage, & à la probabilité de le trouver. Il arriva, dans ce voyage, juſqu'au 72me. degré 12 minutes, à l'oueſt du *Groenland;* il donna le nom de *Sanderſon's-Hope*, à la pointe de la côte la plus ſeptentrionale qu'il avoit en avant de lui. Aucun Navigateur,

avant *Davis*, ne s'étoit élevé ſi près du pole.

La richeſſe de la Pêche dans ces Mers, rendit, par la ſuite, la découverte du *Détroit de Davis*, de la plus grande importance. Différentes nations y font encore, tous les ans, une Pêche avantageuſe; mais les Hollandois en retirent eux ſeuls bien plus de profit que tous les autres peuples enſemble.

Ce fameux Détroit a ſa direction du nord au ſud; il eſt très-ſpacieux; il eſt formé par la côte occidentale du *Groenland*, & celle de l'*Iſle de James*, ſituée près de la côte de l'Amérique la plus Septentrionale. On peut regarder la *Staatenhoek* (la *Pointe des États*), comme la partie méridionale de ce Détroit : *Staatenhoek* eſt au 59me. degré 50 minutes de latitude, & au 331me. degré 30 minutes de longitude boréale; ou plutôt on peut prendre cette pointe pour un point de reconnoiſſance à l'entrée de la route qui conduit au *Détroit de Davis*.

Staatenhoek eſt une terre élevée & parſemée de colines ; ce n'eſt à proprement parler qu'un archipel nombreux ; on trouve dans pluſieurs des Iſles qui le compoſent, beaucoup de rivières qui en baignent l'intérieur. Cependant cette côte n'eſt jamais dépourvue de glaçons qui tantôt dérivent au nord, tantôt au midi, & ſouvent même à la diſtance de 20 à 30 milles de la côte de laquelle ils ſe détachent. Ces glaçons pouſſés par les violens courans, dans tous les ſens, ſouvent même en forme de tourbillon, & ſe preſſant les uns contre les autres, acquièrent une force extraordinaire ; il en réſulte que les navires courent toujours les plus grands dangers ſur cette plage.

Pour les éviter autant que poſſible, il faut doubler la pointe de *Staatenhoek* & ſerrer, autant que poſſible, auſſi la côte occidentale du *Groenland*, juſqu'à ce qu'on ait dépaſſé le cercle polaire : c'eſt au-deſſus de ce cercle que ſe trouve véritablement l'entrée du *Détroit de Davis*.

Zuid-Baay (la *Baie du Sud*), que l'on trouve au 67me. degré 10 minutes, eſt ordinairement le rendez-vous des navires qui ſe diſpoſent à faire leur retour en Hollande. On reconnoît cette baie à un large goulet (*Vryde Fioerd*), qui ſe préſente à un mille & demi au ſud d'elle-même ; on peut auſſi la reconnoître à trois ou quatre petites Iſles ſituées à environ quatre milles au ſud de ladite baie : celle qui eſt la plus au nord-eſt, eſt la plus grande.

On nomme ce petit archipel, le *Banc de Zuid-Baay* : on doit préférer de paſſer entre la côte & ce banc, pour ſe garantir des courans qui ſont ordinairement très-forts entre ces Iſles, mais on doit être ici ſur ſes gardes ; ces courans ſont très-dangereux, parce que la côte du ſud de la baie eſt beaucoup plus élevée que celle du nord.

A environ quatre milles au nord-nord-eſt de *Zuid-Baay*, on trouve un goulet qui ſe dirige vers la terre ; on le nomme le *Romelpot* (*Pôt-à-Crême*) ;

plus loin, vers le nord, la côte eſt hachée, & l'on y trouve quantité d'Iſles. On porte le cap au nord-eſt de *Romelpot* à *Rifkol* qui en eſt éloigné de huit milles ; on y découvre une petite Iſle à deux milles en mer ; on la nomme l'*Iſle Sauvage* (*Wilde-Eiland*). *Rifkol* eſt une Iſle ronde ; elle eſt reconnoiſſable à ſa prodigieuſe hauteur ; elle eſt entourée de pluſieurs bancs qui ſont éloignés de ſes bords, de trois juſqu'à ſix milles. Cette Iſle eſt au 67me. degré 16 minutes. Lorſqu'on eſt parvenu à ſa hauteur, on porte le cap au nord-eſt. On trouve encore un très-mauvais banc à l'eſt de *Rifkol*, & au nord-eſt de *Rooden-Hoek* (la *Pointe Rouge*). On trouve auſſi trois petites Iſles en face de l'entrée de *Nord-Baay* (la *Baie du Nord*), à peu de diſtance de la côte. L'écueil dit le *Bootsklamp*, ſe trouve dans le goulet même de *Nord-Baay*.

Après avoir laiſſé derrière ſoi les Iſles dont je viens de parler, on découvre

l'Isle de *Disco* dans le nord. On doit, avant de porter directement le cap sur cette Isle, gouverner à l'est-nord-est pendant l'espace de quatre milles, & l'on arrive à *Bonte-Baay* (la *Baie des Fourrures*). *Jesse-Baay* est un peu plus à l'ouest de celle-ci. L'Isle de *Kol* est éloignée d'un demi-mille au nord-nord-ouest de cette dernière; on la reconnoît facilement à sa forme circulaire : plus loin est *Boukeland ;* cette Isle est la plus élevée de toutes celles que l'on découvre dans ce parage.

On compte de *Boukeland* à *Moord-Baay* (*Baie aux Meurtres*), un mille & demi; cette baie est remplie d'écueils; les côtes en sont très-coupées; elle est entourée de plusieurs Isles : à un demi-mille de *Moord-Baay*, on trouve encore *Aene-Baay*, en faisant voile au sud-est; cette baie est entre deux Isles sur la côte septentrionale ; elle est très-profonde, mais le mouillage y est mauvais. Pour aller d'*Aene Baay* aux *Isles Vertes* (*Groene Eilanden*), on se

dirige à l'eſt-nord-eſt pendant l'eſpace de trois milles ; ces Iſles ſont au nombre de ſix ; arrivé à la hauteur de celle qui eſt le plus au ſud-ſud eſt, on fait voile à l'eſt-ſud-eſt, juſqu'à *Wilde - Baay* (*Baie des Sauvages*) ; en quittant cette baie, l'on paſſe entre les écueils qui ſont en avant, on touche à *Spiering-Baay* (*Baie aux Éperlans*). On découvre enſuite une Iſle baſſe, au nord-nord-eſt de laquelle eſt *Zand-Baay* (*Baie Sablonneuſe*).

Ysfioerd eſt au nord de cette baie ; on nomme ainſi ce canal, à cauſe des hautes montagnes de glace qu'on y apperçoit. *Makkelyk-Oud* eſt au nord : à l'entrée de cette baie, ſont trois Iſles. A un demi-mille au nord, eſt ſituée *Roode-Baay* (la *Baie Rouge*), on y entre en arrivant par le ſud. De *Roode-Baay* à *Zwarte Vogel-Baay* (*Baie de l'Oiſeau Noir*), on ſe dirige du nord à l'oueſt, & d'ici au nord-nord-oueſt, en paſſant par le *Waygat* (*Trou du Vent*), on court du nord-oueſt au nord.

Le *Waygat* eſt un canal, ou une paſſe entre le Continent & l'Iſle de *Diſco ;* il a trois milles de large. Le rivage de cette Iſle eſt en pluſieurs endroits bas & uni ; ſa côte eſt plus élevée en certains endroits auſſi, que par-tout ailleurs dans le Détroit de Davis. A l'entrée du *Waygat*, eſt une Iſle très-élevée ; on en trouve encore une plus petite un peu à l'oueſt ; les courans y ſont très-rapides & portent preſque toujours au nord. Le cours de *Roode-Baay* à l'Iſle de *Diſco*, eſt du nord-oueſt à l'oueſt. Cette dernière baie ſe trouve au 69me. degré 10 minutes ; ſon rivage eſt bas & plainier ; il s'élève peu à peu ; on y trouve un banc tout près de la côte. On reconnoît facilement cette baie à une montagne & trois colines ſituées immédiatement derrière elle.

Pour aller de l'Iſle de *Diſco* à *Liefde-Baay* (*Baie de l'Amitié*), on ſerre la côte à l'oueſt pendant l'eſpace de ſept milles. On trouve entre ces baies quantité de Baleines.

La plage, où la Baleine se tient ici, n'est pas d'une grande étendue; elle a à peine dix ou douze milles de l'est à l'ouest, & quatre ou cinq du sud au nord. On prend de temps à autre, quelques Baleines aux glaces occidentales du Détroit; mais la place la plus poissonneuse & la meilleure pour la pêche, est aux environs de l'Isle de *Disco*, & particulièrement au sud de cette Isle. Sa pointe méridionale est au 59me. degré 10 à 12 minutes; le Détroit se dirige depuis cette pointe fort loin vers le nord; mais on ignore encore où il aboutit. Le passage, quelque certain qu'il soit tenu par plusieurs Marins estimables, n'est pas encore trouvé; le fût-il, il paroît impossible de le franchir, parce que la glace qui l'obstrue, ne s'amollit pas & est toujours aussi ferme d'un bout de l'année à l'autre. Ceci paroît démontré non seulement par les observations de M. *Davis*, mais encore par celles que fit, en 1715, *L. Feykes Haan;* ce hardi Navigateur étoit parvenu jusques

près du 72me. degré ; arrivé au mois de Juillet à une petite Isle, sous ce même degré, il y trouva la glace immobile, dure & opposant une barrière qu'il étoit impossible de franchir. Il en conclut, avec raison, que le passage, s'il existoit, étoit impraticable (1).

---

(1) J'ai cru devoir traduire scrupuleusement, & presque littéralement, cet intéressant Chapitre. La route qu'on doit faire dans le Détroit de Davis, y est exactement tracée ; les Isles, les bancs, les écueils, les courans, tout y est indiqué avec la plus grande précision. On sent combien cet itinéraire est précieux pour les Pêcheurs qui entreprennent la navigation périlleuse du Détroit de Davis. Ce voyage est toujours accompagné de grands dangers. Si la pêche y est plus abondante que par-tout ailleurs, on y court aussi de plus grands risqués. (*Note du Traducteur*).



CHAPITRE XXXIX.

Balance générale des Profits & Pertes de la pêche au Détroit de DAVIS, *depuis 1719 inclusivement, jusqu'en 1778, inclusivement aussi.*

J'AI donné une balance générale des profits & pertes de la Pêche du Nord, depuis 1609 jusqu'en 1779 inclusivement (1). Je n'y ai pas compris la pêche au Détroit de *Davis*. On verra que celle-ci, quoique infiniment plus dangereuse & sujette à de plus grandes difficultés, est cependant beaucoup plus avantageuse.

Je suivrai, pour faire cette balance, la même méthode que j'ai employée pour faire la première. L'importance de ce chapitre, qu'on peut appeler un

(1) *Voyez* Tome I, Chapitre XIII, page 275 & suivantes.

Chapitre-Pratique, demande beaucoup de clarté & de préciſion.

Je diviſerai les ſoixante années, dont j'ai à faire la balance, en ſix Époques égales, de dix années chacune.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

De 1719 à 1728, inclusivement.

Navires équipés	748	Poissons pris.	1,251	
		Tonneaux de lard	74,152	
Frais ordinaires pour l'équipement de ces navires, } . . .	7,480,000 *flor.*	Quintaux d'huile	111,228	
Navires perdus. . . . 20, estimés	200,000	Prod., à 42 le quint.		4,671,576 *fl.*
		Fanons	3,336,800 *liv.*	
Frais pour l'extraction de l'huile & autres imprévus, } . . .	1,112,280	Produit à 164 fl. les 100 *liv.* . . .		5,472,352
Dépense totale	8,792,280	Recette		10,143,919

La Recette de ces dix années excède la dépense de la somme de 1,351,639 florins.

La balance est donc en faveur des Pêcheurs, pour chacune de ces dix années, de la somme de 135,163 $\frac{9}{10}$ florins.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

De 1729 à 1738, inclusivement.

Navires équipés, ...	975	Poissons pris	1,929
Frais ordinaires pour l'équipement de ces navires, . . .	9,750,000 *flor.*	Tonneaux de lard	101,861
Navires perdus, . . 14, estimés	140,000	Quintaux d'huile	152,791
Frais pour l'extraction de l'huile & autres imprévus, . . .	1,527,910	Prod., à 39 fl. le quint.	5,958,829 *fl.*
		Fanons . . . . 4,583,700 *liv.*	
		Produit à 214 fl. les 100 *liv.*	9,809,118
Dépense totale	11,417,910	Recette	15,767,947

La Recette de ces dix années excède la dépense, de la somme de 4,350,037 florins.

La balance est donc en faveur des Pêcheurs, pour chacune de ces dix années, de la somme de 435,003 $\frac{7}{10}$ florins.

TROISIEME ÉPOQUE.

De 1739 à 1748, inclusivement.

Navires équipés	368	Poissons pris	1,162
		Tonneaux de lard.	52,186
Frais ordinaires pour l'équipement de ces navires, . . .	3,680,000 *flor.*	Quintaux d'huile.	79,324
		Prod., à 45 fl. le quint.	4,569,580 *fl.*
Navires perdus . . . . 10, estimés	100,000	Fanons.	2,779,700 *liv.*
Frais pour l'extraction de l'huile & autres imprévus, ...	793,240	Produit à 124 fl. les 100 *liv.*	2,950,828
Dépense totale	4,569,580	Recette	7,520,408

La Recette de cette année excède la dépense, de la somme de 2,947,168 florins.

La balance est donc en faveur des Pêcheurs, pour chacune de ces dix années, de la somme de 294,716 $\frac{8}{10}$ florins.

QUATRIEME ÉPOQUE.

De 1749 à 1758, inclusivement.

Navires équipés. 340		Poiſſons pris 513	
Frais ordinaires pour l'équipement de ces navires, . . .	3,400,000 *flor.*	Tonneaux de lard. 32,957	
Navires perdus . . . . 6, eſtimés	60,000	Quintaux d'huile. 46,150	
Frais pour l'extraction de l'huile & autres imprévus, ...	461,500	Prod., à 52 fl. le quint.	2,399,800 *fl.*
		Fanons . . . . 1,384,500 *liv.*	
		Produit à 122 fl. les 100 *liv.*	1,689,090
Dépenſe totale	3,921,500	Recette	4,088,890

La Recette de cette année excède la dépenſe, de la ſomme de 167,390 florins.

La balance eſt donc en faveur des Pêcheurs, pour chacune des dix années, de la ſomme de 16,739 florins.

CINQUIÈME ÈPOQUE.

De 1759 à 1768, inclusivement.

Navires équipés	296.	Poissons pris.	818
Frais ordinaires pour l'équipement de ces navires, ...	296,000 *flor.*	Tonneaux de lard	36,219
Navires perdus, . . . 4, estimés	40,000	Quintaux d'huile	53,772
		Prod., à 60 fl. le quint.	3,226,320 *fl.*
Frais pour l'extraction de l'huile & autres imprévus, ...	537,720	Fanons . . . . 1,513,100 *liv.*	
		Produit à 167 fl. les 100 *liv.*	2,526,320
Dépense totale	3,537,720	Recette.	5,753,197

La Recette de ces dix années excède la dépense, de la somme de 2,215,477 florins.

La balance est donc en faveur des Pêcheurs, pour chacune de ces dix années, de la somme de 221,547 $\frac{7}{10}$ florins.

SIXIÈME ÉPOQUE.

De 1769 à 1778, inclusivement.

Navires équipés.	434	Poissons pris	1,313
Frais ordinaires pour l'équipement de ces navires, . . .	4,340,000 *flor.*	Tonneaux de lard	59,044
		Quintaux d'huile	85,396
Navires perdus, . . . 8, estimés	80,000	Prod., à 62 fl. le quint.	5,294,552 *fl.*
Frais pour l'extraction de l'huile & autres imprévus, ...	853,960	Fanons	2,561,880 *liv.*
		Produit à 120 fl. les 100 *liv.*	3,074,160
Dépense totale	5,273,960	Recette.	8,368,712

La Recette de ces dix années excède la dépense, de la somme de 3,094,752 florins.

La balance est donc en faveur des Pêcheurs, pour chacune de ces dix années, de la somme de 309,475 $\frac{2}{10}$ florins.

RÉCAPITULATION DE LA BALANCE.

Années.	*Dépense.*	*Années.*	*Recette.*
De 1719 à 1728	8,792,280 *flor.*	De 1719 à 1728	10,143,919 *flor.*
1729 — 1738	11,417,910	1729 — 1738	15,767,947
1739 — 1748	4,573,240	1739 — 1748	7,520,408
1749 — 1758	3,921,500	1749 — 1758	4,088,890
1759 — 1768	3,537,720	1759 — 1768	5,753,197
1769 — 1778	5,273,960	1769 — 1778	8,368,712
	37,516,610		51,643,073

La balance générale de ces soixante années est en faveur des Pêcheurs, de la somme de . . . . 14,126,463 *flor.*

Il y a donc eu, pour chacune de ces soixante années de pêche, l'une dans l'autre, pour profit, une somme de (1) . . . . 235,441 $\frac{3}{60}$.

(1) J'avois déjà donné cette balance, Tome premier, page 318. Mais j'ai cru devoir la donner encore à la suite du Chapitre précédent, qui traite uniquement de la pêche au Détroit de *Davis*. Il sera plus facile de la consulter.

L'année 1779 ne fut pas aussi heureuse ; quoiqu'on eût équipé quarante-cinq navires pour la Pêche au Détroit de *Davis*, & qu'il ne s'en perdit aucun, elle donna néanmoins une perte de 159,315 florins. La Pêche fut très-modique ; ces quarante-cinq navires ne prirent en tout que trente-cinq Baleines, & ils auroient dû en prendre au moins cent quatre-vingt-treize pour faire une pêche ordinaire. L'équipement des quarante-cinq navires & les frais ordinaires de fonte de lard,

&c., avoient coûté, . .	479,850 *fl.*
& la recette totale ne donna que	320,535 *fl.*
Perte	159,315 *fl.*

Je n'ai pas cru devoir répéter ici, la nomenclature des différens frais à faire pour l'équipement d'un navire destiné à la pêche de la Baleine. Je suis entré dans le plus grand détail à ce sujet, T. Ier., Chap. XIII, pag. 275

& ſuivantes juſqu'à la page 293 incluſivement.

La Pêche au Détroit de *Davis*, quoique beaucoup plus dangereuſe qu'au *Groenland*, eſt cependant plus profitable. On le prouve par un apperçu exact fait ſur les mêmes ſoixante années de pêche au *Groenland*, dont j'ai donné la balance pour le détroit de *Davis*. La Pêche au *Groenland*, depuis 1719 juſqu'en 1778 incluſivement, donna pour ces ſoixante années un profit net de . . . . 17,315,160 *fl.*

Cette ſomme diviſée par ſept mille deux cent quatre-vingt-quatre, nombre des navires employés à cette pêche pendant les ſoixante années, donne de profit pour chaque navire, une ſomme de . . . . 2,377 *fl.*

Pendant le même temps, il partit pour la Pêche du Détroit de *Davis*, trois

mille cent ſoixante-un navires, qui donnèrent de profit net, ...	14,126,509 *fl.*
Cette ſomme diviſée par trois mille cent ſoixante-un, nombre des navires envoyés au Détroit de Davis, donne pour chacun de ces navires, un profit de . . .	4,469 *fl.*
La balance eſt donc en faveur d'un navire pêcheur au Détroit de Davis, ſur un navire pêpêcheur au *Groenland*, d'une ſomme de	2,092 *fl.*

A la vérité, l'équipement d'un navire pour le Détroit de *Davis*, coûte 1000 florins de plus que pour l'équipement d'un navire deſtiné à la pêche du *Groenland;* ces frais extraordinaires de 1000 florins proviennent de ce que les navires pêcheurs pour le Détroit de *Davis*, partent un mois avant ceux

qui ſont deſtinés pour le *Groenland*, & que par conſéquent, leur voyage eſt plus long d'un mois. Néanmoins, il eſt toujours conſtant, qu'en général, la pêche au Détroit de *Davis*, eſt toujours plus lucrative qu'au *Groenland*. En voici la raiſon. Le Poiſſon, épouvanté par la chaſſe continuelle qu'on lui fait, ſe retire toujours de proche en proche, des plages dans leſquelles les Pêcheurs le pourſuivent. On a conſtamment remarqué cette fuite depuis le commencement de la Pêche. Il s'eſt toujours conſtamment enfoncé ſous les glaces les plus contiguës vers le nord, pour ſe ſouſtraire à la pourſuite de ſon ennemi. Chaſſé avec acharnement dans les baies du *Groenland*, il a cherché une retraite dans le Détroit de *Davis*, où les glaces ſont plus épaiſſes & plus continues; on l'y trouve donc avec plus d'abondance qu'au *Groenland* & que par-tout ailleurs dans les Mers du Nord. Il faut croire que s'il pouvoit ſe retirer encore plus loin, il le feroit.

La Pêche, dans les Mers du Nord, doit être confidérée fous deux rapports, pour l'apprécier à fa jufte valeur. Elle eft profitable aux *Armateurs*, fans doute, & c'eft ce profit affuré qui les détermine à mettre en avant des fonds confidérables pour la faire & à courir tous les dangers auxquels elle eft expofée. Mais cette pêche eft d'un profit bien plus réel pour l'État, par le grand nombre d'individus auxquels elle donne un moyen de fubfifter.

Les détails dans lefquels je fuis entré à ce fujet (1), démontrent ce fait. J'ajoute, avec confiance, que fi les profits de la pêche de la Baleine font fi avantageux pour le peuple Hollandois, ils doivent l'être bien davantage pour les François. Les Armateurs Hollandois pour la pêche de la Baleine, font obligés d'acheter à l'Étranger beaucoup d'objets qu'ils ne peuvent fe procurer chez eux,

---

(1) Tome I, page 285, jufqu'à la page 290 inclufivement.

tels que le merrein, pour les tonneaux, la farine pour le biſcuit, l'eau-de-vie; la bière, du moins l'orge & le houblon qui ſervent à la faire; les gages donnés aux Matelots étrangers, ſont en partie perdus pour le pays; le fer, &c. Tous ces objets ſe trouvent en France, & l'argent donné par les Armateurs François, pour ſe les procurer, ne ſortiroit pas du pays; il y formeroit, au contraire, une nouvelle branche de circulation.

On doit conſidérer encore comme un avantage précieux pour la France, la diminution du Commerce des Hollandois, en raiſon de l'état plus ou moins floriſſant de la pêche de la Baleine chez nous. Nous aurions moins d'huile de poiſſon & moins de fanons à acheter de l'Étranger; & l'argent qu'il en coûte pour ſe procurer ces deux objets, devenus d'une importance majeure, reſteroit dans le pays & feroit un grand encouragement pour les Armateurs de la pêche de la Baleine. Cette pêche

d'ailleurs entretiendroit un nombre considérable de Marins en activité, même en temps de paix, & formeroit des Matelots hardis, endurcis au travail, au froid, & accoutumés à des privations pénibles. Cet avantage n'est pas le moindre de ceux qui résulteroient de la pêche de la Baleine dans les Mers glaciales du Nord.

Il est cependant une dernière considération qui paroît être en faveur des Hollandois pour cette pêche. On ne peut disconvenir que les Hollandois, toutes choses étant égales, ne naviguent à moins de frais, que les autres Peuples navigateurs, & particulièrement que les François. Ils emploient beaucoup moins de monde, & leurs équipages sont toujours beaucoup plus foibles; les gages sont moindres, & la nourriture sur-tout des équipages Hollandois est très-frugale : on sait qu'ils sont parcimonieux en tout, & particulièrement dans leurs armemens; je n'en excepte pas même les armemens des vaisseaux

de guerre. Mais cet avantage, en ſuppoſant que nous ne puiſſions pas l'avoir comme eux, en mettant un peu plus d'économie dans l'équipement de nos vaiſſeaux de commerce, ne peut pas balancer tous ceux que nous aurions ſur eux, & que je n'ai fait qu'indiquer plus haut.



APPERÇU SUR L'HISTOIRE NATURELLE DU GROENLAND ET DE L'ISLANDE.

CHAPITRE XL.

Des différentes ſortes de Terres & de Pierres.

Le ſol du *Groenland* & de l'*Iſlande* méritent d'autant plus l'attention du Naturaliſte, que la différence des terres qui le compoſent, eſt moins variée; que leur nature & leurs propriétés ſont moins parfaitement connues. La mer qui entoure les côtes de ces continens, ſous la zone glaciale, ſemble les avoir englouties à pluſieurs repriſes; les glaces & la neige fondue qui ſe précipitent ſouvent du ſommet des montagnes qui couvrent ce ſol ſtérile, entraînent dans

le torrent, tout ce qui se trouve sur leur passage, & ne laissent, pour ainsi dire, que le squelette nu de la terre mère & propre à la production. Celle-ci n'est couverte que d'une couche légère d'argile, de sable ou de glaise.

L'Argile que l'on trouve dans le voisinage de *Godkaab*, est d'un bleu pâle; elle est mêlée de sable, sans humidité, sans tenue & sans vertu. On en trouve, ailleurs, une autre sorte qui a plus de blancheur; elle est d'un gris clair; elle reluit comme si elle contenoit quelques parcelles d'argent; elle va au feu & y résiste. On en trouve aussi, dans divers endroits, une sorte différente de ces deux. Cet Argile est mêlée avec du sable très-fin, elle est légère & reluit beaucoup; on s'en sert pour engraisser le peu de champs qu'on cultive sous cet âpre climat (1). On trouve

(1) Cette sorte d'Argile a la même vertu, qu'une espèce de terre grasse, qu'on nomme MARNE en France, & qui a la précieuse propriété d'engraisser les terres légères sur lesquelles on en met une couche

aussi,

aussi, quelquefois, une sorte particulière de sable mêlé avec cette glaise; il est d'un beau blanc, pesant, & ne ressemble pas mal à des petites perles. La plupart des terres sablonneuses du *Groenland*, tirent sur le gris, ou sur le brun foncé : il est vraisemblable que ces terres seroient fertiles, si elles recevoient de l'engrais, de temps en temps, & une culture plus soignée.

On trouve de la Tourbe dans les terres marécageuses; cette Tourbe est composée de boue sulfureuse, mêlée avec du gros & menu sable; ce dernier

---

tous les quatre à cinq ans. Cette sorte d'engrais a produit dans le *Bigorre*, dans l'*Estarac* & dans quelques autres cantons de la *Gascogne*, des effets merveilleux; on y a mis en plein rapport, des terres qui n'avoient pas même la vertu de produire des bruyères d'un demi-pied de hauteur. Il n'y a guère que 40 à 45 ans qu'on s'avisa, dans ces pays stériles, d'en faire l'essai; ces terres maigres produisent depuis de très-beau bled & même du *gros millet*. (Cette dénomination désigne en *Gascogne*, le *bled de Turquie*, ou le *bled d'Espagne*). On sait que cette plante ne fructifie que dans les terroirs les plus forts, & fortement engraissés. (*Note du Traducteur*).

eſt très-léger ; & il ſuffit de le ſoufler, pour le ſéparer de l'autre. Cette Tourbe n'eſt pas inflammable. La meilleure Tourbe eſt mêlée de mouſſe, d'herbes deſſéchées, de morceaux de bois, quelquefois de petites pierres (1) & de racines d'arbres qui en retiennent les élémens enſemble & lui donnent de la conſiſtance. On la trouve dans les terres baſſes, en partie ſur un fond ſablonneux, en partie ſur un fond rocailleux. Cette ſorte de tourbe renferme auſſi de très-petits coquillages, qu'on ne trouve qu'ici, ſur ce continent : ces coquillages & ceux des moules qui y ſont abondantes, feroient croire que ces terres ont été couvertes jadis par la mer (2). La meilleure Tourbe ſe trouve

(1) Sans doute que ces pierres tiennent un peu de la nature de la *Pierre-à-chaux*.

(2) Preſque tous les Savans, les Naturaliſtes ſurtout, ſe ſont exercés par des diſſertations nombreuſes, à prouver que les coquillages qu'on trouve dans le ſein de la terre, même ſur les plus hautes montagnes, ſont des témoins irréfragables d'un déluge univerſel, qui doit avoir eu lieu à une époque quelconque. Il feroit

ſur les cîmes des rochers dans les Iſles déſertes : elle n'eſt autre choſe que la fiente des oiſeaux qui font leur ponte dans ces Iſles, mêlée avec la mouſſe. Ces couches de fumier ont dû, avec le temps, former une croûte très-épaiſſe ſur la pointe des rochers ; en effet, elle a ſouvent juſqu'à deux pieds d'épaiſſeur ; elle eſt très-dure, on la taille difficilement pour lui donner la forme ordinaire de la Tourbe ; elle brûle très-bien & donne une flamme fort claire.

Les montagnes du *Groenland* ſont trop inacceſſibles, pour y faire des obſervations aſſez ſuivies & aſſez exactes, propres à déterminer la nature des élémens de la roche qui forme ces montagnes. On peut cependant ſuppléer juſqu'à un certain point, à ce défaut, en examinant avec ſoin les pièces qui

---

moins difficile de prouver que les terres baſſes, qui aboutiſſent aux côtes des mers du pole, ont été plus d'une fois la proie de l'élément le plus furieux, & plus difficile à contenir ici, que par-tout ailleurs.

ſe détachent continuellement de la ſurface des montagnes, & qui forment des rochers de différentes grandeurs. Les montagnes les plus voiſines du pole ſont plus belles que celles qui s'en écartent; auſſi y voit-on moins de neige & de glace que ſur les autres : les plus méridionales du Groenland n'en ſont preſque pas couvertes. Elles reſſemblent aſſez à un rocher grisâtre, qui ne préſente ni couches ni veines : on n'y trouve ordinairement de la neige que dans les crevaſſes; c'eſt ſur les larges plateaux des hautes montagnes du centre du *Groenland*, que la neige & la glace paroiſſent avoir établi leur demeure éternelle. Il ſe détache, de temps à autre, de la cîme de ces montagnes, des pièces énormes qui, ſe briſant dans leur chûte, viennent former à leur pied, des amas de rochers, qu'on prendroit de loin pour les ruines d'une ville. On peut, à la vérité, y faire des obſervations utiles, mais il eſt très-dangereux de s'expoſer au milieu de ces

débris : on ne peut en approcher qu'avec des peines infinies ; il faut grimper ſur les uns, ſauter de l'un à l'autre, & cet exercice violent expoſe l'Obſervateur à ſe caſſer le col, & à reſter enſeveli dans les précipices formés par l'écart de ces roches : on riſque d'ailleurs d'être écraſé par les pièces énormes qui ſe détachent preſque continuellement de ces montagnes : on reconnoît néanmoins que ces roches ſont compoſées de toutes ſortes de matières hétérogènes. Les rochers qui bordent le rivage, ainſi que ceux qu'on trouve dans les Iſles, ſont très-compactes ; ils ſont auſſi durs que le marbre, les flots de la mer, en ſe briſant contre eux, leur donnent un beau poli ; ils renferment beaucoup de cavités d'un pied & d'un pied & demi de largeur ; la profondeur en eſt exactement perpendiculaire : on la diroit tirée au cordeau. On y trouve diverſes pierres incruſtées les unes dans les autres, telles que du granit, &c. Peu de ces rochers ſont

formés de couches régulières, posées les unes sur les autres, comme la pierre dont les élémens sont du sable; les veines qu'on y apperçoit, sont rarement parallèles à l'horizon; elles vont presque toujours en divergeant.

La pierre de ces rochers est dure & blanchâtre; ses parties élémentaires sont du gros sable, de l'argile, ou même du sable fin & léger : cette pierre est de la même nature que la pierre des carrières, ou de celle des meules. On y en trouve aussi d'un poli facile & très-fin; la couleur de celle-ci tire sur le rouge, ou sur le jaune : il y a encore une sorte particulière, qui renferme de petites parties luisantes, comme du crystal, & qui se fend aussi facilement que l'ardoise. Les Groenlandois les plus méridionaux, font usage d'une sorte particulière de pierre composée d'un sable rouge, très-fin; elle peut être façonnée; on y voit de petites taches blanches; elle est susceptible d'un poli aussi beau que celui du marbre; on

pourroit l'employer dans la conſtruction des édifices.

Le Marbre eſt très-commun ſur les bords de la mer ; on y en trouve de toute ſorte de couleurs ; mais le noir & le blanc, bien veinés, ſont ceux qu'on y trouve plus fréquemment. Les rivages ſont couverts de gros morceaux de Marbre rouge, veiné de blanc ; quelquefois ces veines ſont vertes, ou même de toute autre couleur. Ce Marbre eſt de lui-même ſi poli, qu'il diffère peu du plus beau Marbre d'Italie : les vagues leur donnent ce poli, en ſe briſant contre cette eſpèce de roche.

On trouve peu de véritable Ardoiſe dans le *Groenland.* On y trouve, à la vérité, par-ci, par-là, quelques pierres minces, aſſez ſemblables par leur couleur, à l'Ardoiſe ; la mer toujours houleuſe dans ces parages, en détache ſouvent de larges pièces quarrées. Les Groenlandois emportent chez eux, comme une rareté, des morceaux d'une pierre blanche, qui eſt preſque

transparente; elle est cassante, & si tendre qu'on la coupe sans peine avec un couteau ordinaire. On trouve aussi, dans le sud du *Groenland*, de l'Albâtre d'une blancheur éblouissante, il n'a ni le luisant, ni le poli de l'Albâtre ordinaire; il donne une poussière très-douce lorsqu'on le coupe.

On y trouve aussi plusieurs sortes d'une pierre qui résiste au feu; elle est transparente; mais on ne peut pas la tailler en carreaux assez grands pour s'en servir à la place du verre, comme on se sert en Russie & ailleurs, du verre dit de *Moscovie*.

On trouve, particulièrement aux environs de *Baalsrivier*, une pierre douce, dont on fait des vases. On la prend souvent mal-à-propos pour du Marbre bâtard. On la trouve dans des creux profonds entre les rochers. Il y a une sorte de cette pierre qui est de couleur *verd-de-mer;* elle est aussi jaspée de jaune, de rouge, &c.; mais ces diverses couleurs sont rarement transparentes.

Cette pierre eſt un compoſé de craie très - fine & très - tendre ; elle caſſe facilement ; néanmoins elle eſt très-compacte & fort peſante ; elle n'eſt point par couches dans la carrière d'où on la tire ; ce qui empêche qu'on puiſſe l'enlever par gros quartiers ; elle eſt plus douce ſous le rabot, & elle ſouffre la tarière plus facilement que le bois même ; en la frottant avec de l'huile, elle prend le poli & le luiſant du marbre ; elle n'eſt point ſpongieuſe, elle durcit au feu : on en fait les meilleurs creuſets ; les Groenlandois en font auſſi des coupes & des lampes. Les vaſes de cette terre, n'étant pas ſujets aux grands inconvéniens de ceux de cuivre ou de fer, pour la cuiſſon des alimens, ſont fort recherchés en Danemarck : on n'en trouve que dans les premières maiſons. *Crantz* aſſure que cette terre eſt bien au-deſſus de la faïence de *Chiavena*, ſur le *Lac de Côme*, ſi renommée dans toute l'Italie.

L'*Amiante* (1) eſt très-commune dans les montagnes du *Groenland ;* elle y eſt en forme d'éclats de bois : c'eſt un tiſſu de fils qui n'ont pas plus d'un doigt de longueur, & poſés à diſtances égales. Si l'on caſſe l'Amiante avec précaution, la coupure offre une ſurface dure & unie ; mais lorſqu'on la briſe, elle ſe réſout en filamens d'une blancheur extraordinaire. On prépare l'Amiante, en la battant & en la mettant dans l'eau chaude pour l'adoucir, & lui faire perdre une partie de la chaux qui ſert de ciment aux fils élémentaires dont elle eſt compoſée. L'Amiante ainſi préparée, on la met dans un tamis pour l'égoûter & la ſécher, on la carde enſuite, comme de la laine, on la file, on la met en pelote, & on la prépare comme ſi l'on vouloit en faire une toile : la ſingulière propriété de ce tiſſu, eſt de pouvoir être purifié au feu, ſans être combuſtible : cette propriété

---

(1) *Asbeſte.*

eſt connue. On raconte, comme un fait, que les Anciens ſe ſervoient de ces ſortes de toiles pour enſevelir les morts. Les Tartares en font des bourſes. On peut s'en ſervir auſſi comme de papier ; on en fait des mêches de lampe, en prenant le ſoin de lès purifier de temps en temps ; les *Groenlandois*, peu induſtrieux, ſe contentent de ſe ſervir des filamens de cette pierre en guiſe d'allumettes, après les avoir trempés dans l'huile de poiſſon : ces allumettes brûlent ſans s'uſer.

Quoique la nature ſemble avoir condamné les *Groenlandois* à une éternelle pauvreté, il eſt pourtant chez eux des pierres fines, ou qu'ils ne connoiſſent pas, ou qu'ils mépriſent : ce peuple, cependant, eſt jaloux de notre luxe & lui porte envie. *Crantz* aſſure avoir trouvé dans les montagnes du *Groenland*, du *Jaſpe jaune & rouge*, veiné d'un blanc tranſparent.

On trouve auſſi dans ces montagnes, du *Quartz* & du Cryſtal en gros

morceaux; il s'y en trouve une ſorte qui eſt jaune & qui a beaucoup de rapport avec la *Topaſe;* il y en a encore une autre ſorte qui, comme l'*Opal*, varie ſa couleur; elle eſt tantôt jaune, tantôt bleue.

Crantz prétend que le Grenat du *Groenland* eſt une ſorte de Quartz, parce que, dit-il, on le trouve dans les fentes des rochers les plus élevés, en gros morceaux irréguliers; mais comme il eſt très-dur, & que ſa couleur tranſparente tire ſur le violet, les Lapidaires le placent au rang du Rubis. Il eſt dommage qu'il ſoit ſi caſſant, & qu'en le travaillant, on ne puiſſe en conſerver qu'une petite pierre de la groſſeur d'une fêve.

« J'ai en ma poſſeſſion, dit encore » le même Naturaliſte, des pièces » de cryſtal hexagones, de couleur » d'acier : elles étoient adhérentes les » unes aux autres; la plus petite étoit la » plus belle. J'ai vu des pierres bril- » lantes, dont le fond, quoique d'un

» beau blanc, jetoit des rayons couleur
» de feu ».

Il y a auſſi au *Groenland*, des pierres tranſparentes qui reſſemblent à la Porcelaine de la Chine ; elles ſont larges & unies ; elles ont deux feuilles adhérentes l'une ſur l'autre & liées par une ſorte de cole rougeâtre : quand on les frappe, elles donnent du feu comme les pierres à fuſil ; mais elles ne ſont pas de la même famille de ces dernières, puiſqu'on n'en trouve pas au *Groenland*.

Il paroît que les montagnes du *Groenland* ne ſont pas abſolument dépourvues de *Minéraux* & de *Métaux ;* on en juge par la nature du ſol même, obſervée avec attention ; mais comme il ſeroit impoſſible d'y faire des fouilles & d'aller arracher ces Métaux, quelque précieux qu'ils puiſſent être, dans les profondes cavités qui les renferment, par le manque abſolu de bois ſi néceſſaire à l'exploitation des mines, on ne doit pas penſer à une entrepriſe dont les frais excéderoient de beaucoup le gain.

On trouve au *Groenland*, du Fer & une ſorte de Cuivre ; on diroit même, à l'aſpect de certains rochers, dont la ſurface eſt verte & bleuâtre, qu'ils renferment du véritable Cuivre.

Les Pierres-à-Chaux renferment auſſi, quelquefois, une ſorte de Borax, en partie compacte, en partie par couches. Les *Groenlandois* ont auſſi trouvé de temps à autre, de grands & petits morceaux de métal, que l'on prendroit au poids & la couleur, pour de l'or, & qui, d'après l'épreuve, n'eſt autre choſe que du Bronze, ou du métal de cloche.

On y trouve auſſi des Marcaſſites ; elles reſſemblent au Cuivre, & donnent du feu, lorſqu'on les bat avec un briquet d'acier ; elles ſont ordinairement en pièces plates & quarrées ; ſouvent auſſi ces pièces réſultent de pluſieurs couches poſées l'une ſur l'autre.

On ne croit pas que les Groenlandois aient du *Salpêtre*, de l'*Alun* & du *Vitriol*, quoiqu'ils aſſurent qu'une ſource

minérale, qui feroit, felon eux, dans la partie méridionale de leur pays, en fourniffe en abondance. Ils croient que l'eau de cette fource eft médicinale & a la vertu de préferver leurs pelleteries de la vermine. La Pierre-Ponce eft rare au *Groenland;* on en trouve cependant quelques morceaux de couleur blanche, & de grife, mais beaucoup plus de couleur noire; il eft vraifemblable que la mer la jette fur le rivage, après l'avoir reçue des Volcans de l'*Iflande.*

LE BASALTE. L'*Iflande* eft, fans doute, la portion de la terre connue, où ce produit de la nature foit & plus multiplié, & plus étonnant. L'Ifle de *Staffa*, une de celles de la mer d'Écoffe, offre néanmoins un monument qui appartient tout à la nature, & auquel l'art n'a aucune part. C'eft là fameufe *Grotte* de *Bafalte*, dite communément la *Grotte de Fingal.* « Si » l'art excite notre admiration (dit le Traducteur des Lettres fur l'*Iflande*), » lorfque fans s'écarter des règles qui

» lui ſont preſcrites, il obſerve un
» ordre & une régularité qui frappent
» la vue & lui plaît, combien ne de-
» vons-nous pas être ſurpris en voyant
» la nature elle-même ſe complaire à
» une régularité infiniment ſupérieure
» à tout ce que l'art a jamais produit
» de plus beau dans ce genre?...... Com-
» bien les Portiques des Anciens ne
» brillent-ils point à nos yeux, par la
» magnificence étalée dans les deſ-
» criptions qu'on en a faites, & com-
» bien ne ſommes-nous pas ſaiſis d'ad-
» miration, en voyant les colonnades
» de nos édifices modernes! Mais quand
» on a vu la *Grotte de Fingal*, formée
» par la nature, dans l'Iſle de *Staffa*,
» il n'eſt plus poſſible d'établir de com-
» paraiſon : on eſt forcé de convenir
» que ce morceau d'architecture exécuté
» par la nature, ſurpaſſe de beaucoup
» celui de la colonnade du Louvre,
» celui de St.-Pierre à Rome, & même
» ce qui nous reſte des ruines de *Pal-*
» *myre* & de *Pæſtum*, enfin tout ce
» que

» que le génie, le luxe & le goût » des Grecs a pu inventer (1). » Je donnerai ci-après la description de cette merveille, unique dans son espèce.

Quelle est la nature du *Basalte?* Tous les Naturalistes conviennent que c'est une *Matière volcanique*, poussée avec violence par l'action du feu des fournaises souterraines, sur lesquelles sont assis les volcans. Les Naturalistes s'accordent encore à dire que par-tout où l'on trouve des Basaltes, il y a nécessairement ou des volcans éteints, ou des volcans en activité : tous enfin nous donnent une description des Basaltes, mais aucun d'eux ne nous a encore donné une définition exacte du *Basalte;* aucun n'a encore fixé avec précision les élémens qui composent l'essence de cette matière volcanique. Le *Basalte*, cependant, n'est pas rare; on en trouve même en France, dans plusieurs de nos ci-devant Provinces,

(1) Lettre XXIV sur l'*Islande*, pag. 375 & 376.

comme en *Auvergne*, en *Dauphiné*, dans le *Vivarais*, &c. Nos Naturalistes François, tels que M^rs^. *Buffon*, *Bomare*, *Fourcroi*, *Chaptal*, ont donné des essais sur le *Basalte*, mais aucun d'eux, même d'après des expériences réitérées & faites avec soin, n'est parvenu à des résultats propres à lever toute incertitude sur les véritables élémens de cette matière volcanique. Les Naturalistes étrangers n'ont pas été plus heureux. La Nature a donc ses secrets, ou plutôt ses mystères impénétrables! C'est contre ces secrets que vient se briser l'orgueil de ces hommes qui veulent tout soumettre au raisonnement, & ne croient rien dans la Nature, comme dans la Religion, au-dessus de la raison humaine. L'apperçu des systêmes *sur le Basalte*, des Naturalistes les plus connus & qui méritent mieux de l'être, me paroît propre à piquer la curiosité du Lecteur, à lui donner même quelques notions utiles sur une matière peu connue, quoique infiniment intéressante.

« L'une des premières choses qui » s'offrent à nos considérations, c'est » cette immense continuité de *Basaltes* » & de *Laves*, lesquels s'étendent tant » à l'intérieur qu'à l'extérieur des ter- » reins volcanisés. Ces Basaltes & ces » Laves, contenant une très-grande » quantité de matières ferrugineuses, » doivent être regardés comme autant » de conducteurs d'électricité : ce sont, » pour ainsi dire, des barres métal- » liques, c'est-à-dire, des conducteurs » à plusieurs centaines de lieues du » fluide électrique, & qui peuvent le » transmettre, en un instant, de l'une » à l'autre de leurs extrémités, tant » à l'intérieur de la terre qu'à sa sur- » face. L'on doit donc rapporter à cette » cause, les commotions & tremble- » mens de terre qui se font sentir, » presque en même temps, à des dis- » tances très-éloignées (BUFFON.) (1) »

(1) Histoire Naturelle des Minéraux, Tome IX, *in*-12, édit. de 1788, pag. 30 & suiv.

Buffon nous apprend ſeulement que le *Fer* entre, pour la plus grande partie, dans la matière première des *Baſaltes.* Il paroît confondre la matière de la Lave, avec celle du *Baſalte*, & ne s'occupe plus, dans tout cet article, que des propriétés électriques de ce minéral. Si le ſyſtême de Buffon eſt auſſi vrai, ſur les propriétés du *Baſalte*, qu'il eſt bien expoſé, nous ſommes parfaitement inſtruits des cauſes des tremblemens de terre, de l'inclinaiſon de l'aiguille de la bouſſole, &c. Voilà, ſans doute, des découvertes très-importantes. Mais Buffon nous laiſſe toujours dans l'incertitude ſur les autres élémens qui concourent avec les *parties ferrugineuſes*, à former la matière eſſentielle du *Baſalte.* Ce Naturaliſte dit affirmativement, pag. 107, « que les *Baſaltes* & les Laves peu-» vent former, non-ſeulement de » nouvelles mines de Fer, mais auſſi » de véritables maſſes d'Aimant, car » leurs colonnes ont ſouvent des poles

» bien décidés d'attraction & de ré-
» pulsion ».

On voit que Buffon ne traite cette matière importante qu'en physicien ; il ne fait mention d'aucune opération chimique qui ait été faite sur le *Basalte*.

« *Basaltes*. Ce nom désigne en Miné-
» ralogie, une espèce de Pierre de
» Touche propre à éprouver les Mé-
» taux..... C'est une pierre dure dont
» Pline a parlé le premier, & qu'il dit
» se trouver en Éthiopie (BOMARE) ».

Si la pierre dont *Pline* a parlé le premier, est le *Basalte* que nous connoissons, l'Éthiopie n'est pas le seul pays qui possède cette pierre précieuse. On pourroit cependant douter que cette pierre, dont *Pline a parlé le premier*, fût notre *Basalte* Européen. Car ce Naturaliste dit que l'Empereur Vespasien fit faire, d'une seule colonne de ce *Basalte, une statue entière, avec seize enfans, qu'il dédia au Nil, dans le Temple de la Paix*. Il seroit difficile de soumettre

avec ſuccès, le *Baſalte* Européen à l'épreuve du ciſeau.

« Selon *Bomare*, cette pierre, (*le*
» *Baſalte*) eſt d'un tiſſu ſerré, fait feu
» avec le briquet, & prend un beau
» poli; elle eſt brillante dans ſes frac-
» tures; on n'y découvre point de corps
» étrangers, ni bulles, ni pores : ſa
» dureté la *rend difficile à être travaillée*;
» elle peut ſervir de Pierre de Touche
» pour eſſayer les Métaux; elle ne ſe
» calcine point au feu ordinaire; elle y
» acquiert une couleur ferrugineuſe &
» ſe convertit à l'aide de la ſoude, dans
» un feu violent, en un verre noir ».

Bomare aſſure que le *Baſalte* du Nord eſt bien différent (1).

Ce Naturaliſte ſe contente de décrire la pierre qu'il nomme *Baſalte*, ne dit pas même expreſſément, comme Buffon, qu'elle contient des parties ferrugineuſes; il dit ſeulement qu'*elle acquiert au*

(1) Dictionnaire raiſonné univerſel d'*Hiſtoire Naturelle*, quatrième édition, Tome II, pag. 93 & ſuiv. CINQUIÈME SORTE DE SILEX.

feu, une couleur ferrugineuſe. On n'eſt donc pas mieux inſtruit ſur la *matière eſſentielle* du *Baſalte*, après avoir lu cet article de Bomare, qu'on ne l'étoit avant de l'avoir lu.

J'obſerve qu'il ſeroit difficile de concilier ſon ſyſtême avec celui de *Buffon ;* d'où l'on peut conclure que les pierres, ou les Minéraux auxquels on donne indiſtinctement le nom de *Baſalte*, ne ſont pas tous de la même nature, & qu'ils diffèrent eſſentiellement entre eux par des propriétés très-prononcées.

(CHAPTAL). L'article *Baſalte* de ce Chimiſte judicieux, & l'un des opérateurs les plus ſcrupuleuſement exacts, comme l'un des plus éclairés, m'a paru très-propre à donner l'idée la plus juſte ſur la nature du *Baſalte* d'Europe. Quoique ſon ouvrage ſoit à ſa troiſième édition, il n'eſt cependant pas ſous la main des Lecteurs ordinaires. Tous ceux qui ont quelque teinture de Chimie, ou qui ont un attrait particulier pour cette ſcience, ſe ſont procuré, ſans doute, l'excellent

ouvrage du C. *Chaptal ;* mais l'étude de cette ſcience n'eſt pas généralement du goût de tous les Littérateurs; elle ſuppoſe d'ailleurs des talens particuliers uniquement propres à la Chimie. C'eſt en faveur des curieux ſeulement que je vais rapporter l'article intéreſſant du C. *Chaptal* ſur le *Baſalte.*

« Le Baſalte ſe diſtingue en Baſalte
» priſmatique, à 3, 4, 5, 6, 7 pans,
» en Baſalte en table, en Baſalte en
» boule.

» La Lave ſe diſtingue en Lave com-
» pacte, Lave poreuſe, Lave en larmes,
» &c. (1)

» Pluſieurs Naturaliſtes ont placé le
» Baſalte avec les Schorls, & quelques-
» uns leur ont aſſigné à tous une même
» origine. Il paroît néanmoins, aſſez
» généralement convenu, que le *Ba-*
» *ſalte* eſt le produit du feu. Il diffère
» quelquefois des Schorls, dans l'ana-
» lyſe chimique, en ce qu'il ne donne

(1) Voilà d'abord une diſtinction bien marquée entre la *Lave* & le *Baſalte.*

» pas toujours de la terre Magnesiène (1).
» La couleur du Basalte est d'un gris
» foncé, presque constamment recou-
» vert ou enveloppé d'une croûte fer-
» rugineuse, moins noircie que l'inté-
» rieur ; le fer y a passé à l'état d'ocre.

» Sa forme est constamment prisma-
» tique ; elle est l'effet naturel du
» retrait qu'a souffert la matière en se
» refroidissant.

» Le Basalte se convertit au feu,
» en verre du plus beau noir. Cette
» propriété, reconnue par tous les chi-
» mistes, m'engagea à le faire fondre
» & à le souffler en bouteilles. On y
» réussit parfaitement à la verrerie de
» *Gilly*, d'Alais, & à celle de *Giral*,
» à Erepian. Je conserve encore les
» premiers vases de cette matière ; ils
» sont du plus beau noir, d'une légèreté
» étonnante, mais sans transparence.
» Enhardi par ces premiers succès, je

(2) Buffon soutient le contraire ; mais ce Naturaliste n'a pas soumis le Basalte aux opérations chimiques.

» priai *Castelviel*, propriétaire d'une » autre verrerie, de vouloir bien se » prêter à faire quelques expériences, » & à force des tâtonnemens, nous par- » vînmes à fabriquer des bouteilles » verds d'olive, qui joignoient une » légèreté extrême à une solidité vrai- » ment étonnante. Le Basalte pilé, » la soude & le sable employés à pro- » proportions à peu-près égales, for- » moient leur composition. Les pro- » priétés de ces bouteilles, constatées » par mes propres expériences, & par « celles que *Joly de Fleuri*, alors Con- » trôleur-Général, avoit ordonnées, les » rendoient précieuses au Commerce, » & *Castelviel* ne pouvoit pas fournir à » toutes les demandes qui lui étoient » faites. Sa fabrication se soutint avec » succès pendant deux ans ; mais au » bout de ce temps-là, la supériorité » des bouteilles cessa d'être la même. » Le fabricant recevoit des reproches » du consommateur, & ce superbe » établissement perdit, peu-à-peu, de

» ſon activité & fut enfin abandonné (1).

» Depuis cette époque, j'ai fait » quelques expériences en grand, & » j'en ai tiré quelques réſultats qui » peuvent ſervir à ceux qui voudroient » ſuivre cette branche d'induſtrie. ».

Le C. *Chaptal* continue cet article intéreſſant, par des obſervations très-judicieuſes & confirmées par les expériences qu'il a faites, ſur les procédés à ſuivre dans la fonte des Baſaltes, pour en faire une des matières principales qui entrent dans la compoſition du Verre à bouteille. Ceux qui déſireroient les mettre à profit, peuvent conſulter ſon ouvrage, à l'article cité,

---

(1) La manie déſaſtreuſe de tous les Fabricans, dans tous les genres, eſt de ſe négliger, lorſque leur réputation, & ſur-tout leur fortune eſt faite. Cet égoïſme crapuleux fait un tort immenſe au commerce. Il eſt ſur-tout un obſtacle invincible au perfectionnement des arts. Eſt-ce légèreté, eſt-ce défaut de vrai patriotiſme en France ? Le François malheureuſement pèche plus que tout autre peuple par ces deux mauvaiſes qualités, & le commerce national en ſouffre des dommages incalculables.

p. 126, 127, 128 & 129. Il ajoute, dans une de ces obſervations,

« Que le ſeul parti qu'on puiſſe tirer » de la *Lave* fondue ſans addition, » c'eſt de la couler & d'en former des » pavés & des chambranles de chemi- » née, &c., &c. La facilité avec la- » quelle on la fond au charbon de » pierre, rendroit ces ouvrages peu » coûteux, & on pourroit aiſément » les décorer, en y incruſtant des cou- » leurs métalliques (1).

---

(1) Je remarque que le C. Chaptal paroît confondre ici, la Lave ordinaire des volcans, avec le Baſalte proprement dit, c'eſt-à-dire avec ces colonnes étonnantes ſorties d'un ſeul jet, du milieu des fournaiſes ſouterreines, par des éruptions extraordinaires. La matière de ces colonnes, qui, comme nous le verrons plus bas, ont juſqu'à 30 pieds d'élévation, doit être d'une nature différente de celle de la Lave ordinaire, & néceſſairement beaucoup moins fluide ; à moins qu'on ne diſe, que le froid dans les terres les plus au Nord, a ſaiſi avec plus de force la matière fluide en ſortant en pyramide, du cratère du volcan, & l'a ſubitement refroidie au point de former une colonne ſolide ſur le ſol où elle a été jetée : ce qui ne peut avoir lieu pour les volcans du Midi, tels que ceux d'Italie, où la Lave ſe

» On a assimilé au Basalte, une pierre
» connue sous le nom de *Trapp* (1).
» Elle s'en approche par plusieurs pro-
» priétés essentielles ; la couleur, la
» forme, la pesanteur : la nature des
» principes paroissent les confondre,
» comme l'a prouvé *Bergman*, par le
» beau rapprochement qu'il a fait de
» ces deux pierres, dans son analyse
» des produits volcaniques de l'*Islande*.
» Mais ce même Chimiste a démontré
» qu'elles différoient sous plusieurs
» points de vue. Le *Trapp* ne présente
» aucun caractère qui puisse faire soup-
» çonner une origine volcanique ; il se
» trouve en Suède, dans les Montagnes
» de première origine, & sur des

répand en fluide, & ne perd de sa chaleur, que pro-gressivement ; elle ne la perd même totalement, que plusieurs semaines après qu'elle a été jetée sur les terres environnantes.

(1) BERGMAN étoit *Hollandois* d'origine. Il n'est pas surprenant qu'il ait donné ce nom à la pierre dont il est ici question, puisque la marche d'un escalier se nomme en Hollande *Trapp*. Toujours la partie y est prise pour le tout ; & l'escalier entier se nomme *de Trapp*.

» couches de Granit ou de Schiste, » quelquefois même sur des bancs de » pierre Calcaire.

» Le *Trapp* des Montagnes de *Westrogohie*, est ordinairement en cubes » quarrés, irréguliers, & c'est cette » ressemblance avec les marches d'un » escalier, qui a donné lieu à cette » dénomination. Il présente aussi la » forme du Prisme triangulaire, mais » rarement ; quelquefois il ressemble à » d'immenses colonnes.

» Le Trapp a fourni à *Bergman* les » mêmes principes & presque dans la » même proportion que le Basalte ; » la différence est à peine d'un centième, & cette variété se trouve » souvent dans les morceaux du même » Basalte ».

D'après cet aveu de *Bergman*, l'on ne voit pas trop pourquoi le *Trapp* ne seroit pas du véritable *Basalte*, & conséquemment une production volcanique, qui remonteroit à un temps immémorial. Le systême de Buffon, exposé plus

haut, ſembleroit appuyer cette conjecture, & réſoudroit paſſablement bien l'argument qu'on pourroit oppoſer, par rapport au lieu où l'on trouve le Trapp de *Bergman*, qu'il dit être *Montagne d'origine*.

Le premier des Naturaliſtes François qui ait regardé le Baſalte comme une *production volcanique*, eſt M. *Deſmarets*. Cet Auteur fit un Mémoire ſur ce ſujet, & le préſenta à l'Académie des Sciences, à Paris, en 1765. Son opinion ne fut d'abord regardée que comme une conjecture haſardée; les recherches faites après lui, ont concouru à prouver que cette conjecture étoit un fait, duquel il n'eſt plus permis de douter.

On ne connoiſſoit, avant lui, en Europe, d'autres colonnes de Baſalte, que celles qui forment la fameuſe *Chauſſée des Géans*, en Irlande; la plupart des Minéralogiſtes les regardoient alors comme des cryſtalliſations.

L'*Iſlande* eſt, peut-être, de toutes les portions du Globe, celle où l'on

trouve le plus fréquemment ces colonnes de *Basalte*.

Voici comment s'exprime, à ce sujet, l'auteur de la traduction des *Lettres sur l'Islande*.

« On sait que ces sortes de colonnes » sont très-communes en *Islande*. On » en trouve même divers détails dans » la description physique qui a déjà » été donnée de ce pays, par M. *Egger* » *Olassen*, aux p. 315, &c. Le peuple » croit que ces colonnes ont été entas- » sées par les Géans de l'ancien temps, » qui y ont employé des forces sur- » naturelles, ce qui leur a fait donner » le nom *Trolla-Hland* (Sorciers), » *Trollkoungardur* (Demeure des Sor- » ciers), que portent plusieurs de ces » endroits. Ces colonnes ont le plus » généralement depuis trois jusqu'à sept » faces, quatre à six pieds d'épaisseur, » & douze à seize pieds de longueur » sans séparation horizontale. Quelque- » fois ces Basaltes n'ont de hauteur » que de six pouces jusqu'à un pied,

» &

» & alors ils ſont très-réguliers comme » ceux de *Videy*, dont on ſe ſert pour » faire des baies de croiſées & de portes » (*Chambralles*). Dans d'autres endroits, » on les voit ſur les montagnes, ne » montrant qu'une tête pointue, ou » au milieu de la Lave, mais encore » plus ſouvent dans le Tuf. Dans » d'autres, ces Baſaltes ſont entière- » ment renverſés & il n'en paroît que » des morceaux, tandis qu'ailleurs ils » forment des chaînes de plus de trois » lieues de longueur.

» Cette pierre ſe montre dans la » montagne de *Klockeberg*, dans le » Sacefieldsnae-Syſſel, d'une manière » toute différente de tous les autres » endroits d'Iſlande. Les colonnes qui » couvrent la cîme de la montagne, » ſont dans une direction horizontale; » vers le milieu, elles ſont en talus, » & au pied, elles ſont dreſſées per- » pendiculairement, & dans quelques » endroits, courbées en demi-cercle, ce » qui paroît indiquer une action du feu

» ſur les colonnes très-violente, lorſ-
» qu'elles avoient déjà pris conſiſtance;
» car preſque par-tout, ou au moins dans
» bien des endroits, ces colonnes ſont
» abſolument perpendiculaires ; & il
» eſt viſible, par leur conſervation &
» leur configuration, que le feu les a
» fait fondre dans la direction perpen-
» diculaire.

» Quant à la matière qui compoſe
» les Baſaltes, elle eſt, dans beaucoup
» d'endroits, la même que celle des
» colonnes du *Staffa;* dans d'autres,
» elle eſt plus poreuſe, tirant ſur le
» gris. Un Naturaliſte curieux & atten-
» tif, qui auroit le temps & les talens
» néceſſaires, trouveroit, peut-être,
» en *Iſlande*, les différentes gradations
» entre la Lave la plus groſſière & les
» colonnes de Baſalte le plus fin ».

On trouve dans la même Lettre ſur l'*Iſlande*, de laquelle j'ai extrait ce morceau, une partie du Journal de M. *Banks*, dans laquelle ce ſavant Voyageur rend compte des Baſaltes de

l'Isle de *Staffa*. Ce morceau est trop curieux & trop intéressant pour ne pas le rapporter ici. Voici comment M. Banks rend compte de son voyage à l'Isle de *Staffa*.

« Nous arrivâmes à *Staffa* à neuf » heures du soir. Il n'est point d'étonne» ment qui puisse se comparer au nôtre; » & jamais la plus ardente curiosité ne » sera plus satisfaite, que lorsqu'en » sortant le lendemain à la pointe du » jour, nous vîmes le merveilleux & su» perbe spectacle que la nature déve» loppa à nos regards.

» L'Isle de *Staffa* est à l'ouest de l'Isle » du Mull, à 3 lieues nord-est de celle de » *Jona* ou Columbkill. Elle a un septième » de lieue de Suède en longueur, sur un » dix-huitième de large. A l'ouest de » l'Isle, il y a une petite anse, où l'on » descend commodément à terre. On ne » voit point encore en cet endroit des » figures régulières de Basalte. Au sud » de cette anse se trouvent des colonnes, » mais de peu d'épaisseur, qui, au lieu

» d'avoir la direction perpendiculaire, » font toutes courbées, préfentant la » figure d'un fegment de cercle. Plus » avant on voit à droite, une petite » grote qui n'eft pas fermée de colonnes. » Celles de deffus & qui font plus dif- » tinctes reffemblent, dans un endroit, » à la carcaffe d'un vaiffeau. A une » petite diftance, tout vis-à-vis, eft » fituée la péninfule de *Boo-Scha-la*, » qui, toute entière eft fermée de co- » lonnes très-régulières, mais plus » petites. Elles ont toutes la figure » conique. Quelques-unes de ces co- » lonnes font horizontales, d'autres ont » l'air de chercher un point central par » leurs pointes fupérieures; mais la » plupart font perpendiculaires.

» Vis-à-vis de *Boo-Scha-la*, l'Ifle eft » compofée de groffes colonnes qui ne » font pas très-élevées. Leur épaiffeur » diminue par degrés à mefure qu'elles » approchent de l'eau, elles fe prolon- » gent à perte de vue dans la mer. On » peut aifément s'y promener, & en

» allant comme d'une marche d'un escalier à l'autre, on arrive à la grotte de » *Fingal*, qui prend dans la montagne » la direction du nord-est à l'ouest.

» Cette grotte est composée de colonnes très-régulières, qui, en s'étendant fort loin des deux côtés & dans » la partie la plus intérieure, soutiennent une voûte que forment les » pointes obtuses des colonnes très-étroitement serrées l'une contre l'autre. Le fond de la grotte rempli à » quelques pieds de profondeur d'une » eau très-fraîche & très-limpide, est » pareillement couvert de quantité de » futs de colonnes qui en font le plancher. La couleur de ces colonnes est » d'un gris foncé, mais les jointures » sont remplies d'une croûte jaune de » Quartz Stalactique, qui marque bien » la séparation de ces colonnes, & qui, » par la variété des nuances, produit » l'effet le plus agréable à l'œil. Le jour » donne si bien dans la grotte, que la » vue perce au-dehors jusqu'à la rangée

» des colonnes la plus enfoncée, qu'on » diſtingue parfaitement. L'air y eſt » très-pur & très-ſain, étant continuel- » lement renouvellé par le flux & le » reflux. Tout au fond de la grotte, » il y a un peu au-deſſous de la ſur- » face de l'eau, une eſpèce d'antre d'où » il ſort un bruit fort agréable à chaque » fois que le gouffre abſorbe l'eau. On » peut preſque faire le tour de la grotte à » pied ſec, par le moyen de quelques » futs de colonnes qui s'élèvent au-deſſus » de la ſurface de l'eau.

DIMENSIONS DES COLONNES.

	Pieds.	Pouc.
» La longueur des Baſal- » tes les plus extérieurs, » qui, depuis le bord de la » mer forment un canal juſ- » qu'à la grotte, eſt de . .	121	6
» Depuis le commence- » ment de la voûte, juſqu'à » l'extrémité de la grotte .	250	»
» La largeur de l'ouver- » ture	53	7

	Pieds.	Pouc.
» Tout au fond	20	»
» La hauteur de la voûte, » à l'entrée de la grotte . .	117	6
» Tout au bout	70	»
» La hauteur du pilier le » plus extérieur dans un » coin	39	6
» *Idem*, dans l'angle du » nord-eſt	54	»
» La profondeur de l'eau » à l'entrée de la grotte . .	18	»
» Tout au fond.	9	»

» Nous vîmes au-deſſus de la grotte
» une couche de pierres mêlées de mor-
» ceaux de Baſalte. En voici les dimen-
» ſions.

	Pieds.	Pouc.
» Du niveau de l'eau juſ-» qu'au pied des colonnes .	36	8
» La hauteur des colon-» nes.	39	6
» La hauteur de la voûte » au-deſſus du ſommet des » colonnes.	31	4
» La couche au-deſſus .	34	4

» Plus avant vers le nord-oueſt, nous » vîmes les plus grandes colonnes qu'il » y ait dans cette Iſle. Le fond de la » place où ſe trouvoient ces colonnes, » eſt très-net; aucun obſtacle ne nous » empêcha de l'examiner. En voici les » dimenſions.

» A peu de diſtance de » l'angle occidental de la » grotte de Fingal,

	Pieds.	Pouc.
» Depuis l'eau juſqu'au » pied des colonnes	12	10
» La hauteur des colon- » nes.	37	3
» La couche de deſſus. .	66	9
» Plus à l'oueſt.		
» La couche au-deſſus » des colonnes.	11	»
» La hauteur des colon- nes.	54	»
» La couche de deſſus. .	61	6
» Encore plus vers » l'oueſt.		
» La couche au-deſſus » des colonnes.	17	1

	Pieds.	Pouc.
» La hauteur des colon- » nes.	50	»
» La couche de dessus. .	51	1
» Encore plus à l'ouest. .		
» La couche au-dessus » des colonnes.	19	8
» La hauteur des colon- » nes.	55	1
» La couche de dessus. .	54	7

» Il est évident que la couche » sous les colonnes, est du Tuf qui, » réduit par le feu à l'état de flui- » dité, paroît comme entrelardé de » petits morceaux de Basalte. Celle » de dessus, dans laquelle se trouvent » quelquefois des morceaux de colonnes, » jetés irrégulièrement dans diverses » directions, n'est évidemment que de » la Lave (1).

(1) M. Banks est le seul qui distingue absolument la *Lave* du *Basalte*. On peut en conclure que ces deux matières, quoique volcaniques l'une & l'autre, sont cependant d'une nature différente.

» Quelque violent que doive avoir » été le feu qui a produit la couche » de deſſus, on ne voit rien qui indique » que les colonnes en aient éprouvé le » moindre dérangement, puiſque toute » cette énorme maſſe eſt ſoutenue par » les colonnes.

» En pouſſant plus loin & dépaſſant » la partie ſeptentrionale de l'Iſle, on » vient à la Grotte de *Corvoſant*, où » la couche au-deſſus des colonnes ſe » trouve élevée, & la hauteur des » colonnes diminuée. Elles ſont ce- » pendant aſſez diſtinctes, juſqu'à ce » que l'on ait paſſé une anſe profonde, » de l'autre côté de laquelle les co- » lonnes ne paroiſſent plus. La mon- » tagne eſt couverte, ici, d'une ſorte » de Pierres *brun foncé*. Je ne déciderai » pas ſi c'eſt de la Lave ou non. On » n'y peut obſerver aucune régularité. » Le côté ſud-eſt de l'Iſle étant dé- » paſſé, les pierres commencent à » prendre une forme régulière, quoique » par une gradation qui eſt d'abord

» presque imperceptible, jusqu'à ce
» qu'on découvre ces colonnes régu-
» lières & courbées, dont j'ai parlé
» au commencement de ma descrip-
» tion. Ces colonnes ont depuis trois
» jusqu'à sept faces; la plupart en ont
» cinq à six, & tellement serrées les
» unes contre les autres, qu'une co-
» lonne heptagonale est entourée de
» sept autres qui y sont collées, à sept
» faces serrées. Nous remarquâmes,
» en quelques endroits, de petites
» ouvertures qui ne dérangeoient rien
» à la configuration du tout, & qui
» étoient remplies de Quartz. Dans
» un endroit, ce Quartz s'est ouvert
» un passage à travers un groupe de
» colonnes, sans y rien déranger. Chaque
» colonne consiste en plusieurs pièces
» à peu-près d'un pied de haut, qui
» sont si étroitement jointes ensemble,
» que, pour les distinguer les unes des
» autres, il faut introduire dans les in-
» terstices un couteau, les ébranler & les
» déjoindre. La partie supérieure étoit

» généralement concave, quelquefois » plane, mais rarement convexe. Si » la partie de deſſus étoit plane, » celle de deſſous l'étoit auſſi; mais ce » deſſus étoit-il concave, le deſſus étoit » convexe; *& vice versâ.*

» Voici les dimenſions de quatre de » ces colonnes.

» N°. 1er. A quatre faces.

	Pieds.	Pouc.
» Diamètre.	1	5
» Face 1.	1	5
2.	1	6
3.	1	1
4.	1	1

» N°. 2. A cinq faces.

» Diamètre	2	10
» Face 1.	1	10
2.	1	10
3.	1	5
4.	1	7 ½
5.	1	8

N°. 3. A ſix faces.

	Pieds.	Pouc.
» Diamètre.	3	6
» Face. 1.	1	10
2.	2	2
3.	2	2
4.	1	11
5.	2	2
6.	2	9

» N°. 4. A sept faces.

» Diamètre.	4	5
» Face. 1.	2	10
2.	2	4
3.	1	10
4.	2	
5.	1	1
6.	1	6
7.	1	3

» Les colonnes ſont ici, à tous
» égards, auſſi liſſes & les arêtes ſont
» auſſi vives que celles de la Chauſſée

» des Géans, en *Irlande.* La couleur » eſt généralement noire, ou d'un gris » très-foncé, quoique les faces exté- » rieures tirent quelquefois ſur le » jaune, lorſque la ſurface a été altérée » par l'impreſſion de l'air. Quant au » grain & à la ſubſtance, ces pierres » ſont abſolument (ſelon *Bergman*), » les mêmes que le plus fin *Trapp* des » Montagnes de *Veſtro-gothie;* l'un & » l'autre contiennent du *Schorl*, du Fer » & un peu de Chaux, ou ſuivant » l'analyſe des Chimiſtes, c'eſt de la » Terre-Glaiſe, du Caillou, de la » Chaux & du Fer; mais quant au » *Baſalte*, il contient plus de Fer (1).

» En frappant du briquet ce *Baſalte*, » il en ſort des étincelles très-foibles,

---

(1) Suivant cette obſervation de *Bergman*, le Trapp & le Baſalte ne différoient que par le plus ou le moins de fer que ces deux eſpèces contiennent. Pourquoi donc le Trapp ne feroit-il pas auſſi une matière volcanique, plus groſſière, à la vérité, que le Baſalte, mais jetée comme lui par l'éruption des volcans? & pourquoi l'un feroit-il un *Minéral*, & l'autre une pierre ſeulement?

» & il ſe fond facilement par le moyen
» du chalumeau, ſans avoir recours à
» un verre fumé. Il y a toute appa-
» rence que le *Baſalte* eſt la baſe de
» l'Agathe d'*Iſlande*....

» Il reſte à ſavoir de quelle manière
» ces colonnes ſe ſont formées ſi ré-
» gulièrement. L'opinion générale eſt
» que le feu y a contribué.

» .... Il eſt très-difficile de dire ſi la
» matière dont ſont formées ces co-
» lonnes priſmales, a éclaté en prenant
» cette figure, lorſqu'elle s'eſt refroidie
» après avoir été fondue par le feu,
» ou ſi cette matière s'eſt fondue avec
» cette régularité dans le deſſéchement.
» J'avoue, ſi j'en dois croire le ſuffrage
» de mes yeux, que j'inclinerois pour
» la première opinion : elle eſt cependant
» ſujette à bien des objections. Voici
» les raiſons que j'ai de croire, que
» ces colonnes ſont de la Lave rendue
» fluide par le feu & qui s'eſt éclatée
» en ſe refroidiſſant.

» 1°. On trouve tant en *Iſlande* que

» dans l'Isle de *Staffa* & en beaucoup
» d'autres endroits, que ces colonnes
» portent sur de la Lave ou du Tuf,
» & que cette même matière abonde
» tout à l'entour.

» 2°. J'ai vu à *Staffa* une couche
» épaisse, étendue au-dessus des co-
» lonnes, dans laquelle se trouvent
» quantité de morceaux de colonnes
» irrégulièrement jetés; ce qui fait
» naître l'idée que ces colonnes doivent
» avoir été plus nombreuses & plus
» élevées, après une antérieure érup-
» tion du feu, & qu'une éruption pos-
» térieure les a renversées & confondues
» avec tout le reste de la masse.

» 3°. En cassant des morceaux de
» colonnes, nous les avons trouvés
» remplis de gouttes, à peu-près comme
» une Stalactite, & personne ne sou-
» tiendra que le *Basalte* soit de cette
» matière. Il n'y a pas d'autre manière
» de faire tomber par goutte une pierre
» sans feu.

» 4°. J'ai déjà observé que les colonnes,

dans

» dans quelques endroits, ont la forme
» de la carcaſſe d'un vaiſſeau. Or, ces
» colonnes qui, dans leurs principes,
» ont été en direction perpendiculaire,
» ont pris la forme courbe par leur
» chûte, de manière que la courbure
» s'eſt effectuée, non-ſeulement dans
» les jointures des faces extérieures ou
» plus baſſes, mais dans chaque pierre
» ſéparément, ce qui n'aura pu ſe
» faire que par un feu très-violent,
» avant le refroidiſſement de la matière
» fondue.

» 5°. Près de Stallholt, ſur le bord
» de la mer, à Hortarne, nous avons
» trouvé un morceau de verre dans
» du *Baſalte*, de la même manière
» qu'à Bolſenna, ſe trouvent des Cryſ-
» taux en forme de Grenat, pareils
» à ceux dont eſt remplie preſque toute
» la Lave d'Italie & d'Iſlande.

» 6°. Enfin nous avons vu une ſorte
» de pierre, près de Langernaes, en
» Iſlande, plus groſſière & plus glacée
» que ne l'eſt le Baſalte commun &

» qui étoit évidemment de la Lave
» fendue en figures à plusieurs faces,
» qui, quoique régulières, n'ont ce-
» pendant pas la régularité des co-
» lonnes.

» D'après ce que nous venons de
» voir, il paroîtroit que le Basalte fondu
» par le feu, se seroit éclaté en pre-
» nant la forme de colonnes dans son
» refroidissement. Deux doutes que
» vous avez élevés, me paroissent dif-
» ficiles à résoudre.

» 1°. Cette matière est si aisée à
» réduire en fusion par le feu, qu'elle
» le vitrifie facilement par le moyen
» du chalumeau; d'où il suit que cette
» masse, si elle eût été exposée à l'ac-
» tion d'un feu aussi vif que celui d'une
» éruption, feu par lequel elle a été
» fondue, devoit nécessairement avoir
» été vitrifiée. Mais peut-on juger, par
» une expérience en petit avec un cha-
» lumeau, des grandes opérations de
» la Nature? Ne se pourroit-il pas
» qu'une matière hétérogène ignorée

» de nous, ſe fût introduite dans la » grande maſſe, & en eût empêché » la vitrification, & que cette ma- » tière inconnue l'eût déterminée à » prendre, en éclatant, ces figures ré- » gulières, quoique nous ne puiſſions » pas dire en quoi aura conſiſté ce » corps étranger.

» 2°. Le *Trapp* qu'on trouve en » *Weſtro-Gothie*, qui, par ſon exté- » rieur & par les parties qui le com- » poſent, reſſemble tant au Baſalte, » quoiqu'il ne ſoit pas formé en co- » lonnes, porte cependant ſur de l'Ar- » doiſe. Or comment le *Trapp* aura-t-il » été produit par le feu, ſans que ſa » baſe, qui n'eſt compoſée que de » matières combuſtibles, ſe ſoit con- » ſumée ? Mais pourquoi la force du » feu n'auroit-elle pas été capable de » donner au *Trapp* la forme des co- » lonnes ? Peut-être toutes les colonnes » de Baſalte n'ont-elles fait dans les » entrailles de la terre, qu'une grande » maſſe de *Trapp*, qui, ayant été

» liquéfiée par une éruption, aura » formé des colonnes en éclatant & » dans son refroidissement (1) ».

On trouve encore en *Islande*, une prétendue Agate : cette pierre est un émail noir coloré par du feu ; elle est connue sous le nom de pierre *Absidiene*, & de pierre de *Gallinace*. *Voyez les Élémens de Minéralogie*, de M. *Sage*. Les bords qui sont les parties les plus minces, en sont un peu transparens. Elle coupe le verre & donne des étincelles sous le briquet. On ne peut que très-difficilement la fondre seule ; elle blanchit & tombe en petits morceaux. On conclut de là que cette espèce d'Agate a été produite par un feu excessif que la Lave a éprouvé.

Les *Pierres-Ponces* d'Islande sont presque toutes noires ; on y en trouve quelques-unes d'un rouge foncé ; elles sont plus ou moins légères, spongieuses & brûlées.

(1) Lettre XXIV sur l'*Islande*, pages 367 & suivantes.

On y trouve auſſi d'autres Pierres brûlées, griſes & brunes, qui paroiſſent être d'une Argile endurcie & mêlée de *Silex*. Elles ſe fondent difficilement.

Du *Jaſpe rouge & vert*, qui, en quelques endroits, eſt liſſe & luiſant; il diffère, par-là, du Jaſpe commun qui eſt terne & argileux. D'ailleurs, le Jaſpe d'Iſlande a toutes les propriétés du Jaſpe commun.

De l'*Ardoiſe griſe & verdâtre;* elle reſſemble au Jaſpe & donne des étincelles ſous le briquet.

De *Petits Cryſtaux*, appelés Cryſtaux en Crête-de-Coq.

La *Zéolite*. Elle y eſt de deux eſpèces; l'une eſt ſolide & blanche; l'autre eſt lameleuſe & rouge; elle a l'apparence de la Cornaline : la Zéolite blanche d'Iſlande ne contient que quarante-huit centièmes de *Silex*, vingt-deux d'Argile & douze à quatorze de terre Calcaire.



CHAPITRE XLI.

Des Plantes de Terre & de Mer.

LA Nature ne se montre pas également magnifique & féconde sur toutes les parties du globe. On la prendroit pour une marâtre impitoyable envers les terres les plus près du pole. Le sol s'y refuse au travail le plus opiniâtre, & n'ayant, par lui-même, presque aucun principe de production, il est d'une stérilité presque absolue. La terre semble repousser loin d'elle, l'homme assez malheureux pour y avoir reçu l'existence, plus malheureux encore d'être condamné à y végéter, sans espoir d'en sortir. La mer qui l'entoure, forme une barrière presque insurmontable au Voyageur qui veut en aborder les côtes. Ceci est particulièrement vrai pour les terres au-dessus du 65me. degré. « Le pays y » est si hérissé de rochers, & si stérile,

» que les *Groenlandois* qui l'habitent, » ne peuvent pas y recueillir assez de » foin pour mettre dans leur chaus- » sure, afin de tenir leurs pieds chauds; » ces infortunés habitans sont obligés » d'aller l'acheter, pour cet usage, dans » les parties les plus méridionales, où » il est plus abondant (1) ». A peine trouve-t-on un sentier sur ce sol sauvage, qui offre un accès quelconque jusqu'au pied de ces montagnes de glace éternelle. Les petites vallées sont presque aussi stériles que les rochers qui les forment, & qui effraient autant par leur nombre, que par leur hauteur & leur nudité.

Cependant les *Groenlandois* qui habitent ces affreux déserts, n'ayant d'autre nourriture que celle qu'ils se procurent par la pêche, mettent tout en œuvre pour forcer la nature à leur donner quelques plantes propres à les

---

(1) EGGEDE. Description du *Groenland*, page 32, édit. de 1763. *Copenhague* & *Genève.*

rafraîchir, & à varier un aliment insipide par sa continuité. Ils ont soin d'engraisser quelques petites portions de terrein autour de leurs huttes, avec les intestins & le sang des gros poissons qu'ils prennent sur les côtes; la fiente des oiseaux dont les essaims couvrent les cîmes des montagnes, sur lesquelles ils font leur ponte, entraînée dans les vallées par des torrens de neige & de pluie, leur donnent une autre sorte d'engrais qui leur sert à fertiliser, en quelque façon, les petits champs qu'ils cultivent. Ces engrais, enfin, mêlés avec quelque peu de sable que la mer laisse sur le bord des côtes, forment une espèce de fond propre à produire le peu de plantes que les *Groenlandois* mettent à profit pour varier leur nourriture.

On voit sortir, néanmoins, dans quelques places de ce sol stérile, quelques pointes d'herbes, aux premiers jours des mois d'été, c'est-à-dire, au mois de Juin; il en résulte une sorte

de gazon, épais à la vérité, mais extraordinairement fin, plus tendre & moins haut que celui qui croît généralement en Europe.

Les Européens ont inutilement essayé de semer dans ces mêmes places, de l'Avoine & de l'Orge ; ces grains poussoient assez vîte leur tige jusqu'à une certaine hauteur ; si quelquefois elles produisoient quelques épis, jamais ils ne parvenoient à la maturité, quelque bien exposés que fussent ces petits champs.

Les nuits sont froides de très-bonne heure au *Groenland;* c'est pour cette raison, qu'aucune espèce de légume, ni d'herbes potagères ne peuvent y croître. On ne peut les planter qu'au milieu de Juin, & alors même la terre est gelée sous sa superficie; déjà au mois de Septembre, le froid se faisant sentir rigoureusement, la surface du sol se gèle aussi. Le Poireau néanmoins résiste à ces premières gelées, & se conserve avantageusement sous la neige

pendant tout l'hiver, ſans avoir été arraché. Le peu de Laitues & de Choux qu'on sème, ne parviennent jamais à leur maturité ordinaire ; ces légumes reſtent toujours très-bas, & on ne peut jamais les tranſplanter. Les Raves ſont le ſeul légume qui croît au *Groenland*, & dont la culture paie abondamment les ſoins qu'elle exige ; elles y ſont même auſſi bonnes que par-tout ailleurs. Il y a auſſi une ſorte de petites Raves, qui ne ſont jamais plus groſſes qu'un œuf de Pigeon ; elles ſont d'un goût exquis, même lorſqu'elles ſont encore vertes. Les *Groenlandois* ont grand ſoin d'entourer leurs champs & leurs jardins, s'il eſt permis de ſe ſervir de ces expreſſions, afin de mettre leurs légumes à l'abri des vents du nord, & pour les préſerver d'être déracinés & fracaſſés par les branches des arbres que la mer entraîne & qu'elle jette avec fureur ſur le rivage, à une aſſez grande diſtance.

On trouve au *Groenland*, deux ſortes

de plantes qui y croiſſent naturellement; le *Gramen arundinaceum majus*, & le *Gramen hordeaceum.* Le premier eſt une ſorte de Jonc qui croît entre les rochers; les habitans en font des corbeilles, des paniers & d'autres ouvrages de vanerie. Le ſecond croît dans les ſables, entre les pierres autour des huttes des *Groenlandois ;* les feuilles en ſont larges, l'étule (1) en eſt très-forte, & le tuyau parvient à la hauteur d'un pied & demi; l'épi eſt ſemblable à celui de l'Orge, mais il en diffère en ce qu'il a ordinairement ſix pouces de longueur; le grain reſſemble plus à celui de l'Avoine qu'à celui de l'Orge, mais à cauſe de la brièveté de l'été, il mûrit rarement. C'eſt avec la paille de ce Gramen, que les *Groenlandois* garniſſent leurs chauſſures & leurs bottes, pour ſe préſerver de l'humidité de la neige & de la glace.

(1) *L'étule* eſt le bas du tuyau du grain qui reſte dans la terre, & au haut duquel l'épi ſe forme.

La Mouſſe eſt très-commune au *Groenland. Crantz* aſſure qu'étant un jour ſur un rocher, il en compta plus de vingt ſortes différentes autour de lui, ſans bouger de place. Il y a encore une ſorte de Mouſſe épaiſſe & auſſi douce que de la fourrure; on s'en ſert pour calfeutrer les fentes des huttes, afin de ſe préſerver plus efficacement des froids rigoureux de l'hiver. On y en trouve d'une autre ſorte, dont les filamens tiſſus enſemble, comme ceux du Champignon, ont un demi-pied de longueur; on s'en ſert pour faire des mêches aux lampes. Une autre ſorte reſſemble parfaitement au *Lycopodium;* elle en diffère ſeulement en ce qu'elle n'a ni fleurs ni filamens.

On trouve deux autres ſortes de Mouſſe qui ſont d'un grand uſage & d'une utilité réelle. La première a des feuilles, comme beaucoup d'autres, mais celle-ci eſt tout-à-fait blanche. On la ramaſſe pour la nourriture des Rennes pendant l'hiver; & quelque-

fois même celle des hommes en cas de famine. La ſeconde, à peu-près de la même eſpèce, eſt d'une utilité plus générale ; on s'en ſert pour ſuppléer au pain. Ces deux Mouſſes ſont d'abord d'un goût très-déſagréable, mais après avoir été mâchées un moment, elles acquièrent le goût de l'Orge.

Il croît de gros & de petits Champignons ſous la Mouſſe. On y en trouve de jaunes & de rouges ; quelques-uns reſſemblent à des *Cloux-de-Géroſle*, pour la groſſeur, la forme & la couleur, mais n'en ont pas le goût (1).

(1) Ce champignon eſt une eſpèce de *Mouſſeron*, tel qu'on le cueille au Printemps, dans les provinces méridionales de la France, dont l'odeur & le goût ſont exquis. (*Note du Traducteur*).



NOMENCLATURE

Des Plantes indigènes au Groenland.

Ces Plantes croiſſent, ſans culture, dans les parties du Groenland, au deſſous du 61me. degré.

L'Oſeille Sauvage... *Acetoſella.* Celle-ci ſe trouve dans les bois.

L'Oſeille Sauvage des champs.... *Acetoſa Arvenſis lanceolata.* Les feuilles de cette Oſeille ſe terminent en forme de lances, elles ont un doigt de longueur & ſont preſque auſſi larges.

L'Oſeille à feuilles rondes, *Acetoſa montana rotundi-folia.* Cette plante, très-commune au *Groenland*, eſt fort rare par-tout ailleurs. Ses feuilles ſont d'un verd foncé, comme celles du *Cochléaria;* ſa tige a trois pieds de long; ſes fleurs & ſa ſemence en garniſſent les deux tiers. Les Groenlandois qui, en général, ne font pas un grand uſage

d'herbes, recherchent cette plante, & en mangent; mais ils ne la cueillent jamais ſur les places que les oiſeaux ont couvertes de leur fiente. Les fleurs en ſont rouges, comme celles de l'Oſeille des champs; elle croît ſur les montagnes eſcarpées, & ſur les mâſures des habitations des Groenlandois.

La *Rue... Adiantum aureum*, croît dans la Mouſſe : c'eſt une ſorte de capillaire doré.

Le *Pied-d'Alouette... Alchimilla vulgaris*, eſt une plante très-commune, & très-étoffée au *Groenland.* En Anglois, *Lady's Mantel* (Manteau de Demoiſelle).

Le *Moxon..... Alſine;* il eſt auſſi commun ; on y en trouve de toute ſorte.

L'*Argentine... Anſerina* ſive *Argentina. Tanaiſe.* Les Anglois compoſent avec le jus de cette plante, une liqueur dont ils font beaucoup de cas. Ils mêlent ce jus avec du vin d'Eſpagne, ils y font infuſer du bled en herbe,

ils y délayent des jaunes d'œufs, & aſſaiſonnent avec du ſucre & de la Muſcade.

Le *Fraiſier* ; il a beaucoup de rapport avec le *Fragaria Silveſtris*, *minime Veſca*, ſed *ſterilis*, de LOBEL.

Une ſeconde ſorte de *Rue*... *Aſperula*, ſive *Aſpergula*. On la nomme auſſi *Capillus Veneris* ; *Ruta Muraria* : elle eſt médicinale.

L'*Angélique*... *Angelica* ; elle y eſt abondante ; elle eſt forte & très-haute, dans les vallées étroites où la chaleur ſe fait le plus ſentir. Les habitans du pays en mangent la tige & la racine, & en font un régal. Cette plante eſt beaucoup meilleure dans ce climat froid, que dans les climats méridionaux ; toutes les plantes des montagnes ont cette excellente propriété. Les Groenlandois la nomment *Quannek*.

La *Biſtorte*... *Biſtorta minima*. On la nomme auſſi *Serpentaria*. Cette plante eſt aſtringente ; elle eſt un bon vermifuge. Sa racine eſt amère. Elle croît en abondance

abondance au *Groenland*, mais elle n'y eſt pas vigoureuſe.

L'*Œillet-de-Montagne... Caryophyllus Montanus :* l'odeur en eſt très-agréable, quoique foible.

L'*Oreille-d'Ane... Conſolida media.* Conſoude; elle eſt bonne pour guérir les bleſſures.

On ne ſait pas à quelle famille appartient la *Plante-à-feuilles-d'Aloës.* GASPARD BAUHINUS fait mention d'une certaine plante qu'il nomme *Limonium Maritimum minimum;* elle ne diffère de l'autre que par les racines ſeulement. L. 5, Chap. 15, dans ſon *Prodromus*, « ce Naturaliſte nomme cette plante » *Limonium Maritimum :* elle a, dit-il, » de petites feuilles rondes, épaiſſes & » ſerrées; elles ont beaucoup de reſ- » ſemblance avec celles de la *Jou-* » *barbe ;* il croît au pied de la tige » maîtreſſe, beaucoup d'autres petites » tiges, dont les fleurs ſont d'un *rouge* » *coquelico ;* la racine en eſt longue, » rouge & partagée par le haut ».

Il eſt évident que cette plante ne peut pas être la même que celle qu'on donne ici pour une ſorte d'*Aloës*. Voici la deſcription qu'en donne *Martens*.

« Sa tige eſt brune, elle n'a qu'un » demi-doigt de haut; elle eſt garnie » de petits boutons; lorſque ces bou- » tons ſont épanouis, ils ſont couleur » de chair; ces boutons ſont comme » entaſſés les uns ſur les autres, & » la tige repréſente aſſez un cep de » vigne garni de quelques grappes de » verjus; l'œil a de la peine à les diſ- » cerner. Cette plante jette quelque- » fois deux tiges, dont l'une eſt plus » grande que l'autre, & chacune porte » deux grappes de boutons, telles que » celle qu'on vient de décrire; la ſe- » mence qui ſort de ces fleurs eſt im- » perceptible, on ne l'apperçoit qu'au » microſcope : la racine eſt compoſée » de pluſieurs petites fibres très-déliées. » On trouve cette plante dans l'état » que je viens de la repréſenter, vers » le milieu de Juillet; elle ſe plait

» particulièrement dans l'eau courante.
» J'en cueillis une grande quantité,
» le 17 Juillet, dans un petit ruiſſeau
» derrière la *Fonderie du lard de Ba-*
» *leine*, dite le *Harlemer* ».

On comprend difficilement que cette plante indigène aux terres du pole boréal, puiſſe avoir quelque rapport de ſimilitude avec l'*Aloës ;* celui-ci croît dans les climats les plus chauds de l'Aſie, & ne réuſſit en Europe, qu'avec beaucoup de ſoin; il y eſt même aſſez rare. La tige de l'*Aloës* pouſſe même en France, juſqu'à la hauteur de douze à quinze pieds, & la plante du *Groenland*, qu'on lui aſſimile, ſous quelques rapports, n'a pas deux pouces & demi de hauteur. La diſproportion de hauteur entre ces deux végétaux, eſt bien plus grande que celle qui exiſte entre le Nain & le Géant.

La *Queue-de-Cheval ; Equiſetum.*

Cette plante croît toujours auprès de celle qu'on nomme *Plante de Roche*, qui n'a qu'une feuille. On s'en ſert

pour donner le *poli* aux ouvrages qui en ſont ſuſceptibles.

La plante nommée *Filix Petrea minor*, *Petite Fougère*.

Celle qu'on nomme *Filix ramoſa & Cornuta*. Celle-ci ſe réduit en poudre; on en fait uſage comme du *Tabac*, & elle produit le même effet; mais on ne l'emploie que lorſqu'on manque de Tabac.

La racine de *Gentiane*, *Gentiana*; on la nomme auſſi *Maldecgeer*.

La *Liveche*; *Leviſticum*. Les *Groenlandois* en mangent la racine; ſon goût approche beaucoup de celui du *Céleri*.

Le *Morceau-du-Diable*. Les feuilles de cette plante ſont velues.

Une ſorte de *Lyſimachia ſpicata*, *Flore albo*.

La *Pédiculaire* : *Stophis Agria*, *Pedicularis*.

La plante dite *Pentaphyllum*, *Quinte-Feuille*. On ſe ſert avec ſuccès de la racine de cette plante, pour faire

ſuppurer un cautère établi au poitrail d'un cheval qui auroit pris un écart.

Diverſes ſortes de *Goemon* ou *Vareſch. Fuci.*

On trouve auſſi une autre ſorte de *Fucus*, dont la racine ſort d'une roche; c'eſt pour cette raiſon que *Martens* & après lui *Lapeirere*, ſon copiſte, nomment ce *Fucus*, *Plante de Roche.* La tige en eſt large & plate, on la prendroit elle-même pour une feuille : cependant, il en ſort pluſieurs feuilles larges & plates comme la tige, qui en forment les branches. Il ſort de l'extrémité ſupérieure de la tige, de petites feuilles oblongues & étroites : on y en trouve juſqu'à cinq & ſept de celles-ci; elles ſont jaunes comme la plante, & tranſparentes. Il peut ſe faire que ces petites feuilles ne ſoient que la fleur de ce Fucus. A la racine de ces petites feuilles, il en croît d'autres, qui ne ſont que des veſſies emplies de vent. Ces veſſies ne contiennent aucune eſpèce de graine,

du moins ſenſible à l'œil. Cependant les Matelots croient que la graine du *Fucus* de Roche eſt la ſemence de petits limaçons, & que ceux-ci en ſont engendrés, comme les Chenilles s'engendrent en Europe. La racine eſt ronde & un peu filandreuſe. Cette plante deſſéchée eſt d'un brun obſcur, tirant même ſur le noir : mais lorſque les vents du ſud, ſud-oueſt & oueſt ſoufflent, elle redevient humide ; elle ſèche de nouveau & ſe roidit, lorſque les vents d'eſt, eſt-nord-eſt & nord ſoufflent. On trouve cette plante dans la *Baie du Sud*, au *Spitsberg*, ainſi qu'au *Hâvre des Moules*.

La plante dont il eſt fait mention dans l'Herbarium d'*Iſerdun*, ſous la dénomination d'*Alga Marina*, diffère de celle-ci, en ce qu'elle eſt blanche, poreuſe & ſpongieuſe, & que le *Fucus* de Roche n'a aucune de ces qualités.

La *Grande Plante de Roche* diffère eſſentiellement de celle-ci. Les feuilles de ce *Goemon*, ont la forme d'une

langue ; les deux côtés en sont frisés, mais l'extrémité en est très-lisse & sans frisure. Deux côtes noires qui sortent de la tige, aboutissent au milieu de la feuille, ces côtes sont tachetées de noir sur les deux faces. Deux raies blanches qui partent aussi de la tige, serpentent cette feuille, de façon qu'en s'écartant régulièrement en forme de courbe, jusques vers le milieu de la feuille, elles y forment un ovale presque parfait. Cette feuille jaune a plus de six pieds de long. La tige, très-longue, est ronde & unie; elle est jaunâtre, & a l'odeur des Moules. Sa racine est branchue & rameuse ; elle tient fortement aux rochers sous l'eau, elle y croît à plusieurs brasses de profondeur.

Près de celle-ci croît une autre *Plante velue ;* elle a près de six pieds de long, & ne ressemble pas mal à la *Queue-de-Cheval :* sa couleur est bien plus obscure que celle de la *Plante de Roche*, quoique les racines de l'une & de l'autre soient toujours entre-mêlées.

On trouve dans ces racines des *Vers rouges ;* ils ont plusieurs pieds de long : ils sont velus comme les Chenilles.

La *Piloselle, Spicata Florida.* Ses feuilles croissent toujours de deux en deux & se terminent en pointes rudes. Les tiges en sont d'abord douces & unies, mais dans la suite, le haut de la tige devient rude ; le bas en est rond ; il sort du sommet de la tige une fleur blanche, composée de quantité de feuilles ; la racine en est ronde mince, & fibreuse. On la prendroit pour une espèce d'*Alsine velue & rude.* Cette plante se trouve au *Hâvre du Sud*, au *Spitsberg.*

La *Renoncule-Marine ; Ranunculus aquaticus, Flore luteo & albo.*

On y trouve quatre espèces différentes de *Renoncules.* Les nuances qui les distinguent, sont assez prononcées pour distinguer chaque individu de cette famille.

Les fleurs de la première espèce ont six feuilles, très-petites ; les racines ont

plusieurs fibres : cette plante n'est pas considérablement élevée sur terre ; les feuilles poussent de la racine : elles piquent la langue comme la *Persicaire;* elle fleurit en Juillet ; ses fleurs tirent sur le jaune. On la trouve au *Hâvre Danois.*

Les feuilles de celle de la seconde espèce, sont plus petites ; celle-ci en pousse au milieu & au haut de la tige, elles sont fendues, & représentent assez bien une *langue ;* elles sont un peu dentelées aux deux côtés ; les feuilles placées à côté de la fleur piquent la langue. La fleur en est petite & a six & sept feuilles ; sa graine est plus petite que celle des autres espèces ; la racine a plus de fibres que celle de la première espèce. La tige est recouverte d'une peau épaisse. On la trouve aussi au Hâvre Danois, & fleurit en même temps que la première.

La troisième ne diffère des autres que par la couleur de sa fleur, qui est absolument blanche ; les fibres de

ſa racine ſont preſque imperceptibles. Les feuilles de cette *Renoncule* ſont épaiſſes, très-humides, & piquent la langue comme les autres : on la trouve au *Hâvre-du-Sud.*

La quatrième reſſemble beaucoup, par ſes feuilles, à la première ; cette dernière eſpèce de *Renoncule* a ſa tige aſſez haute; mais elle ne pouſſe qu'une ſeule feuille iſolée à chaque jet : les fleurs en ſont abſolument jaunes & ont cinq feuilles, pointues à leur naiſſance & s'élargiſſant par le haut ; elles ſortent d'un calice rude, fendu en cinq endroits différens. La graine de celle-ci eſt parfaitement ſemblable à celle de la Renoncule de la première eſpèce.

On trouve encore au *Hâvre-du-Sud*, une fleur qui pourroit être priſe pour une cinquième eſpèce de *Renoncule.* Elle ne diffère des quatre eſpèces ci-deſſus, que par la couleur de ſes fleurs, qui eſt d'un beau pourpre ; les feuilles en ſont moins humides.

Une plante qui reſſemble à la *Pervenche* européenne.

La plante qu'on dit reſſembler à notre *Pervenche*, n'eſt, ſelon toutes les apparences, qu'une ſeconde eſpèce de *Piloſelle ; Cluſius* paroît la déſigner ſous le nom de *Picola minima.* Cette plante eſt rampante ; les tiges en ſont couchées ſur la terre ; les feuilles en ſont rondes & naiſſent deux à deux ſur la tige ; c'eſt par la reſſemblance de ces feuilles, avec celles de notre *Pervenche*, qu'on l'aſſimile à cette dernière plante ; ces feuilles ſont cependant plus rondes, plus grandes & ſont pliſſées en dehors ; la tige eſt noueuſe & boiſeuſe : la fleur, dans ſa naiſſance, ne paroît qu'une troiſième petite feuille ſortant d'entre les deux qui lui ſervent comme de matrice ; elle en ſort effectivement & ſe montre pour ce qu'elle eſt. La racine de cette plante eſt longue, ronde, mince & noueuſe ; un peu fibreuſe à l'extrémité. On la trouve dans la *Baie-du-Sud*, au *Spitsberg.*

Le *Romarin Sauvage.* Quelques Naturaliſtes lui donnent le nom de *Térébenthine ;* ſon odeur forte a beaucoup de rapport avec celle de la Térébenthine. On peut en tirer, par la diſtillation, une belle huile & un eſprit, que l'on regarde, en médecine, comme des remèdes excellens. On trouve ce *Romarin* ſous la Mouſſe, dans les terres sèches. Il en eſt deux ſortes, qui ne diffèrent que par leurs feuilles; dans l'une, elles ſont longues & épaiſſes; dans l'autre, elles ſont courtes.

Le *Thym Sauvage :* il eſt rouge ; ſon odeur eſt forte & agréable ; il croît ſur les rochers expoſés au ſoleil ; mais l'odeur n'en eſt ſenſible qu'après le coucher du ſoleil : on s'en ſert en infuſion, en guiſe de *Thé.*

Le *Piſſenlit; Taraxicum.* On le trouve dans de grands trous, dans les terres marécageuſes. Les *Groenlandois* mangent avec plaiſir la racine crue de cette plante.

La plante dite *Telephicum.* Les *Groen-*

landois nomment *Sortlak*, la racine de cette plante. Cette racine eſt par-tout ailleurs oblongue, comme une noix; ici, elle eſt ronde & rouge en dedans; ſon odeur, très-forte, eſt à peu-près comme celle de la Muſcade ou du Gérofle; elle la conſerve même lorſqu'elle eſt sèche. *Crantz* aſſure qu'ayant conſervé cette racine pendant un an, enveloppée dans du papier, il trouva qu'elle avoit pouſſé deux boutons, quoiqu'elle fût deſſéchée, ce qui prouve combien elle eſt fertile; les feuilles qui en étoient ſorties, ſe flétrirent néanmoins, faute de nourriture; il obſerva qu'il avoit mis, par haſard, cette racine dans un lieu humide.

On y trouve une ſorte de plante à fleurs jaunes, dont la racine, au printemps, a l'odeur qui approche beaucoup de celle de la Roſe. Les *Groenlandois* la mangent, & s'en trouvent fort bien.

Je terminerai cette Nomenclature par la deſcription du *Cochléaria* qu'on

trouve au *Groenland*. Cette plante eſt un remède efficace contre le *Scorbut*. La Nature ſemble l'avoir multipliée dans cette froide contrée, parce que le *Scorbut* y eſt plus ordinaire que par-tout ailleurs, & que cette cruelle maladie y eſt comme indigène. Le *Cochléaria* croît par-tout au *Groenland*, avec une force qui n'a pas d'exemple; il vient très-touffu, même dans les endroits où il n'y a qu'une légère ſuperficie de terre & de fumier. Cette plante n'a beſoin d'aucune eſpèce de culture; elle ſe ſème d'elle-même. On la cueille pendant le plus grand froid, & on la conſerve ſous la neige pendant l'hiver. On en exprime le jus de temps en temps; cette ſorte de bouillon a un très-bon goût, du moins pour un pays qui manque de toutes ſortes d'alimens agréables.

Le *Cochléaria* eſt un remède dont les *Groenlandois* font uſage dans toutes leurs maladies. Cette plante n'a pas, comme en Europe, un goût déſagréable;

elle eſt ici d'un acide doux & agréable, lorſqu'elle eſt fraîchement cueillie. Elle empêche de dormir, lorſqu'on en mange avec excès; d'où l'on peut conclure, avec raiſon, qu'elle contient des ſucs chauds, & qu'ainſi elle eſt un bon remède contre les indigeſtions & pour fouetter le ſang. *Crantz* aſſure s'en être ſervi avec le plus grand ſuccès, contre le Scorbut, lorſque, pendant l'hiver, il en reſſentoit quelques atteintes; il en prévenoit les progrès en faiſant infuſer une poignée de feuilles de Cochléaria dans de l'eau froide.

Cette plante produit ſon effet bien plus promptement au *Groenland* que par-tout ailleurs en Europe.

Il eſt remarquable qu'on ne trouve pas cette précieuſe & ſalutaire plante en Italie & dans les pays où le Scorbut n'eſt pas connu; il eſt encore bien ſingulier que, quelque ſoin qu'on ſe donnât, on ne réuſſiroit jamais à l'y faire venir, & à l'y naturaliſer.

On y trouve encore la *Sanicula*

Diapenſia; la *Saxifraga alba*, Filipendule Blanche.

On y cueille encore une ſorte de *Thym*, *Serpillum*, en grande partie rougeâtre. L'odeur en eſt forte : cette plante, infuſée, peur ſuppléer au Thé.

La *Dent-de-Lion : Dens Leonis. Taraxicum.* Cette plante croît en abondance, dans les terres marécageuſes. Les Groenlandois en mangent la racine avec plaiſir ; mais ils préfèrent de la manger crue.

La *Tormentille ;* le *Trefle de Marais ;* la *Véronique à fleurs bleues ;* la *Violette blanche & jaune.*

La *Petite Joubarbe.* Cette plante a quelques rapports de reſſemblance avec l'*Herbe aux Perles ;* mais elle en a de plus prononcés avec la *Marguerite.* Les feuilles de l'une & de l'autre ſont parfaitement ſemblables pour la configuration; celles de la *Petite Joubarbe* ſont plus épaiſſes & plus humides que celles de la *Marguerite ;* on ne diſtingue ces deux plantes que par la fleur. Les

feuilles

feuilles de la *Petite Joubarbe* croiſſent autour de la racine; du milieu de ces feuilles ſort une tige mince à la hauteur de deux pouces; cette tige eſt ronde & velue. A cette hauteur elle pouſſe une ſeconde tige entre deux feuilles qui y croiſſent. Les boutons d'où ſortent les fleurs, ſont écaillés, bruns, & forment une ſorte de calice à cinq feuilles pointues; on trouve dans le cœur des fleurs, cinq petits grains qui en ſont la ſemence. La racine eſt épaiſſe & droite; elle eſt filandreuſe. On trouve cette plante dans le *Hâvre Danois*, au *Spitsberg*.

La plante qui reſſemble à celle qu'on nomme la *Plante-aux-Perles*, ſe trouve particulièrement au *Hâvre Anglois*; on la trouve auſſi en d'autres places, mêlée avec la Mouſſe. Les feuilles de cette plante ſont rudes, velues & moins épaiſſes que celles de notre *Plante-aux-Perles*; elles ſont auſſi moins âcres & moins piquantes : ſa fleur, avant ſa parfaite croiſſance, reſſemble à celle

de l'*Esula ;* lorsqu'elle est épanouie, elle est couleur de pourpre ; elle a cinq, six & quelquefois sept feuilles : on en a trouvé qui en avoient neuf. La racine en est très-petite ; ces plantes croissent tout près les unes des autres.

La plante que je vais décrire, si l'on en juge par la racine, peut être rangée dans la famille de la *Bistorte.* En effet, sa racine est tortueuse, de la grosseur du petit doigt, brune en dehors, couleur de chair en dedans ; elle a des fibres presque imperceptibles, & son goût est astringent. On la trouve très-rarement au *Spitsberg :* les feuilles qu'elle pousse plus près de terre, sont plus longues que les supérieures, mais ne sont pas plus larges qu'un ongle : elles croissent toutes une à une sur la tige, excepté la plus basse qui se trouve unie à une seconde : plus les feuilles sont près de la fleur, plus elles sont petites : toutes les côtes aboutissent à la pointe de la feuille, & ont des taches correspondantes ; les feuilles ne

ſont pas d'un uni parfait, elles ſont un peu pliſſées vers le bord. En général, cette plante ne pouſſe qu'une ſeule tige; cependant on en trouve quelquefois à double tige, mais la ſeconde eſt toujours infiniment plus foible que la tige mère. La fleur ſe termine en pointe, mais elle eſt compoſée de quelques boutons épanouis, couleur de chair, qui en forment une eſpèce d'aigrette.

Le *Cochléaria.* Anti-ſcorbutique précieux. Cette plante ſe multiplie infiniment; on la trouve preſque par-tout au *Spitsberg*, particulièrement ſur la cîme des plus hautes montagnes, & dans les Iſles déſertes; la fiente des Oiſeaux qui nichent au haut des rochers, & qui choiſiſſent les lieux peu fréquentés pour y faire leur ponte, eſt un engrais excellent pour le *Cochléaria.* Les ruines des cabanes des Groenlandois, en donnent auſſi beaucoup; le ſang, les inteſtins des Phoques & des autres animaux, dont les Groenlandois ſe nourriſſent, & qu'ils jettent contre les parois

de leurs cabanes, ſont auſſi, ſans doute, un engrais excellent pour accélérer la croiſſance de cette plante ſalutaire. Sa fertilité eſt ſi prodigieuſe, & ſa croiſſance eſt ſi rapide, qu'une ſeule racine pouſſe juſqu'à douze tiges; quoiqu'elle ne puiſſe vivre qu'un ſeul hiver.

Il y a, au *Groenland*, diverſes ſortes de *Cochléaria;* on en voit dont la feuille eſt ronde, une autre dont elle eſt un peu oblongüe & dentelée; celle-ci eſt en général foncée, plus épaiſſe & plus juteuſe : elle eſt auſſi d'un meilleur goût que la ronde. La ſemence en tombe d'elle-même dans l'automne, & elle eſt probablement jetée d'un côté & d'autre par les Oiſeaux, qui ne manquent pas de ſe porter en troupes dans les lieux où elle croît, au temps de la maturité.

Cette eſpèce croît ſous la neige, & comme le *Cochléaria* du printemps, elle a la feuille verte, mais très-petite. On la cueille en automne, on la conſerve tout l'hiver ſous la neige pour

s'en ſervir comme d'un excellent légume pour la ſoupe ; les Groenlandois la trouvent d'un goût exquis, & la regardent comme le meilleur ſpécifique contre toutes les maladies. On la mange en ſalade, & elle eſt très-bonne lorſqu'elle vient d'être cueillie ; ſon goût n'eſt ni auſſi âpre, ni auſſi déſagréable que celui du *Cochléaria* d'Europe ; mais elle eſt d'un acide aſſez doux. Cependant ſi l'on en mange trop copieuſement le ſoir, elle échauffe & interrompt le ſommeil. Une marque certaine, que cette eſpèce de *Cochléaria* contient beaucoup des parties d'un ſel très-piquant ; c'eſt que cette plante a la propriété de fouetter le ſang, & de lui donner un nouveau reſſort pour le mettre en circulation, lorſqu'il s'eſt épaiſſi, & qu'il eſt preſque ſtagnant dans les vaiſſeaux.

« *Crantz* aſſure que lorſque dans » l'hiver, il ſe ſentoit engourdi faute » d'exercice & qu'il remarquoit quel- » ques ſymptômes de ſcorbut, tels que » le manque d'appétit, le dégoût, le mal

» de reins, la pesanteur de tête, les » vertiges, l'oppression, suivis immé- » diatement de l'apparition de quelques » ulcères, il se guérissoit parfaitement » en mangeant une poignée de feuilles » de ce *Cochléaria*, & en buvant de » suite un verre d'eau froide ».

On diroit que cette plante a été créée spécialement pour les habitans du Nord, où elle croît en profusion, & pourroit servir aux Groenlandois de spécifique universel contre toutes leurs maladies, quoiqu'ils aient une aversion insurmontable pour toutes les plantes qui croissent dans des terres souillées par les excrémens de l'homme.

Les mers du *Groenland*, du *Spitsberg* & des autres Isles découvertes par les Pêcheurs, & sur-tout par les Pêcheurs Hollandois, fourniroient beaucoup plus de plantes propres à enrichir les Herbiers déjà connus, que la terre même de ces contrées qui paroissent condamnées à une stérilité éternelle. On n'en connoît cependant qu'un très-petit

nombre. La rigueur du climat empêche de s'arrêter assez long-temps sur les côtes de ces mers, pour en faire la recherche. Les descriptions du petit nombre de ces plantes sont peu exactes; leurs propriétés sont encore moins connues. En général toutes les herbes qui croissent sur la côte sont pourvues de beaucoup de racines; c'est par ce moyen qu'elles s'attachent aux rochers assez fortement pour y résister à l'impétuosité des flots & des vagues. Celles qu'on trouve en mer, sont bien plus vigoureuses que celles qu'on trouve sur les côtes; mais celles-ci sont toujours couvertes de Moules, & les unes & les autres, d'un nombre infini de petits insectes. Toutes les plantes de mer sont autant de différentes espèces de *Varech* (*Goemon*); elles s'entortillent tellement les unes sur les autres, que les lames d'eau qui les agitent en sens contraire, en forment souvent un cable de la grosseur du bras, ayant plusieurs brasses de long.

On en remarque de deux ſortes principales. La queue de la première eſt fourchue, & va en diminuant juſqu'à la racine, où elle eſt très-mince; ſéchée à l'ombre, cette plante ſe couvre d'une infinité de petits cryſtaux de ſel : la queue de la ſeconde, très-groſſe à la racine, va toujours en diminuant juſqu'au bout de la feuille dont elle fait la côte en la diviſant par le milieu : celle-ci, ſéchée auſſi à l'ombre, ſe couvre d'une ſorte de ſucre : on peut en conclure, ce ſemble, que cette plante doit être l'*Alga Saccharifera*, que les Iſlandois recherchent avec ſoin, & mangent avec du beurre. On la donne auſſi pour nourriture aux Moutons, pendant l'hiver; les Groenlandois & les Européens qui hivernent chez eux, la mangent auſſi, lorſqu'ils manquent d'autres alimens pour ſe nourrir.

On trouve encore en mer, une plante, dont la feuille eſt rouge & verte; elle eſt très-tendre & rafraîchiſſante; elle eſt auſſi un aſſez bon ſpécifique contre

le ſcorbut, lorſqu'on manque de *Cochléaria.*

La Botanique ne s'eſt pas encore beaucoup enrichie des découvertes faites au Groenland & ſur toutes les terres ou Iſles qui l'avoiſinent. Un Naturaliſte qui s'obſtineroit à y faire des recherches ſuivies & exactes, ſeroit bientôt la victime de ſon zèle. Auſſi voit-on dans ce pays, peu de Voyageurs qui ne ſoient plus propres à la Pêche de la Baleine, qu'à faire des découvertes propres à enrichir l'Hiſtoire Naturelle.



DES ARBRISSEAUX.

ON trouve une ſorte d'Arbriſſeau, au *Groenland*, rampant ſur le ſable, comme le *Thym Sauvage* ſur les rochers : il produit des fleurs ſans odeur. Il y en a une ſeconde ſorte, dont les feuilles ſont rondes, unies deux à deux, il croît entre ces deux feuilles, une petite fleur ; les Rennes broutent cet Arbriſſeau.

Le *Groenland* produit quatre ſortes d'Arbriſſeaux qui produiſent des graines, ces Arbriſſeaux ſervent au chauffage. Les Naturaliſtes les ont remarqués avec ſoin, parce qu'on ne les trouve nulle autre part dans les pays froids. Leurs graines ſont médicinales ; elles ont la propriété particulière de rafraîchir le ſang & ſont un ſpécifique excellent contre le ſcorbut. Les *Groenlandois* en font uſage pour cette raiſon ; ils les conſervent, pendant l'hiver, dans des

tonneaux qu'ils mettent ſous la glace. Le *Groenlandois* ne fait pas uſage de la graine de *Genièvre ;* elle y eſt plus groſſe qu'en Europe, & a plus de ſuc, quoique le *Genevrier* y ſoit plus petit & qu'il rampe ſur la terre.

On trouve au *Groenland*, trois ſortes de *Saules*. L'une de ces ſortes a ſes feuilles d'un verd pâle ; les feuilles d'une autre ſont pointues, & d'un beau verd ; les feuilles du troiſième ſont larges & cotonneuſes ; il produit des graines renfermées dans une ſorte de coton fort épais ; le froid empêche tous ces différens *Saules* de croître, & ils reſtent toujours très-bas & preſque rampans.

Il y a pluſieurs ſortes de *Bouleau ;* le nôtre s'y trouve auſſi ; cet Arbriſſeau eſt facile à reconnoître à ſes feuilles dentelées ; il reſte toujours très-bas. Le *Bouleau*, & les Arbriſſeaux en général, parviennent à une plus grande hauteur ſur les côtes méridionales du Groenland, parce que le ſoleil y darde ſes rayons avec plus de force, & qu'il

y eſt plus long-temps ſur l'horizon, que dans la partie ſeptentrionale de cette contrée. Les Aunes, particulièrement le long des petits ruiſſeaux, y parviennent à la hauteur d'homme; leurs plus groſſes tiges n'ont jamais plus de trois ou quatre pouces de circonférence; agités continuellement par le vent, ils prennent une forme ſi tortue, qu'ils ſont d'un mince uſage; ce bois, commun dans le *Groenland*, y eſt ſi négligé, que les habitans n'en font pas même uſage pour leur chauffage. « M. *Eggede*, » que nous avons déjà cité plusieurs » fois, aſſure avoir vu, entre le 60[me]. » & le 61[me]. degré, des *Boſquets* de » *Bouleau*, d'*Aune* & d'*Oſier* qui peuvent » ſuffire au chauffage des Colonies; il » ajoute qu'on y trouve des *Bouleaux* » *de deux à trois braſſes de hauteur*, » *& un peu plus gros que la jambe ou* » *le bras* (1) ».

(1) Deſcription & Hiſtoire Naturelle du *Groenland*, traduite en françois, par M. D. R. D. P. édit. de 1763, à *Copenhague* & à *Genève*, page 31.

Le *Sorbier*, *Sorbus*, croît facilement au *Groenland* : cet arbre y donne abondamment ſon fruit qui, comme l'on ſait, eſt peu agréable au goût ; il eſt aſtringent comme celui du *Cormier*, dont le *Sorbier* eſt une eſpèce. Il croît auſſi au *Groenland*, une eſpèce de *Pois*; les Européens ont appris aux *Groenlandois* à les faire cuire & à en manger. Les habitans du nord du *Groenland*, vantent beaucoup un fruit qui, diſent-ils, eſt abondant ſur les côtes méridionales de leur pays. Ce fruit reſſemble beaucoup aux groſſes *Prunes* jaunes qui croiſſent en Europe, ſi l'on peut en juger par la deſcription qu'ils en font.

On y trouve encore une ſorte de *Ronce Rampante*; comme le *Thym Sauvage*, il porte pluſieurs fleurs, mais ſans odeur ; & ne produit aucun fruit (1). Il y en a une ſeconde ſorte,

(1) Le fruit de ces Ronces & des petits Arbriſſeaux ſe nomme *Baie*.

dont les feuilles ſont petites, rondes & liſſes ; il ſort d'entre ces feuilles, qui ſont toujours en nombre pair, une petite fleur cotonneuſe.

Les Groenlandois n'en font aucun cas ; ils diſent que ces plantes ſont bonnes pour la pâture des Rennes. Les Arbuſtes qui portent des *baies*, ſont appelés par les Groenlandois, *Baies-d'Herbe*. Ils les ramaſſent pour allumer le feu. On en connoît de quatre eſpèces.

Première eſpèce. Les Groenlandois appellent celle-ci, *Baie-des-Corneilles*. Cette plante eſt très-baſſe, mais roide ; les feuilles en ſont petites & épaiſſes ; les fleurs en ſont blanches ; les *Baies* en ſont noires à leur parfaite maturité, & le jus en eſt rouge & doux (1).

(1) Cette *Baie* eſt probablement notre petite mûre des champs, dont la plante eſt une véritable Ronce : elle diffère de la mûre des haies, en ce que celle-ci croît ſur un Arbriſſeau proprement dit. Celle des champs eſt bien plus douce au goût que celle de haie. L'une & l'autre donnent la dyſenterie lorſqu'on en mange en trop grande quantité. (*Note du Traducteur*).

Les deuxième & troisième espèces sont peu différentes de la première.

La quatrième est connue des Savans, sous la dénomination de *Chamaemorus Norvegica.* Cette espèce croît au *Groenland*, mais n'y mûrit jamais. La feuille & le fruit approchent beaucoup de la feuille & du fruit du Mûrier; mais il n'y a que le fruit qui soit jaune. Cette plante ne croît ici que de la hauteur de trois pouces; la fleur en est blanche & n'a que quatre feuilles. Cette plante ne réussit que dans les Contrées du Nord. On la ramasse ici, on en fait de petites bottes, & on la transporte sur les vaisseaux pour la transplanter ailleurs. Lorsqu'elle réussit, le fruit en est délicat & rafraîchissant. Il est un excellent antidote contre le scorbut. Les Groenlandois font provision de toutes ces *Baies* pour l'hiver; ils les conservent sous la neige; c'est un mêts exquis pour eux. Ils ne font aucun cas de la *Graine de Genièvre.*

Le *Tremble* doit auſſi y croître ; car on en trouve, de temps en temps, quelques branches que la mer laiſſe ſur la grêve.



CHAP. XLII.

CHAPITRE XLII.

Des Quadrupèdes.

Les habitans du *Groenland* ſont deſtinés, par la Nature, plus que tous les autres Peuples connus, à être en guerre continuelle avec les animaux indigènes à leur ſtérile pays. L'homme n'a, au *Groenland*, d'autre nourriture, que la chair des animaux qu'il tue, & d'autre vêtement, que leur peau. Cependant le *Groenlandois*, quoique toujours armé, ſoit pour la Chaſſe, ſoit pour la Pêche, n'eſt, de ſa nature, ni inhumain, ni ſanguinaire. Ces féroces diſpoſitions qui déshonorent l'humanité, ſemblent propres aux hommes réunis en ſociété, inſtruits & policés. C'eſt-là effectivement, qu'à notre honte, nous voyons commettre des homicides de propos délibéré, dans tous les genres; c'eſt-là où il ſemble qu'on ſe faſſe un

jeu de verser le sang de son semblable, de son ami, de son parent, &c. Les *Groenlandois* sont Pêcheurs, parce que le Poisson est leur nourriture ordinaire, leur terre se refusant à toute sorte de culture, & ne produisant aucune espèce de grain; ils sont Chasseurs, parce que, plus d'une fois, pendant leurs longs hivers, sur-tout, ils sont obligés, par la faim, de se mesurer avec les Ours, de les combattre, pour se nourrir de leur chair, s'ils sont assez heureux pour sortir victorieux de cette lutte dangereuse; c'est la faim encore qui les contraint à faire une chasse cruelle aux Rennes, autant pour la satisfaire, que pour se procurer de quoi mettre leurs corps à l'abri du froid le plus rigoureux & le plus opiniâtre, en se revêtant des peaux de ces timides animaux. Aussi est-ce cette espèce de Quadrupède qui se multiplie le plus dans ces déserts, si difficiles & si dangereux à parcourir.

La fécondité du Lièvre est aussi

étonnante au Groenland; cet animal s'y multiplie extraordinairement. Le Lièvre du Groenland eſt toujours blanc; il diffère en cela du Lièvre de Norvège, qui, blanc l'hiver, redevient *gris* au printemps & en été. Ce Quadrupède eſt très-grand & très-gras, dans toutes les ſaiſons, au *Groenland;* il n'y trouve cependant d'autre nourriture, qu'un peu d'Herbe & de la Mouſſe blanche. Quelques Naturaliſtes prétendent que le Lièvre du *Groenland*, doit ſa blancheur à la Mouſſe, dont il ſe nourrit principalement; le plus grand nombre penſe que c'eſt au climat ſeul qu'il en eſt redevable; ceux-ci croient que les pays les plus froids doivent donner cette couleur aux animaux qui y vivent, comme les pays les plus chauds donnent généralement la couleur noire aux animaux indigènes à ces pays brûlans. Le Lièvre recherché & eſtimé par la plupart des peuples Européens, n'eſt d'aucun prix pour les Groenlandois; ils n'en font pas la chaſſe, parce qu'ils ne ſe nourriſſent pas de la

chair de cet animal, & qu'ils ne font aucun uſage de ſa peau.

Les *Rennes*, apprivoiſées dans pluſieurs pays du Nord, ſont très-farouches au *Groenland.* Cet animal, naturellement timide, ſe tient toujours en garde contre le Chaſſeur; il l'apperçoit ſouvent avant d'en être apperçu. Les *Rennes* parvenues à toute leur croiſſance, ſont de la grandeur d'une Geniſſe de deux ans; pour le reſte, elles ont beaucoup de rapport avec le *Cerf.* Les mâles & les femelles portent des bois, plus branchus que ceux du Cerf; on diroit ſouvent qu'un même animal en porte quatre ou cinq très-diſtincts : ces bois tombent tous les ans au printemps. Les cornes de Renne ſont fort tendres; leur poil eſt de la dernière fineſſe; on le prendroit pour de la belle laine; la Renne eſt ſujette à une mue très-facile; & en toute ſaiſon, on peut l'épiler ſans peine; elle recouvre ſon poil en peu de temps. La Renne eſt maigre pendant la mue, ſa peau, très-mince alors, ne

peut ſervir à aucun uſage. Cet animal s'engraiſſe pendant l'automne, & ſa peau devient épaiſſe. Rien ne peut ſe comparer à ſon agilité; il fait facilement trente milles en un ſeul jour; il court ſur la neige glacée, avec la même aſſurance que les autres animaux ſur la terre. La Renne a cela de particulier, que ſes oſſemens, & particulièrement les oſſelets de ſes pieds, craquent lorſqu'elle court, & donnent un ſon, tel que celui de pluſieurs petits cailloux qui roulent les uns ſur les autres. La Renne ſe tient ordinairement ſur la cîme des montagnes, elle ſe nourrit, pendant l'été, de boutons des arbriſſeaux qu'elle broute, & des herbes des vallées où elle va paître; l'hiver, elle écarte la neige avec ſes pieds & ſes cornes, y fait des trous aſſez profonds pour y trouver la Mouſſe blanche qui eſt ſa ſeule nourriture pendant cette rude ſaiſon.

Dans les temps les plus reculés, on trouvoit des troupeaux de Rennes aux

environs de *Baals-Rivier;* mais elles ont abandonné presque entièrement les bords de cette rivière & tous ses environs, depuis que les Groenlandois les y ont chassées avec un acharnement proportionné au prix qu'ils mettoient à cet animal. Voici de quelle manière ils font cette Chasse dans le plat pays. Les femmes & les enfans font une battue tout autour du canton où les Rennes se rassemblent; ils forment un grand cercle; s'ils ne sont pas en nombre suffisant pour le faire en entier, ils placent à distances égales, des troncs d'Arbres qu'ils couvrent de terre & de mousse, & leur donnent, autant que possible, la forme d'un homme. C'est de cette manière qu'ils épouvantent cet animal naturellement timide; ils serrent peu à peu le cercle en se rapprochant les uns des autres, & forcent, par cette manœuvre, le craintif animal à se retirer dans une petite gorge étroite, où il est entouré de toutes parts : les hommes, armés de leur arc, y

accourent, & auſſitôt que la Renne ſe trouve dans cette embuſcade, on la tue facilement avec les flêches qu'on lui tire preſque à bout portant. La chaſſe aux Rennes eſt bien plus abondante & plus facile, depuis que les *Groenlandois* ont appris à ſe ſervir du fuſil, & l'eſpèce de cet animal a diminué en proportion. Les *Groenlandois* ſont paſſionnés pour cette chaſſe; ces Sauvages y paſſeroient volontiers les premiers mois de la belle ſaiſon, pour ſe procurer ſeulement deux ou trois peaux de cet animal.

La Renne, devenue preſque animal domeſtique chez les autres peuples ſeptentrionaux, où elle eſt d'une utilité journalière & très-précieuſe, ne ſert au pauvre Groenlandois que pour la nourriture & le vêtement pendant l'hiver; la peau en eſt très-chaude & garantit de la rigueur du froid & des frimats ceux qui en ſont revêtus de la tête aux pieds, comme le Groenlandois l'eſt pendant la rude ſaiſon.

Les Lapons, plus induſtrieux ſans

doute que les Groenlandois, tirent un parti bien plus avantageux de la Renne. Ils nourriſſent des troupeaux entiers, qu'ils font parquer comme nos vaches. Ils en mangent la chair, en boivent le lait, & en font du fromage; ils les attellent à leur traîneaux, leur font faire le ſervice des bœufs & des chevaux, & s'en ſervent même comme de chevaux de poſte pour courir ſur la neige glacée.

Anderſon obſerve que la *Renne*, comme tous les Animaux du nord, ſupporte plus facilement les grandes chaleurs de l'été, & les froids les plus rigoureux de l'hiver, que les Animaux des climats tempérés ou chauds.

Plus on avance vers le pole boréal, & moins on trouve des Rennes; la raiſon en eſt évidente. C'eſt que dans les terres les plus voiſines du pole, la neige n'y fond jamais, qu'elles n'offrent qu'une plaine de glace continue, d'une dureté extraordinaire, & que la Renne feroit dans l'impoſſibilité de s'y nourrir, puiſqu'elle ne pourroit plus aller



TRAINEAU TIRÉ PAR UNE RENNE.

chercher ſous la neige, la Mouſſe qui eſt ſon ſeul aliment pendant l'hiver, lorſqu'elle n'eſt pas privée. On en a cependant trouvé quelques-unes à l'*Iſle de Diſco.*

Les *Renards* ſont moins nombreux au *Groenland ;* ils diffèrent un peu par leurs formes, de ceux qu'on trouve dans les pays méridionaux : ils ont beaucoup de reſſemblance avec les chiens ; leur tête & leurs pieds ne diffèrent guère de la tête & des pieds de ce dernier animal ; ils lui reſſemblent encore par leur aboiement. Le plus grand nombre des Renards du Groenland, eſt gris, ou bleu ; on en trouve quelques-uns qui ſont blancs. Lorſque le Renard bleu commence à muer, il devient fauve ; ſa peau n'eſt alors bonne à rien. Le Renard ſe nourrit d'oiſeaux & de leurs œufs ; lorſqu'il ne peut plus les ſurprendre, & que la faim le preſſe, il mange des Moules, des Crabes, & tout ce qu'il peut pêcher. On diroit que les femmes du Groenland ont appris du Renard à

battre l'eau avec le pied, pour éveiller la curiofité du poiffon qui fe tient au fonds ; auffitôt que celui-ci fent un mouvement à la furface de l'eau, il y monte pour y chercher fa proie ; mais le Renard, ainfi que les Groenlandoifes, s'en faififfent avec une dextérité que l'exercice feul peut faire acquérir.

Le Renard s'enterre dans les trous des rochers ; mais le *Groenlandois* a un moyen fûr de l'en faire fortir & de le prendre ; il fait à l'entrée du trou, une efpèce de terrier conftruit avec des pierres pofées légèrement les unes fur les autres ; il en couvre l'ouverture avec une groffe pierre plate, à laquelle il attache une corde, qui eft affujettie par l'autre bout à un bâton de deux ou trois pieds de long, auquel il y a un morceau de viande ; le Renard alléché par cet appât dangereux, tire à lui le bâton, fur-le-champ la pierre de deffus tombe fur lui en écartant les petits murs qui lui fervent d'appui, & l'animal fe trouve

pris au trébuchet, ſans qu'il lui ſoit poſſible de ſe dégager.

Les *Groenlandois* ont une autre manière de prendre le Renard dans la neige. Ils arrangent un lacet de Baleine, ſur un trou creuſé dans la neige; ils mettent un appât dans le fond de ce trou, & ſe cachent eux-mêmes dans la neige à peu de diſtance du trou : lorſque le Renard vient pour ſe jeter ſur ſa proie, le Groenlandois tire le lacet à lui, le ſerre, & l'animal eſt pris. Comme le Renard eſt plus affamé dans ce pays que partout ailleurs, il tombe facilement dans tous les pièges qu'on lui tend.

Le Groenlandois tire un double avantage de la chaſſe au Renard pour laquelle il a une paſſion décidée. Il vend fort cher la peau de cet animal, particulièrement celle du Renard bleu; il ſe nourrit de ſa chair, qu'il préfère à celle du Lièvre.

L'Ours eſt le ſeul animal que le *Groenlandois* ait à redouter. L'Ours du *Groenland* eſt blanc; ſon poil eſt long

& doux comme de la laine ; il eſt ordinairement plus grand que l'Ours noir ; on en trouve qui ont de ſix à neuf pieds de long, de la nuque à la racine de la queue. Les Hollandois en prirent un, à leur troiſième voyage au *Groenland*, dont la peau avoit treize pieds de long (1). On a mis en queſtion, ſi l'eſpèce de l'Ours blanc du *Groenland*, n'eſt pas différente de celle de l'Ours noir. Je n'entreprendrai pas cette diſcuſſion ; il ſeroit auſſi difficile de prendre un parti avec connoiſſance de cauſe à ce ſujet, qu'il le ſeroit de décider, ſi le Lièvre blanc du *Groenland* eſt d'une eſpèce différente de celle des Lièvres ordinaires dans les pays chauds. La tête de l'Ours blanc eſt petite & allongée ; elle reſſemble aſſez, ſous ce rapport, à celle du Chien ; l'Ours blanc a encore un autre rapport avec cet animal domeſtique, c'eſt qu'il aboie comme lui ; ſa chair eſt blanche & graſſe, elle a le goût

(1) *Voyez* Tome I, page 236.

de celle du Mouton ; les Groenlandois la trouvent exquiſe & la mangent par friandiſe. L'Ours ne trouvant au *Groenland*, qu'une nourriture très-précaire, & n'en trouvant preſque pas du tout à terre, ſe jette ordinairement dans l'eau pour y chercher ſa pâture. Souvent il chaſſe les Rennes & mange celles dont il ſe rend maître ; quelquefois même, il attaque l'homme pour le dévorer ; il en enterre le cadavre pour venir s'en repaître à loiſir. Lorſque la faim le preſſe, ce qui arrive très-ſouvent, il ſe jette à la mer pour y prendre des *Phoques*, de jeunes *Morſes* & de petites *Baleines*. Il ſe porte ſouvent ſur les glaçons, y attend ſa proie, & auſſitôt qu'il la voit à ſa portée, il s'élance ſur elle & la dévore. Il ne quitte jamais ſon poſte qu'après avoir rempli ſon but, & il s'y fixe auſſi long-temps qu'il croit pouvoir y trouver de quoi ſe nourrir ; auſſi il arrive ſouvent que, ſurpris par le dégel, l'Ours dérive avec le glaçon ſur la côte de l'*Iſlande*, ou qu'il va

prendre terre en *Norvège ;* arrivé, preſſé par la faim la plus cruelle, il ſe jette ſur tout ce qui ſe préſente à lui, afin de la raſſaſſier ; de-là vient peut-être l'opinion erronée, que les Ours du Nord ſont plus cruels que ceux des pays plus méridionaux. Quelques Naturaliſtes ont auſſi fauſſement prétendu, que l'Ours eſt un animal amphibie, comme les Phoques, qu'il peut ſe tenir ſous l'eau auſſi long-temps qu'il veut. Cette opinion eſt démontrée fauſſe. L'Ours ne peut pas nager long-temps, il ne peut jamais faire plus d'un mille à la nage ; on le ſuit avec la chaloupe, on l'atteint, & on le tue ſur l'eau ; ſi l'Ours pouvoit y reprendre haleine, n'iroit-il pas au fond quand il eſt fatigué & pourſuivi, pour ſe ſouſtraire à ſon ennemi ? S'il plonge quelquefois, ce n'eſt que pour quelques inſtans ; s'il ne craignoit pas de ſe noyer, ſe laiſſeroit-il tuer ſur l'eau ?

L'Ours ſe nourrit principalement de Phoques, trop foibles pour réſiſter à

ce redoutable ennemi : le Morſe lui réſiſte, avec ſes longues *défenſes*, & le met en fuite; cela n'empêche pas l'Ours de lui enlever quelquefois ſes petits. La Baleine lui réſiſte encore plus efficacement, elle l'atteint & l'attère ſouvent d'un coup de ſa terrible queue; l'Ours s'éloigne ordinairement de la plage ſur laquelle la Baleine fait ſa principale demeure : quelquefois l'Ours a l'adreſſe d'enlever les Baleinons, il les emporte & les dévore. Toutes les Baleines mortes ſont, pour l'Ours, une proie auſſi précieuſe que facile; on en trouve rarement ſur le rivage, que l'Ours ne ſoit occupé à dépecer.

Il fait ſa demeure, pendant l'hiver, dans les cavernes & dans les immenſes cavités des rochers; il ſe fait auſſi quelquefois, une tanière ſous la neige. M. *Eggede* raconte qu'au rapport des *Groenlandois*, l'Ours conſtruit une eſpèce de ſalle voûtée ſous la neige, & que la voûte en eſt ſoutenue par des

piliers de neige, que l'animal façonne à sa manière (1).

Aux premiers rayons du soleil, l'Ours quitte sa retraite, pressé par la faim & alléché par l'odeur des hommes renfermés encore dans leurs huttes, il rode autour des cabanes, où il trouve des ennemis prêts à le recevoir; souvent l'animal y rencontre la mort, s'il ne prend la fuite à propos; mais la victoire coûte quelquefois cher à son ennemi, & toujours celui-ci court le plus grand danger en luttant contre ce terrible animal.

On trouve souvent des Ours blancs dans le nord & dans le sud du Groenland; on en a aussi vu dans la Baie d'*Hudson*, dans la *Sibérie*, mais sur-tout au *Spitsberg*, où ils sont nombreux.

Les *Groenlandois* prétendent savoir, par tradition, que l'Ours noir a aussi habité dans leur pays; mais ils ne sont

---

(1) Description de l'Histoire Naturelle du *Groenland*, page 43, Note *a*.

pas

pas tous d'accord ſur la groſſeur de cet animal ; ils ſoutiennent, en général, qu'il avoit ſix aunes de longueur. A ce compte, ces prétendus *Ours noirs*, ſeroient beaucoup plus grands que leurs Ours blancs. Ils diſent auſſi qu'on a vu, chez eux, un *Tigre* à taches noires, de la grandeur d'un Veau ; mais aucun Européen n'y a jamais vu, ni *Ours noir*, ni *Tigre* ; il eſt vraiſemblable qu'ils ont pris pour des Tigres, les Ours tigrés qui, portés ſur la glace des côtes de l'*Iſlande*, abordent quelquefois au *Groenland*. C'eſt la réflexion que fait, à ce ſujet, *Horrebow*.

« Nous n'avons pas pu découvrir, » (dit M. *Éggede*, dans l'Ouvrage cité, » p. 45), dans la partie occidentale » du *Groenland*, les autres animaux » qui, ſuivant les anciennes Hiſtoires, » devroient ſe trouver dans le *Groenland* ; tels que les *Martes-Zibelines*, » les *Loups*, les *Loups-Cerviers*, les » *Goulus*, les *Hermites*, &c. Il eſt » étonnant qu'on ne les y trouve pas

» aujourd'hui, s'ils y ont été autre-
» fois ».

Les ſeuls animaux domeſtiques qu'on trouve au *Groenland*, ſont les Chiens; il y en a de deux ſortes pour la grandeur; les plus grands & les plus forts ont beaucoup de rapport avec le Loup. Ils ont preſque tous le poil blanc; on en trouve cependant d'un noir foncé, mais ils ſont rares. Ces Chiens n'aboient pas, ils hurlent; au contraire, l'Ours aboie & ne hurle pas, au *Groenland.* Quoiqu'ils ſoient très-légers à la courſe, ou ne peut pas les dreſſer à la chaſſe, pas même à celle de l'Ours. Ils ſont néanmoins d'un grand uſage, puiſqu'ils remplacent les chevaux de trait. On en attèle quelquefois juſqu'à dix aux traîneaux chargés de Phoques; le Groenlandois ſe fait traîner lui-même; ſouvent il ſe fait gloire d'aller rendre viſite à ſes amis, ſur un traîneau auſſi magnifiquement attelé. Ces Chiens ont beaucoup de force & traînent une lourde charge avec autant de vîteſſe que nos

meilleurs Chevaux. Ils font, dans cet état, ſur la glace, juſqu'à quinze milles d'Allemagne, par jour. « Malgré l'utilité » que les Groenlandois tirent de leurs » Chiens (dit M. *Eggede*), ils les en- » tretiennent fort mal. Ces pauvres ani- » maux ſont obligés, comme les bêtes » ſauvages, à pourvoir à leur propre nour- » riture; ils ſont réduits à chercher de- » hors, les os que leurs maîtres jettent » après les avoir rongés; ce n'eſt que lorſ- » que les Groenlandois ont des grandes » proviſions, qu'ils donnent quelquefois » à leurs Chiens, du ſang de Phoque » cuit avec les entrailles & d'autres » bagatelles ».

Lorſque la famine ſe fait ſentir, & que les proviſions ſont épuiſées, les *Groenlandois* tuent leurs Chiens & les mangent. La peau de ces animaux ſert généralement de couverture; les *Groenlandois* en bordent auſſi quelquefois leurs vêtemens; c'eſt une eſpèce de luxe chez eux, comme nos plus belles fourrures le ſont chez nous. Rien ne

prouve plus la ſtupidité des *Groenlandois*, que la préférence qu'ils donnent à leurs Chiens, ſur les Rennes. Il eſt donc, par-tout, des peuples ſi attachés à leurs vieilles routines, que les plus grands avantages ne ſauroient les déterminer à les abandonner! On ne trouve point de Loups au *Groenland*.

Un Miſſionnaire, parti de *Danemarck*, en 1759, porta à ſa ſtation, trois Brebis & un Bélier. Cet eſſai réuſſit au mieux. Ces animaux ſe multiplièrent, au point que les Miſſionnaires en mangeoient pendant toute l'année; ils en conſervoient ſeulement dix pendant l'hiver, pour perpétuer la race. Les Frères Moraves (les *Hernutes*) ont deux Miſſions au Groenland, l'une eſt connue ſous la dénomination de *Nieuw-Hernut*, & l'autre ſous celle de *Lichtenfels ;* c'eſt-là que ſe fit cet eſſai. Si l'herbe autour des habitations, eſt rare & courte, elle y eſt du moins graſſe & très-nourriſſante. Une Brebis eut trois Agneaux de la même portée, le premier

hiver de l'essai. Ces trois Agneaux étoient plus gros à l'automne suivante, que ne l'est ordinairement un Agneau d'un an. Un Bélier donna vingt livres de graisse & soixante-dix livres de viande. Cette graisse, ainsi que la chair, est excellente, n'a aucun mauvais goût & n'incommode point. Depuis que les Rennes sont devenues rares, & qu'il est très-difficile de les surprendre dans ce canton, le Mouton est une grande ressource pour les Missionnaires. La petite plaine autour de la Mission de *Nieuw-Hernut*, suffiroit pour élever deux cents Moutons; mais ce troupeau deviendroit à charge pendant l'hiver; il ne seroit guère possible de trouver de quoi le nourrir pendant huit mois; c'est pour cette raison, que les Missionnaires ne conservent que dix Brebis, tous les ans, pour en avoir leur provision d'été qui ne dure que quatre mois.

On avoit essayé précédemment à *Godhab*, autre établissement Danois,

d'y élever des Vaches : mais elles coûtoient trop à nourrir, & on abandonna cette entreprise. On n'a pas osé élever des Chêvres ; cet animal causeroit trop de dommage aux *Groenlandois ;* il détruiroit leurs modiques plantations, & les priveroit d'une ressource quelconque, qu'ils retirent des petits coins de terre qu'ils cultivent à leur façon, pour se procurer quelques légumes.



CHAPITRE XLIII.

Des Oiſeaux.

OISEAUX DE TERRE.

On feroit, ce ſemble, fondé à demander ſi, ſur un ſol auſſi aride que le *Groenland*, ſous un climat auſſi exceſſivement froid, les Oiſeaux, autres que ceux de Mer, peuvent ſubſiſter & ſe multiplier? La population d'un pays eſt ordinairement en raiſon de ſa fertilité: la Nature eſt trop ſage, pour multiplier les êtres ſur une terre ſtérile, & qui ne produiroit pas au moins le ſtricte néceſſaire pour la ſubſiſtance de ſes habitans. Comment donc les Oiſeaux qui ne vivent que de graines, de vermiſſeaux ou d'autres productions de la terre, peuvent-ils trouver au *Groenland*, une nourriture ſuffiſante? Comment ces tendres volatilles peuvent-elles réſiſter

aux frimats, à la neige & à la glace qui couvrent le *Groenland* pendant les deux tiers de l'année ?

A la vérité, les efpèces des *Oifeaux de Terre* ne font pas nombreufes au *Groenland ;* mais cette terre de défolation n'en eft pas entièrement dépourvue.

La *Perdrix du Nord* y eft indigène ; elle s'y multiplie. On la trouve fur la cîme des montagnes du *Groenland*, comme fur le fommet des Alpes. Cet oifeau eft blanc pendant l'hiver ; il eft gris pendant l'été. Ce n'eft pas que la couleur de fes plumes change réellement ; mais cette Perdrix mue à l'automne, & alors fes plumes, repouffant pendant l'hiver jufqu'au printemps, font d'abord blanches, & ne perdent entièrement cette couleur, qu'au commencement de l'été. Le bec de cette Perdrix refte toujours gris, ainfi que l'extrémité des plumes de fa queue. La Perdrix du *Groenland* fe tient, tout l'été, fur la cîme des montagnes, où

elle trouve une ſorte de plante rampante, dont les feuilles ſervent à ſa nourriture. Elle ne ſe rebute pas par la neige qui couvre cette plante; elle aime le froid. Cependant, lorſque la neige tombe à force, & qu'elle couvre la terre à une trop grande hauteur ſur les montagnes, la Perdrix en deſcend & ſe porte ſur les bords de la mer; elle y trouve de la Mouſſe, dans les rochers & dans quelques places le long du rivage, dont la neige a été emportée par les vents qui ont laiſſé cette plante à découvert. L'Homme, toujours attentif à tirer parti de l'inſtinct des animaux, tend des pièges à la Perdrix ſur le rivage qu'elle fréquente alors, elle s'y laiſſe prendre & le *Groenlandois* s'en régale; cet oiſeau eſt alors très-gras & d'un goût exquis (1).

Les *Groenlandois* racontent des merveilles de la prévoyance de cette Perdrix.

---

(1) M. *Eggede* nomme cet oiſeau, RYPE : il ajoute qu'on ne trouve pas au *Groenland* des *Poules de Bois*.

Entre autres, elle ramaſſe des proviſions pour l'hiver ; en cela, elle imite la Fourmi ; elle porte ces proviſions dans ſon nid, qu'elle fait toujours ſur le ſommet des plus hautes montagnes : quelques-uns ajoutent, qu'aux approches du grand froid, elle fait un trou très-profond dans la neige, qu'elle s'y enterre avec ſes proviſions. L'expérience dément ces faits; on voit cette Perdrix, pendant tout l'hiver, voler en nombreuſes compagnies, autour des rochers pour y chercher ſa nourriture. On a eſſayé en vain d'apprivoiſer cet oiſeau ; il paroît qu'il aime la liberté au point que, ſouvent il perd la vie, deux heures après avoir été mis en cage.

Cette Perdrix n'a pas un inſtinct qui annonce en elle quelque connoiſſance. Si elle ſe trouve priſe dans quelque piège, ſans y être attachée par un lacet, au lieu de prendre ſon vol, épouvantée de ſa priſon, elle fait continuellement le tour du piège, pour trouver une iſſue à travers la petite haie ou les

pierres qui ferment ſa priſon. *Crantz* aſſure qu'au lieu d'aller ſe cacher dans le creux du rocher, lorſqu'elle apperçoit un homme, elle ſe trahit elle-même par ſes cris & élève ſon col pour ſe faire appercevoir. Il ajoute que lorſqu'elle apperçoit que l'Oiſeleur l'ajuſte, ou qu'il lui lance des pierres, elle va ſe percher devant lui & le défie par ſes cris. Il en eſt autrement pendant l'hiver. Pourſuivie alors par le Chaſſeur, elle ſe couche à plat ſur la neige, pour n'en être pas apperçue, étant blanche comme elle. On diroit que c'eſt ſeulement dans cette ſaiſon que la Perdrix du Nord fait uſage de ſon inſtinct pour ſa conſervation. Elle échappe aux oiſeaux de proie pendant l'hiver, par ſa couleur qui la confond avec la neige, & en été par ſa couleur auſſi, qui, étant griſe, la confond avec les rochers ſur leſquels elle ſe tient alors conſtamment. Ses pieds ſont garnis de petites balles de chair très-dures & couvertes de petites plumes auſſi fines, qui forment une ſorte de

duvet très-épais; c'eſt ſans doute pour qu'elle puiſſe endurer le froid plus commodément; les doigts de ſes pieds ne ſont pas ſéparés, ils ſont unis par une membrane délicate : auſſi cette Perdrix nage-t-elle comme un Canard, lorſque par haſard elle tombe dans l'eau.

Les *Bécaſſines* ſont très-communes au *Groenland ;* elles s'y nourriſſent de petits coquillages que la mer laiſſe ſur ſes bords; elles ſont excellentes à manger, mais très-petites; elles ne ſont pas plus groſſes que nos Alouettes : on les nomme auſſi *Strandloopers* (coureuſes de rivage) parce qu'elles ne s'en éloignent jamais. Quelque eſpèce de *petits oiſeaux de bois*, y viennent auſſi dans la belle ſaiſon, pour s'y nourrir des graines & des ſemences des plantes qui y croiſſent. Entre ces différentes eſpèces d'oiſeaux, il y en a une qui reſſemble aſſez à celle des *Moineaux :* ces oiſeaux ſont plus grands, & ont un chant agréable; on les nomme *Sneew - Vogeltjes* (petits oiſeaux de neige); ils ſont jaunes de la tête au

bout de la queue, en-dessous; le dessus est gris ainsi que les ailes. Il en est une autre espèce qui chante encore plus agréablement que cette sorte de Moineaux; cet oiseau a beaucoup de rapport avec le *Bruant* (*Vlasvink*); il est plus petit; on le distingue facilement par sa tête; les plumes en sont d'une belle couleur rouge foncé, mais brillant. On le prive facilement; on le nourrit pendant l'hiver avec de l'orge; mais il ne peut tenir contre la chaleur de la chambre; il faut le tenir toujours à l'air. On en voit quelquefois venir se percher sur les navires en mer, à grandes volées, même à la distance de quatre-vingts à cent milles des côtes (1).

La *Bergeronnete*, ou le *Hoche-queue*

(1) M. *Eggede* en distingue une sorte qu'il nomme IRSKER, & une autre semblable au petit NORSKE-FUGLE; le chant de ce dernier approche de celui de l'Alouette. Il y a apparence que ce n'est pas une espèce différente de celle dont je viens de parler, ou pour mieux dire, cette différence ne consiste que dans celle de l'idiôme *Danois* & *Hollandois*. (*Note du Traducteur*).

(*Kwik Staart*) ſe trouve auſſi au *Groenland;* elle ſe nourrit de petits vers de terre. Les *Groenlandois* aſſurent que la plupart de ces oiſeaux ſe tiennent pendant l'hiver dans les fentes & les creux des rochers; mais il eſt bien plus vraiſemblable que ces oiſeaux, comme dans les climats tempérés, ne ſont que les avant-coureurs du beau temps, & qu'ici ils viennent annoncer le retour prochain du ſoleil ſur l'horizon; ils le précèdent au printemps dans cette froide contrée, le ſuivent dans l'arrière ſaiſon, pour chercher les plantes que cet aſtre échauffe & fertiliſe par ſes rayons. *Martens* rapporte avoir vu, une fois ſeulement, un *Martin-Pêcheur* (Yſvogel) au *Spitsberg;* il étoit de la groſſeur d'un pigeon ordinaire; ſon plumage étoit beau & brillant. Cet oiſeau eſt très-rare au *Groenland.*

Les Européens ont porté des Pigeons au Groenland pour les y élever; l'eſſai auroit bien réuſſi, mais la nourriture de cet oiſeau, comme de tous les autres, qu'on auroit pu y tranſporter, ſeroit devenue

trop coûteuſe. On pourroit cependant y élever à moins de frais, nos Canards privés, mais cet oiſeau, s'aventurant en mer, trop loin des côtes, courroit riſque à tout moment d'être emporté par les vagues d'une mer houleuſe, qui bat preſque continuellement le rivage.

Les oiſeaux de proie ne ſont pas très-rares au *Groenland;* ils s'y nourriſſent différemment qu'en Europe, car certainement ils ne peuvent pas faire la guerre aux autres volatilles, puiſque l'on n'y voit que peu d'oiſeaux. On y voit, par exemple, l'*Aigle brun foncé;* ſon envergure a plus de huit pieds. Ce Roi des oiſeaux ſe tient perché ſur la cîme des hautes montagnes; il promène continuellement ſa vue perçante de tous les côtés, particulièrement ſur la mer; auſſitôt qu'il apperçoit ſa proie, il fond ſur elle avec une rapidité étonnante, il l'emporte avec la même célérité & va la dévorer au haut du rocher duquel il eſt parti pour lui donner la chaſſe. On le voit quelquefois ſe précipiter ſur un

jeune Phoque, l'emporter dans ses serres, au moment où cet animal dormoit paisiblement aux rayons du soleil, pendant le calme. Le Faucon gris, mais tacheté comme nos volailles, est aussi vorace que l'Aigle; carnacier comme lui, il est continuellement à l'affut de sa proie. Cet oiseau est très-rare au *Groenland;* s'il y étoit trop multiplié, la subsistance lui manqueroit. On trouve au Groenland, plus d'une sorte d'*Autour* (Lanier). *Anderson* s'en procura un en vie; il étoit un peu plus petit qu'un pigeon, jaunâtre en-dessus, blanc sous le ventre. *Anderson* en raconte une particularité bien singulière : il assure qu'il avoit mis cet oiseau de proie avec ses Pigeons, & qu'il s'accoutuma à manger avec eux : peu à peu l'Autour, dont le regard est menaçant, parvint à en imposer aux Pigeons & à se faire respecter; à peine ces oiseaux timides osoient l'approcher; si quelquefois ils se donnoient cette licence, il les en faisoit repentir sur-le-champ par un coup de bec bien appliqué; les


CHAT HUANT

les Pigeons ſe le tinrent pour dit, & quelque faim qu'ils euſſent, pas un d'eux n'oſoit venir près de la petite auge pour y prendre ſa nourriture avant que l'Autour ſe fût raſſaſié lui-même. Alors ſeulement, il permettoit que ſes ſujets vinſſent ſe nourrir des débris de ſon repas (1).

On voit au *Groenland* des Hibous de différentes eſpèces, tels que des *Chats-huans*, des *Chouettes* & quelques autres de la même famille. *Anderſon* ſe procura un Hibou blanc, qui lui fut apporté par un Pêcheur, paſſant à la hauteur de l'*Iſlande :* cet animal s'étoit jeté ſur le navire, ſans doute pour s'y repoſer & prendre haleine; mais il y fut pris &

(1) Ce fait, atteſté par un homme reſpectable & un Naturaliſte qui n'eſt pas ſans mérite, prouve que l'*Autour*, dont il parle, avoit été pris jeune, qu'il avoit été élevé dans cet état, avec des graines, & non avec de la viande, qu'il n'en connoiſſoit pas le goût, quoiqu'elle ſoit l'aliment ordinaire des oiſeaux carnaciers. La nature avoit été corrigée dans cet animal, par l'éducation. Il lui reſtoit cependant toujours un ſentiment intime de ſa ſupériorité ſur la volatille, dont il étoit devenu le compagnon. (*Note du Traducteur*).

porté à Anderſon, qui le deſſina vivant. On le mettoit dans une chambre fermée, & l'on renfermoit avec lui un Pigeon vivant. Le Hibou ſautoit ſur lui auſſitôt qu'il l'appercevoit, lui arrachoit quelques plumes, l'ouvroit par-deſſus l'échine juſqu'à ce qu'il eût trouvé le cœur qu'il dévoroit, puis il en mangeoit ſes entrailles; enfin il en mangeoit la chair, mais ce n'étoit qu'après l'avoir plumé preſque entièrement.

Les *Groenlandois* ſont fort incommodés par des volées nombreuſes de Corbeaux; ils ſont beaucoup plus grands que ceux d'Europe; ils y cauſent des ravages énormes; ils dévorent juſqu'au cuir de leurs batelets; ils le mettent en pièces, lorſque preſſés par la faim, ils ne trouvent point d'autre nourriture (1). Ils vivent ordinairement d'inſectes de

(1) Ils rodent continuellement autour des huttes, où ils ſont attirés par les inteſtins des Poiſſons, par les cadavres des Chiens marins qu'on y jette, &c. M. Eggede aſſure qu'on ne voit point de *Corneilles* au *Groenland*.

mer, ou de coquillages; ils les enlèvent à une grande hauteur, les laissent tomber sur les rochers pour les briser, se précipitent ensuite sur leur proie & se régalent du petit animal renfermé dans la coquille. Ces Corbeaux sont difficiles à tuer au vol; on leur tend des lacets, où ils se prennent; les Groenlandois font un grand usage de leurs plumes; ils s'en servent pour mettre à leurs hameçons lorsqu'il n'ont pas de la chair de Baleine, qui est l'appât ordinaire qu'ils emploient à la pêche. Lorsqu'on les entend croasser, & qu'on les voit voler en désordre, on en conclut presque toujours sans se tromper, qu'on est prochainement menacé d'un ouragan de la partie du sud, & d'une tempête sur mer.

« Entre les insectes, selon M. *Eggede*,
» le Moucheron est le plus considérable
» au Groenland, & celui qui s'y trouve
» en plus grande quantité. Dans les mois
» de Juillet & d'Août, pendant lesquels
» la chaleur est la plus forte, vers les

» Golfes ſur-tout, ils incommodent
» extrêmement les habitans par leur
» piqûre cuiſante ; elle cauſe d'abord
» une tumeur. On a de la peine à ſe
» garantir de cet inſecte pendant le
» temps calme. Il y a auſſi des *Arai-*
» *gnées*, des *Bourdons* & des *Mouches* ;
» mais on n'y trouve ni *Serpens*, ni
» *Couleuvres*, ni *Crapauds*, ni *Gre-*
» *nouilles*, ni *Mouches-Bonites*, ni
» *Abeilles*, ni *Fourmis*, ni *Rats*, ni
» *Souris* & autres ſemblables animaux. »
Deſcription de l'Hiſtoire Naturelle du
Groenland, p. 47 (1).

---

(1) L'Auteur que je traduis n'a parlé nulle part, ni du Moucheron, ni des autres inſectes dont M. Eggede parle. Je penſe que le ſilence de l'Auteur Hollandois vient de ce que les Navigateurs de ſon pays n'ont pas fait des longs ſéjours dans les terres, & que pendant la belle ſaiſon, uniquement occupés de la pêche, ils ne ſe ſont guère embarraſſés de ce qui ſe paſſoit ſur le continent. M. Eggede, au contraire, Évêque Miſſionnaire, a fait un ſéjour aſſez long ſur le continent ; il y a même voyagé avec aſſez de fruit, & il a été à portée de s'inſtruire par lui-même d'une manière plus particulière de l'Hiſtoire Naturelle d'un pays, dans lequel ſon zèle pour la propagation de l'évangile l'avoit

OISEAUX DE MER.

Autant les Oiseaux de Terre sont peu nombreux au Groenland, autant aussi ceux de Mer y sont multipliés & variés : les côtes de ce climat glacé, ainsi que celles du Spitsberg, en sont couvertes. Il est une sorte de ces oiseaux, dont le bec est mince & pointu ; il en est une autre sorte, dont ce membre est large, épais & obtus ; cette différence a suffi à quelques Naturalistes, pour ranger tous ces oiseaux en deux classes. Mais les pieds de ces oiseaux, le plumage, le cri, & même les habitudes ont tant de nuances différentes, qu'on seroit autorisé, ce semble aussi, à en faire autant de genres différens.

---

fait presque naturaliser avec sa famille. Il a eu d'ailleurs un très-grand avantage sur les autres Voyageurs ; il avoit acquis une connoissance assez exacte de l'idiôme *Groenlandois* pour se faire entendre des Naturels auxquels il prêchoit la Religion, & pour les entendre parfaitement eux-mêmes. Cet homme respectable mérite une confiance entière, relativement à tout ce qu'il raconte pour avoir vu & observé. (*Note du Traducteur*).

M. de *Buffon* a adopté une division plus naturelle; il distingue tous ces Oiseaux de Mer en deux familles; celle des *Goelans* & des *Mouettes* (1). Les plus grandes espèces de ces oiseaux, sont comprises sous la dénomination générale de GOELAN, & les plus petites, sous celle de *Mouettes*. Tous ces oiseaux, *Goelans* & *Mouettes*, sont également voraces & criards; ce sont, dit M. *de Buffon*, *les Vautours de la Mer.*

Crantz entre d'abord dans des détails sur le soin que la Nature a pris de pourvoir les Oiseaux de Mer de tout ce qui leur est nécessaire tant pour voler contre le vent, que pour nager, plonger, marcher sur l'eau, &c., afin de pouvoir s'y saisir avec plus de facilité, de tout ce qui est propre à les nourrir & à les multiplier.

Il divise ces oiseaux en trois classes;

---

(1) Histoire Naturelle des Oiseaux, Tome XVI, p. 168, édit. in-12, de l'Imprimerie Royale, 1781.

il range dans la première, toutes les eſpèces de *Canards* & d'*Oies* ; dans la ſeconde, les *Goelans*, & dans la troiſième, les *Mouettes*.

« On voit au Groenland, l'*Oie griſe*, » de la famille des *Canards* : elle a » les ailes courtes, le bec large & » dentelé. Cette Oie eſt beaucoup plus » connue dans les climats chauds, » qu'ici. Elles arrivent au Groenland, » au commencement de l'été ; & » viennent probablement de l'Amé- » rique Méridionale, pour faire leur » ponte ; elles repartent au commen- » cement de l'hiver (1). » Selon cet Auteur, cette Oie n'eſt, au Groenland, que de paſſage. Il eſt tout auſſi probable que les Oies ſauvages partent des Contrées méridionales de l'Europe pour ſe rendre au Groenland. Le trajet qu'elles ont à faire, n'eſt pas plus long que celui de l'Amérique Méridionale au même rendez-vous.

(1) *Crantz*, Hiſt. of *Groenland.* Vol. I, p. 80.

On trouve aussi dans les Mers du Groenland, le *Faisan de Mer;* il est plus petit que le Canard ordinaire; il est gris, mais le dessous du ventre est blanc.

On y voit un oiseau noir, d'une rare beauté; il ressemble beaucoup à la *Poule d'Eau;* mais il a le bec plus large. Les Groenlandois le nomment *Tornauviatsue.* Il est tacheté de blanc sur tout le corps, & rayé de rouge sur la tête. M. *Eggede* n'en parle pas dans son Dictionnaire du Groenland, ce qui porte à croire que cet oiseau n'est pas connu en Norvège.

On trouve au *Groenland*, des *Canards sauvages*, des *Kirmeewen* & des *Mallemuken;* ceux-ci ne sont point élevés sur leurs pieds, ils rasent la terre en marchant; le *Bourguemaître*, le *Conseiller*, le *Kute-Gef*, le *Perroquet*, le *Lumb*, le *Pigeon-Plongeon*, la *Cane de Mer* & le *Stercoraire*, ont une contenance fière & marchent la tête haute. Ceux-ci ne mouillent pas leurs plumes

en nageant ; ils ſont tous voraces (1). On peut les diſtinguer à leur vol. L'oiſeau appelé *Duif*, a le vol de la Perdrix ; le *Lumb* & la *Cane*, celui de l'*Hirondelle ;* le *Mallemuk*, le *Conſeiller* & le *Stercoraire*, volent comme les *Mouettes*, & le *Bourguemaître*, comme la *Cigogne.* Le *Bourguemaître*, le *Conſeiller*, le *Stercoraire*, le *Kunte-Gef* & le *Mallemuk*, ſont les Goelans, proprement dits *voraces* ou *carnivores.*

La chair de tous ces oiſeaux carnivores eſt la moins bonne à manger ; & ſi la faim contraignoit les Navigateurs à en faire uſage, il faudroit, avant tout, ſuſpendre ces oiſeaux à l'air, pour leur faire dégorger l'huile de Poiſſon, dont ils ſont comme imbibés. Les *Duiven*,

(1) *Burgemeeſter*, *Raadsheer*, *Strontjager*, *Kutte-Gef*, *Papeguay*, *Lumb*, *Duifduiker*, *Rotgans.* Tels ſont les noms que les Hollandois ont donnés à ces divers oiſeaux de mer. Il y en a quelques-uns qui ne peuvent pas être traduits en françois. « Les Hollandois, » dit M. *de Buffon*, ont cherché à diſtinguer les *Goe-* » *lans* & les *Mouettes* par des noms *ſignificatifs* ou *imi-* » *tatifs*, page 209 ».

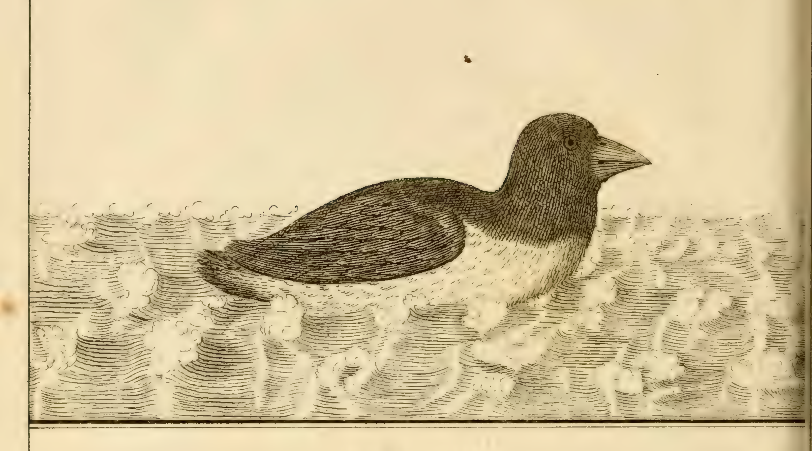
les *Papeguay*, les *Roode-Ganzen* (1), (les *Pigeons*, les *Perroquets* & les *Canes de Mer*) ſont moins rebutans, & on les mange avec moins de dégoût.

Tous ces oiſeaux, à l'exception du *Kirmeuw*, du *Strontjager* & du *Canard ſauvage*, font leurs nids dans les fentes des rochers & ſur les cîmes les plus élevées, pour mettre les œufs & les petits à l'abri de la voracité des Ours & des Renards; mais quelques-uns d'entre eux poſent leurs nids bien plus haut que d'autres. Ces bandes d'oiſeaux ſont ſi nombreuſes, qu'au mois de Juin, ſur-tout, lorſqu'ils prennent l'eſſor avec toute leur famille, ils obſcurciſſent l'air; on les prendroit pour un épais nuage chargé de pluie. Ils font un bruit effroyable par leurs cris diſcordans.

Les *Kirmeuven*, les *Bergeneenden* & les *Strontjager*, font leurs nids dans

(1) Les CRAVANTS. Il ne faut pas les confondre avec les *Bernaches*. Voyez Hiſt. Natur. des Oiſeaux, par M. de Buffon, page 128.

PLONGEONS



PERROQUET

des petites Isles désertes, inaccessibles aux Renards; mais ils ne les mettent pas, par ce moyen, à l'abri de la voracité des Ours qui nagent facilement, & se portent, sans peine, d'une Isle à l'autre. Le *Bergeend* fait son nid sur la mousse; il le garnit des plumes qu'il s'arrache sous le ventre; le *Kirk-meuw* & le *Rotganzen*, le font tout simplement sur la mousse (1).

---

(1) Il me paroît superflu de donner ici la description particulière de ces différens oiseaux de mer. L'Auteur que je traduis, n'en dit rien que M. de Buffon n'ait dit avec autant de sagacité, d'exactitude & d'élégance, que de précision. Le Naturaliste françois a même corrigé en plus d'un endroit, les descriptions inexactes de la plupart des Navigateurs. M. de Buffon entre dans des détails précieux pour les Naturalistes, & curieux pour le Lecteur ordinaire. Je ne fais pas difficulté de renvoyer les uns & les autres à l'*Histoire Naturelle des oiseaux de mer*, que cet homme, célèbre par ses connoissances, par son érudition & par la pureté de son style, nous a laissée. Il y auroit de la témérité même d'essayer après lui, de retoucher à des objets sur lesquels il n'a rien laissé à desirer.

Voyez HISTOIRE NATURELLE DES GOELANDS & des MOUETTES, depuis la page 168, jusqu'à la page 253, édition déjà citée, Tome XVI des Oiseaux,

On trouve auſſi des *Mouettes* de différentes eſpèces au *Groenland.* L'eſpèce nommée par les Hollandois, *Rotges*, ou *Rottetettjes*, à cauſe du ſon de leur cri ordinaire, *rotet*, *tet*, *tec*, eſt une ſorte de *Plongeon de Mer.* Cet oiſeau a le bec plus ou moins courbe, mais court & un peu noirâtre. Il a les pieds palmés, mais ſeulement trois doigts; la membrane qui les joint enſemble eſt noire; ils ſont noirs de plumage &

& 29 de tout l'Ouvrage. On y verra la deſcription du *Mallemuk* (*Bourguemaître*) ſous la dénomination du *Goeland varié* ou *Griſard*, page 208.

Le *Goeland*, nommé par les Hollandois *Raadsheer*, nous paroît être celui que M. de Buffon décrit ſous la dénomination de *Goeland à manteau gris*, p. 187.

Le *Goeland*, nommé par les Hollandois *Janvangent*, ſans donner raiſon de cette étymologie, eſt évidemment le même que celui que M. de Buffon nomme le *Goeland brun.* C'eſt celui, dit le Naturaliſte françois, qu'on eſt convenu de rapporter à l'oiſeau *Cataracte d'Ariſtote*, pages 113 & 174. « L'Auteur Hollandois aſſure que cet » oiſeau vorace reſſemble aſſez à la *Cigogne*; il paroît » craindre la glace, car dès qu'il en trouve une trop » grande quantité, il recule & revient ſur ſes pas ». *N'eſt-ce pas plutôt parce qu'il ne peut pas y trouver du Poiſſon?* (*Note du Traducteur*).



PLONGEONS

très-ramassés; cependant ils ont toujours le ventre blanc; quelques-uns d'entre eux ont les ailes tachetées; ils ont beaucoup de rapport avec les *Hirondelles*, mais ils sont plus grands; ils sont même plus gros que les *Sansonnets.* Le son de leur cri est plus clair & plus aigu que celui des autres oiseaux. Ils nichent dans les trous des rochers, & se nourrissent de Vers & de *Chevrètes;* ils sont bons à manger; ils ont beaucoup de chair & sont ordinairement gras.

Anderson dit avoir été assez heureux, pour recevoir, en 1733, un *Mallemuk* vivant; il lui fut apporté par un navire pêcheur revenant du *Détroit de Davis.* Il rend un compte très-détaillé de la dissection qu'il en fit, après l'avoir conservé chez lui, vivant, pendant quelque temps. Voici comme il s'exprime lui-même, à ce sujet. « Je le laissai vivre » quelque temps dans ma basse-cour, » pour observer son naturel; enfin je » le fis étrangler, pour connoître sa

» conformation en l'ouvrant & en le
» disséquant.

» Cet oiseau paroît d'une complexion forte; les climats rudes & les
» terres incultes & montagneuses qu'il
» habite, l'exigent. Il se fait à toute
» sorte de climats, & toute sorte de
» nourriture lui est bonne. Il étoit
» jeune, & certainement il auroit encore beaucoup grandi chez moi, si
» ma curiosité de connoître parfaitement
» la disposition de ses organes, la structure de ses membres & la nature de
» ses fibres, ne m'avoit déterminé à en
» faire l'anatomie.

» Cet animal étoit très-goulu, &
» dévoroit tout ce qu'on lui jetoit,
» principalement le Poisson & la viande
» crue. Il en avaloit de gros morceaux,
» & bientôt après, il se vidoit de ses
» excrémens qui, comme ceux de tous
» les oiseaux, étoient liquides. Il n'en
» avoit, après cette fonction animale,
» que meilleur appétit. Il se jetoit hardiment sur des petits quadrupèdes,



MALLEMUK

» comme ſur les Rats ; quelquefois
» même ſur les Chats. Il prenoit un
» plaiſir ſingulier à mordre la queue
» d'un Chat ; lorſqu'il en tenoit un,
» ce pauvre animal jetoit des cris
» effroyables tant le *Mallemuk* le pin-
» çoit avec force. Tous les animaux
» de cette eſpèce le fuyoient ſoigneu-
» ſement. Il n'avoit du reſpect que
» pour l'Homme, ſans cependant le
» fuir ; il étoit même très-familier avec
» tous ceux qui lui donnoient habi-
» tuellement à manger. Je le donnai
» pendant quelques jours à un Peintre,
» pour le peindre vivant d'après nature.
» Lorſqu'on me l'eut rapporté, il ſe
» mit à courir vers mon cocher, qui
» ordinairement lui donnoit de bons
» morceaux ; il paroiſſoit ſe réjouir
» d'avoir retrouvé un ami auquel il
» avoit tant d'obligation pour le ſoin
» qu'il avoit pris de lui. On remarqua,
» pendant ſon ſéjour chez le Peintre,
» qu'il ne mangeoit que peu ; & qu'il
» étoit conſtamment triſte & plaintif.

» Lorſqu'on le menaçoit, ou qu'on lui » faiſoit peur, particulièrement avec » un mouchoir blanc, il ſe mettoit » à crier, & pouſſoit des cris très- » aigus ».

On peut voir le reſte de cette deſcription, auſſi curieuſe pour les Naturaliſtes qu'elle eſt exacte, dans *Anderſon* lui-même ; Hiſtoire Naturelle d'*Iſlande* & du *Groenland*, Tome II, p. 67.

M. de *Buffon* n'en rapporte qu'un très-petit extrait dans une note à la p. 206 de l'Édition déjà citée (1).

---

(1) Je me permets de remarquer que M. de Buffon dit que Anderſon reçut ce *Mallemuk* du *Groenland* : on a vu que ce n'eſt pas de-là, mais bien du *Détroit de Davis* que le Naturaliſte Danois reçut cet animal, qui paroît différer eſſentiellement des autres *Goelands*, quoique de la même famille. M. de Buffon & les Naturaliſtes qu'il cite dans ſes ſavantes Notes, conviennent que la diverſité des climats peuvent & doivent occaſionner des différences eſſentielles entre les oiſeaux, ou même les animaux du même genre. Auſſi le *Mallemuk* que M. Anderſon a fait peindre, & dont il a donné la figure ci-jointe, diffère-t-il beaucoup des autres *Mallemuks* deſſinés & peints ſous la direction de M. de Buffon. Il eſt aiſé de s'en convaincre en rapprochant la planche de celui-ci, des planches de M. de Buffon.

Quoique

Quoique le *Lomb*, ou le *Lumb* ait beaucoup de reſſemblance avec le *Perroquet-Plongeur* du Groenland, il en

---

Malle-Muk, ſelon M. Anderſon, eſt composé de deux mots allemands, & j'*ajoute Hollandois*, qui ſignifient *mauvaiſe, ou ſotte bête. Martens* en donne une étymologie différente avec tous les Naturaliſtes, ſes Compatriotes. Il le dérive auſſi de ces deux mots, mais il les interprête différemment; *mal*, veut dire en Hollandois, *mauvais, méchant*, & *Muk* ou *Mugh*, veut dire *Couſin* ou *Moucheron*. Comme il n'y a pas de petit animal plus mauvais & plus incommode que le *Moucheron*, dit généralement *Couſin*, & que le *Malle-Muck* eſt, de tout les oiſeaux, le plus âpre à la curée & le plus *incommode*, même le plus difficile à chaſſer, lorſqu'il s'eſt cramponné ſur une Baleine qu'on dépèce, il eſt nommé *Malle-Muck* pour cette raiſon; & il paroît d'autant mieux fondé dans l'étymologie qu'il en donne, que lors du dépécement d'une Baleine, les Malle-Muks s'y jettent par troupes & à peu-près comme un eſſaim de *Mouchcrons* ou de *Couſins*, dont, pendant le temps chaud, il eſt difficile de ſe garantir, à la campagne ſur-tout. L'étymologie d'*Anderſon* paroît préférable à celle de M. de Buffon; je penſe que celle de *Martens* eſt plus naturelle; du moins elle rend infiniment mieux la propriété particulière du Malle-Muck, qui eſt d'être *méchant*, & non *ſtupide*. Elle eſt d'ailleurs bien plus analogue à la langue hollandoiſe. Voyez la note *T*, à la page 205 de l'Ouvrage de M. de Buffon, déjà cité. (*Note du Traducteur*).

diffère cependant essentiellement, & forme, sans doute, une espèce particulière de la famille des *Plongeons.*

Le *Perroquet-Plongeur* est muni d'un bec qui lui est particulier, & qui le distingue aussi particulièrement des autres *Plongeurs* & de toute autre espèce d'oiseau.

Les *Canards de Montagne*, qui sont les *Canards Sauvages* du Groenland, ressemblent parfaitement en tout, à ceux de nos Contrées. Ils semblent appartenir à la famille des Oies sauvages avec lesquelles il ont beaucoup de traits de ressemblance, sur-tout par leur *bec.* Ils font leurs nids dans les petites Isles basses; ils volent en grandes bandes; ils sont très-multipliés au *Groenland;* les Matelots Hollandois en recherchent les œufs avec soin, & en font un de leurs mets les plus délicats. La chair en est belle & bonne; mais la graisse a trop le goût de l'huile de Poisson; on la rejette pour cette raison.

M. *Eggede*, dans sa Description du

Groenland, déjà cité, p. 70 & ſuivantes, aſſure qu'il y a trois eſpèces de Canards au *Groenland*. La première eſt celle dont les individus ont le *bec large*, comme nos Canards domeſtiques. La ſeconde eſpèce eſt moins groſſe, & a le bec long & pointu; les individus de celle-ci ſe tiennent communément dans les Golfes. La troiſième eſpèce eſt appelée *Stok-Ander*, en Suédois, & en *Hollande*, *Stok-End* (*Canard-de-Bâton*); ceux-ci ſont plus grands que ceux de la première eſpèce. Ce Canard, ou plutôt cette *Oie*, eſt la *Bernache*, ou le *Rot-Gans* des Hollandois. M. *Eggede* ſemble adopter la Fable qui a trompé même les plus habiles Naturaliſtes des ſiècles derniers. On a prétendu que « ce merveilleux » oiſeau n'*engendroit* ni n'étoit engen- » dré; mais qu'il s'engendroit dans la » mer, d'une *matière glaireuſe*, qui » s'attache à de vieux morceaux de » bois, flottans depuis long-temps, ſur » leſquels il ſe forme premièrement » une eſpèce de Moule ou Coquillage,

» dans lequel il ſe forme auſſi un *Ver* » qui, avec le temps, prend la figure » d'un oiſeau, & ſort enfin de la co- » quille, comme les autres petits oiſeaux » ſortent de l'œuf. EGGEDE, pag. 70, » 71, &c. » Voyez ſur-tout la note : il y rapporte l'opinion du Père *Kirker*, ſur cette génération extraordinaire. Il la refute avec raiſon; mais, lui-même, réſout-il ce problême de la nature, d'une manière plus ſatisfaiſante? C'eſt ce qu'on ne peut pas dire. Tout Naturaliſte de bon ſens, dira que rapporter une fable telle que celle-ci, c'eſt, ſans doute, en avoir démontré la fauſſeté.

M. de Buffon ſe moque, avec raiſon, de l'eſpèce d'authenticité que nombre de Naturaliſtes ſemblent avoir donnée à un prodige qui dérogeroit à toutes les loix de la Nature, ſur-tout à la loi fondamentale, celle de la Génération. Auſſi le Comte MAIER, dans un Traité, qui n'eſt au jugement de M. de Buffon, qu'un tiſſu d'*abſurdités*, & de *puérilités*, s'attache-t-il à prouver la poſſibilité de

la génération prodigieuſe des *Bernaches*, par l'exiſtence des *Loups-Garoux* & par celle des *Sorciers ;* il la fait dériver d'une influence immédiate des Aſtres. M. de Buffon n'excuſe l'irrévérence du Chapitre VI, de cet Auteur, que par ſa grande ſimplicité. M. *Maier* dit : » *Quod finis proprius hujus volucris* » *generationis ſit, ut referat duplici ſua* » *natura, vegetabili & animali*, CHRIS» TUM DEUM & HOMINEM, qui *quo*» *que ſine patre & matre, ut* illa exiſtit. » Note *A*, à la p. 142 de l'Édit. citée ».

Aſſimiler la génération de la *Bernache*, à celle du *Verbe incarné*, ſeroit certainement une impiété monſtrueuſe, ſi ce n'étoit une démence complète.

Je renvoie le Lecteur, au Chapitre dans lequel M. de Buffon donne l'Hiſtoire Naturelle de la *Bernache*. C'eſt aux Hollandois qu'on a l'obligation de la découverte des nids de *Bernache*. Les Matelots Hollandois mangent les œufs de cet oiſeau ; ils les diſent d'un excellent goût.

On remarque dans la nombreuſe famille des *Petrels*, ceux qu'on nomme *Petrels Puffins*, & entre ceux de ce dernier genre, l'*Oiſeau de Tempête* (*Storm-Vink*). Les Navigateurs le déſignent ſous la dénomination de *Rotje*. Cet oiſeau n'eſt pas plus grand qu'un *Pinçon*. Il vient faire ſa ponte au *Spitsberg* & au *Groenland* (1).

Voilà, à peu-près, les diverſes ſortes d'Oiſeaux que les Navigateurs ont trouvé au *Spitsberg;* on trouve auſſi les mêmes eſpèces au *Groenland*, mais elles y ſont connues ſous d'autres dénominations.

Tous ces Oiſeaux ne paroiſſent au *Spitsberg* & au *Groenland*, qu'après les grands froids; ils n'arrivent même que lorſque le ſoleil a gagné le deſſus de l'horizon; ils repartent auſſitôt que cet aſtre a diſparu, parce qu'alors, le froid eſt plus vif & que les nuits ſont plus longues. Chaque eſpèce ſe donne un

---

(1) *Voyez* l'Hiſtoire Naturelle des PETRELS, par M. de BUFFON; ouvrage cité, page 477.

rendez-vous particulier, pour point de départ; elles partent toutes par bandes, mais les individus de l'une ne ſe mêlent pas avec ceux d'une autre : ces Oiſeaux ſe rendent dans des climats moins froids, où la majeure partie va faire ſa ponte.

Les *Groenlandois* mangent de la plupart de ces Oiſeaux : beaucoup d'entre eux ſe prennent aux hameçons, diſpoſés de façon que l'appât ſoit apperçu & puiſſe être facilement avalé. On en tue beaucoup à coups de bâton ; on en abat ſouvent avec l'arc. Les *Groenlandois* recherchent avec avidité les œufs de ceux qui font leur nid chez eux : ils aſſurent que ces Oiſeaux étoient bien plus nombreux dans l'ancien temps, quoiqu'ils ſe multiplient encore d'une manière étonnante ; à les en croire, ils ont quelques autres ſortes d'Oiſeaux que les Européens ne connoiſſent pas.

Puiſſe cet Ouvrage répondre aux vues

véritablement patriotiques du Gouvernement, par ordre duquel je l'ai entrepris! Puiſſé-je moi-même avoir contribué, en me chargeant de cette tâche difficile, au développement d'une nouvelle ſource de Commerce pour ma Patrie, & conſéquemment à la proſpérité publique & au bonheur de mes Concitoyens!

Fin du troiſième & dernier Volume.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

Fin de la Table.

DE L'IMPRIMERIE DE STOUPE.

